

Le Monde Illustré
Album Universel



M. ARMAND FALLIÈRES,
le nouveau Président de la République Française.

Baby's Own Soap



Ce savon est le meilleur que l'on puisse avoir. Les huiles végétales les plus pures sont employées dans sa confection, et son arôme est aussi agréable que celle de la Rose de juin. Le teint est embelli, la peau faite douce et tendre et les pores entièrement nettoyées par l'usage journalier du savon

BABY'S OWN SOAP

**ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.
MONTREAL.**

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits

TONIQUE SOUVERAIN



Le Vin Phosphaté au Quinquina des RR. PP. Trappistes d'Oka

LE SEUL ET UNIQUE VIN
RENFERMANT DES PHOSPHATES

Tonique merveilleux et qui guérit radicalement l'Anémie, les Pâles Couleurs, la Débilité Générale, le Manque d'Appétit, la Digestion lente, les Douleurs dans l'estomac après le repas, la Migraine, la Faiblesse nerveuse et musculaire, la Bronchite, la Pneumonie, la Constipation et toutes les convalescences.

Souverain pour les personnes âgées

Le Vin Phosphaté au Quinquina est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, où on doit le réclamer avec insistance, en refusant toutes préparations similaires.

VENTE DE GROS

Motard, Fils & Sénécal
5, Place Royale, MONTREAL

Tel. Bell Main 4485

Le rire

Il y a plusieurs manières de rire. Il y a un rire qui est un signe de bonne santé, et un rire nerveux qui est une maladie. Ne pas rire du tout est aussi un signe de mauvaise santé, sinon une marque de lourdeur d'esprit.

Ne peuvent rire bien que les personnes qui sont bien portantes. Êtes-vous devenue si sérieuse et grave que vous en êtes rendue à envier les francs éclats de rire de celles qui vous entourent?

Si vous en êtes rendu là, il est temps de chercher ce qui a détruit le rire chez vous; ce doit être une raison de santé. Pour pouvoir jouir du rire, chasser ce qu'il y a d'hypocondriaque dans votre nature, il faut donner à votre sang sa pression normale, afin qu'il circule également dans tous vos organes, qu'il anime à la fois votre cerveau et vos muscles, votre estomac et votre cœur.

Pour en arriver à ce but, vous n'avez qu'à prendre du

**Vin
St-Michel**

Le traitement est facile, agréable et peu coûteux. Vous avez tort de tarder à l'essayer.

Le VIN SAINT-MICHEL est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.



Boivin, Wilson & Cie, Montréal, - Dépositaires.

Ecoutez ceci!

- SI vous savez discerner une affaire honnête d'une affaire véreuse, quand
 - on vous la présente;
- SI vous savez faire la différence entre un placement industriel sérieux
 - et une spéculation insensée: entre une coopération scientifique et des spéculations artistiques sur des valeurs de bourses;
- SI vous désirez devenir intéressé et partager les profits d'une industrie
 - établie, qui, en dix mois et avec un capital de \$20,000, a réalisé des profits s'élevant à \$14,869.71.
- SI vous désirez que vos économies vous gagnent de l'argent,

Ecrivez à

LA

MONTREAL COPPER Co.

LIMITÉE

lui demandant ses prospectus détaillés et rapports financiers.

Considérez en entier ses offres, analysez-les en les critiquant, considérez-les à tous les points de vue.

Étudiez soigneusement le rapport financier préparé par Mr. Lewis A. Robertson, C. A., un des plus habiles comptables du Canada. Et sûrement vous conclurez à profiter de l'opportunité de prendre part aux profits que cette compagnie offre à ses actionnaires.

THE MONTREAL COPPER CO., Limited

Capital = = \$150,000

divisées en 1500 parts de \$100 chacune

OFFERTES AU PUBLIC dans le but d'obtenir des fonds pour construire des hauts-fourneaux supplémentaires qui augmenteront trois fois la production actuelle.

Dans le domaine des placements, nous doutons qu'on puisse trouver rien de mieux et qui promette plus positivement que cette affaire.

C'est une affaire qui devrait payer au moins 25 p.c. dès le début. Cependant, vous pouvez calculer cela vous-même, avec l'aide de notre prospectus détaillé que nous enverrons sur demande.

Demandez-le aujourd'hui.—C'est votre opportunité.

THE MONTREAL COPPER CO., Ltd, 332 Rue William, MONTREAL

Avis de l'administration.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boite postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la Revue.

Par abonnements : \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.



Le pape Gapone qui provoqua, à St-Petersbourg, la manifestation du 22 janvier 1905, manifestation qui fut étouffée dans des flots de sang,—et dont nous reproduisons une vue,—se rappelle brusquement à l'attention publique. Il publie, en effet, un livre de souvenirs, où il raconte son existence mouvementée. Cet ouvrage n'est pas sans intérêt, car il montre sous un jour particulier, mais peut-être un peu partial, les causes de l'agitation russe qui n'a pas encore pris fin.

Planche hors texte: Le Pope Gapone—La propriété de l'Album et l'hon. M. Berthiaume — Un précieux encouragement: Une lettre de Sa Grandeur Monseigneur, de Montréal — Chronique — Echos de la semaine — La page de la tempérance — M. Armand Fallières — Au confluent des rivières Magog et St François — Au pays du froid, les progrès du chauffage — Conservatoire de musique et d'élocution — Feuilletons: Catherinette; Sans famille — Musique: La fée, polka de salon — Trois pages humoristiques illustrées — Pour les jeunes, etc., etc.

La propriété de l'Album et l'Hon. M. Berthiaume

La nouvelle direction de l'Album a été l'objet tout particulier des attentions de nos confrères. Les uns nous ont accueillis le sourire aux lèvres et avec une cordiale poignée de main: nous les remercions en toute confraternité. Les autres, un peu rechignés, ont découvert dans notre acquisition toutes sortes de dessous mystérieux et de desseins noirs, dont nous sommes pourtant bien éloignés.

L'Album n'a pas été vendu au prix de \$18,000, mais de \$30,000, ce qui est déjà un prix de faveur, quand on songe que nous avons acquis — au comptant, Dieu merci, — un matériel de tout premier ordre, — en photo-gravure, particulièrement, puisque ce département est, au témoignage des connaisseurs, le plus complet et le plus moderne du Dominion; que nous avons le bénéfice de sacrifices considérables faits pour l'organisation de tous nos services et que notre circulation s'élève à plus de 18,000 acheteurs et abonnés, choisis dans les meilleures classes de lecteurs, au Canada et aux Etats-Unis.

Quel est le "magazine" de langue française qui puisse accuser un tel succès, et devrait-on s'étonner que M. Berthiaume ait largement dépensé pour atteindre ce résultat?

Il faut avoir une grosse envie de parler, sans savoir ce que l'on dit, pour prétendre que M. Berthiaume a dû "abandonner la lutte" et l'Album, à cause des pertes qui se chiffrent à \$60,000 environ! Or, ces pertes, c'est la mise indispensable pour monter un établissement, une clientèle et un service d'agences comme ceux dont nous sommes appelés à recueillir les avantages.

Ce qui n'est un secret pour personne — quand on est renseigné et qu'on veut dire la vérité, — c'est que M. Berthiaume nous a cédé l'Album pour raison de santé, qu'il ne pouvait pas y voir lui-même, et qu'il nous l'a vendu dans les mêmes conditions de succès qu'il prenait "La Presse" en 1889; il nous l'a déclaré dix fois: il eût fait de l'Album un succès comme il a fait de "La Presse", et comme nous ferons nous-mêmes, notre entreprise reposant sur des bases solides d'affaires et sur une juste popularité, que nous tâcherons de développer par un travail résolu et une collaboration des plus distinguées qui nous est offerte de partout.

Quant aux histoires de Mackenzie et Mann, mises en circulation par le correspondant montréalais du "Soleil", elles nous font dormir debout, de même que les "demandes d'appui de grandes compagnies" qui viendraient à notre rescousse.

Les grandes compagnies seront nos clients, comme tous nos patrons et nous nous proposons de les bien servir, rien de plus, rien de moins. Nous vivons de notre vie, dès ce moment, et nous ne dépendons déjà que d'une clientèle toute acquise et absolument régulière, pour maintenir l'Album.

M. Nantel, il va sans dire, n'a pris la place de personne à l'Album: il a pris la sienne, comme aurait fait n'importe quel directeur de journal.

M. L. d'Ornano conserve son poste de rédacteur en chef de la revue.

Le directeur,

G. A. NANTEL.

L'éditeur-proprétaire,

E. MACKAY.

ERRATUM.—Dans la dernière phrase de l'avis publié en première colonne de notre numéro 1138, et signé par notre Directeur nos lecteurs ont peut-être remarqué, non sans surprise, la coquille qui a fait dire "acceptation" pour "acception". Que l'on veuille bien passer sur ce manque temporaire de propriété de termes, il se produit, à l'occasion, dans les meilleures publications.

Précieux encouragement

A la suite d'une entrevue des plus bienveillantes qu'à bien voulu nous accorder Sa Grandeur Monseigneur de Montréal, nous lui avons adressé la lettre ci-dessous que nous faisons suivre de la réponse de l'éminent prince de l'Eglise. Ce document, tout d'actualité, se passe de commentaires et nos lecteurs le liront, sans doute, avec le plus haut intérêt.

A Sa Grandeur

Monseigneur l'Archevêque de
Montréal.

Monseigneur,

J'ai pris, le lundi, cinq du mois en cours, la direction de l'Album Universel, magazine dont je voudrais faire l'organe de la famille canadienne agrandie, c'est-à-dire vivant au Canada et aux Etats-Unis. Cette publication, par l'image et le document, parle à l'esprit et à l'oeil et pourrait, pour mieux définir son objet, porter le titre de "La vie canadienne illustrée". J'en ai déjà, très sommairement, tracé le plan et indiqué le but, dans le numéro de cette semaine, que je vous ferai parvenir. J'y écris entre autres les lignes suivantes:

"L'Album Universel continuera d'être, par l'image et par le document, l'expression de la vie canadienne depuis son origine française jusqu'à son développement actuel, sous l'égide anglaise et sous l'action des enfants du Canada".

"Nous voulons que rien de ce qui constitue l'éclat du passé canadien, l'âme du présent et les aspirations de notre jeune nation, n'échappe à la sollicitude de ses efforts".

Or, j'ai eu l'occasion, je dirai plutôt le très précieux avantage d'assister à la réunion de mardi, convoquée sur l'initiative de "La Société d'économie sociale" et tenue sous votre patronage à l'Université Laval. J'ai entendu la parole d'apôtre et d'économiste si chrétien, du Révérend Père Sullivan, puis l'appel convaincu de Monsieur le ministre Lemieux, suivi du magistral exposé qu'a fait Votre Grandeur du plan de campagne qu'Elle entend poursuivre pour enrayer, par les moyens les plus pratiques, parce que les plus simples et les plus à la portée de tous, le fléau de l'intempérance.

Comme toutes les personnes présentes, prises dans les élites de notre société, j'ai compris la grandeur, la nécessité, l'urgence de la croisade et sans plus de discours, Monseigneur, je viens m'enregistrer au nombre des croisés et mettre l'Album Universel à la disposition de la ligue anti-alcoolique dont vous êtes et entendez rester le président. Je le fais d'autant plus volontiers qu'il s'agit d'un travail de persuasion et non de ces moyens violents de répression qui ont fait plus de mal par leurs exagérations que de bien à la cause de la tempérance.

Veillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Je suis, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

G. A. NANTEL,

Directeur de l'Album Universel.

Montréal, le 7 février 1906.

A l'honorable G. A. Nantel,

Directeur de l'Album Universel,

Montréal.

Mon cher Monsieur,

J'ai pris connaissance de la lettre dans laquelle vous m'exposez ce que vous avez l'intention de faire en prenant la direction de l'Album Universel.

Le but que vous vous proposez est excellent et je ne puis que vous encourager à le poursuivre.

Un bon journal c'est une chose si précieuse, un facteur si puissant pour la diffusion du bien. C'est un ami fidèle que l'on voit arriver toujours avec bonheur; c'est un maître éclairé qui instruit, intéresse et édifie; c'est un semeur de saines doctrines et d'influences salutaires; c'est un défenseur intrépide de toutes les nobles causes. Comme il peut pénétrer dans tous les foyers et venir en contact avec les âmes les plus délicates, il a le plus grand respect de la morale et bannit avec un soin jaloux tout récit, toute image qui pourraient blesser les moindres exigences de la pudeur.

Si vous réalisez, cher monsieur, cet idéal du bon journal vous ferez une oeuvre vraiment belle, vous mériterez les encouragements des hommes de bien et vous pourrez compter sur ma vive sympathie.

Parmi les bonnes causes que vous voulez servir par votre publication vous signalez en particulier celle de la tempérance. Je me réjouis beaucoup de vous voir entrer en lice, à la suite du clergé, de vos confrères dans le journalisme, des membres de la Société d'Economie Sociale, pour combattre le terrible fléau de l'alcoolisme. En revenant souvent sur cet important sujet par des articles soignés, des récits bien choisis, des statistiques, des gravures appropriées, vous pourrez avoir un rôle marqué et très efficace dans la croisade qui vient d'être inaugurée et qui a été accueillie partout avec tant d'enthousiasme.

Dans l'espoir que vous serez fidèle toujours au beau programme que vous vous êtes tracé, je vous fais mes meilleurs vœux de succès et vous assure de mon sincère dévouement.

† PAUL,

Archevêque de Montréal.

Montréal, le 9 février 1906.

Notre galerie nationale

En publiant aujourd'hui le portrait du Président de la République française, nous ne sortons pas du programme que nous nous sommes tracés pour notre galerie nationale. La France n'est-elle pas la mère-patrie de la plupart de nos patrons? Le choix de son premier magistrat ne peut donc nous laisser indifférents.

Dans notre prochain numéro nous publierons le portrait de Sa Sainteté Pie X, puis celui de Leurs Majestés bien aimées des Canadiens, le Roi et la Reine d'Angleterre.

Nous continuerons ensuite chaque semaine à publier, en photogravure, de véritables oeuvres d'art que chaque famille devrait conserver, parce que la collection de notre "Galerie Nationale" sera unique et comprendra tous les dignitaires de l'Eglise et de l'Etat, auxquels peuvent s'intéresser les Canadiens du Dominion et des Etats-Unis.

Nous prions nos patrons, nos agents et nos lecteurs de nous adresser d'avance leurs commandes, car nous ne tirons que juste le nombre d'exemplaires vendus. On regrettera d'avoir manqué la seule occasion de se former une collection complète de toutes les célébrités contemporaines.

Dans les pages suivantes nous croyons plaire à nos lecteurs en leur présentant une série d'illustrations d'actualité et d'intérêt documentaire. C'est

ainsi que l'article sur la tempérance nous en fournissant l'occasion, nous sommes heureux de publier les portraits de Sa Grandeur Mgr Bruchési, archevêque de Montréal; de l'abbé Sullivan, le très distingué conférencier de passage à l'Université Laval, dont il est parlé d'autre part; de M. Lafontaine, le président de la Société d'Economie Sociale; ainsi que celui de M. l'avocat J. A. Beaulieu, le sympathique secrétaire de la dite société.

En outre, notre planche hors texte évoque le souvenir du Dimanche sanglant de St Pétersbourg, et du pope Gapone. Un article documenté, montre aux lecteurs tous les principaux modèles d'appareils de chauffage employés au Canada depuis qu'y existent des fonderies. M. Fallières, le nouveau président de la République française, nous a fourni, lui, l'occasion de donner des illustrations variées venues du beau pays de France. Et nous ne parlerons pas de bien d'autres gravures disséminées dans le texte de la revue.

Avis de l'administration

Pour nous rendre au désir d'un grand nombre de nos patrons et agents, l'ALBUM sera désormais imprimé à temps pour être servi le mardi de chaque semaine.

CHRONIQUE

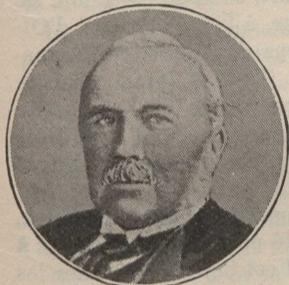
En Angleterre

La défaite des Unionistes n'a pas manqué de causer quelque trouble dans l'organisation du parti qui vient de tomber. Comme il arrive généralement, les vaincus ne se résignent pas volontiers à leur sort et ils accusent assez facilement d'insuffisance ou de maladresse les chefs qui les ont menés à la défaite.

Monsieur Chamberlain — Joseph — n'a pu imposer ses idées de protectionnisme avancé et d'impérialisme — repoussées d'ailleurs par les colonies — au parti conservateur que M. Balfour dirigeait au Parlement, et l'insuccès de ses partisans, aux dernières élections, n'est pas fait, comme bien on s'en doute, pour lui donner raison. De là, scission profonde entre lui et Balfour et dislocation probable de la coalition unioniste. On reviendra aux anciennes dénominations de tory et de whig avec un parti irlandais qui tiendrait, aux moments critiques, la balance entre le pouvoir et l'opposition.

* * *

On se préoccupe toujours, dans la métropole, des délibérations de la Conférence d'Algésiras. On admet généralement que la France aura raison sur tous les points d'importance secondaire, mais que les délégués allemands ont



SIR HENRY CAMPBELL BANNERMAN,

Chef du cabinet anglais actuel.

ordre de lui refuser le contrôle de la police du Maroc. La France se contenterait-elle d'un contrôle qui serait exercé par une puissance neutre, comme la Suisse et la Belgique ? Beaucoup hésitent à le croire parmi les journalistes anglais et semblent encourager la France à la résistance extrême aux exigences de l'Allemagne. Des experts comme lord Roberts en sont à supputer ce que pourrait faire l'Angleterre, dans un cas de conflit, pour soutenir son alliée contre le premier choc allemand.

Le résultat de ces calculs sur l'effectif de terre n'est pas brillant, et le héros du Sud-africain ne peut s'empêcher de presser ses compatriotes, d'augmenter leurs armements, s'ils veulent faire face aux

éventualités de l'avenir et maintenir la paix armée, que le brouillon cousin d'Allemagne ne cesse de menacer sous un prétexte ou sous un autre. On ne parle ni plus ni moins que de la conscription et du service obligatoire dans le Royaume-Uni, tout comme il se pratique en Allemagne et en France. C'est dire que la métropole, se sentant prochainement serrée de plus près sur mer, par l'accroissement des unités allemandes, songe à se donner une armée de terre qui lui permettrait de se mesurer avec des rivaux qui, du côté des Indes et du côté de l'Afrique méridionale ou égyptienne, pourraient l'atteindre dans ses grands organes commerciaux et industriels.



M. BALFOUR,

Chef du précédent ministère anglais.

En France

En France

L'inauguration du nouveau président a eu lieu le dimanche, 18 du mois en cours. C'est l'événement du jour qui nous engage à publier le portrait de M. Fallières.

Il n'y a pas, ici, de message antique et solennel, comme à Washington, où le président indique SA politique, que n'endosse pas nécessairement le cabinet américain. En France, le chef de l'Etat ne gouverne pas, et il règne si peu ! Il reçoit et il est reçu, c'est bien à peu près la seule de ses attributions. Et il signe, il signe, il signe tout ce que le président de son conseil lui présente. Il importe peu que ce soit un Loubet ou un Fallières. Une fois le seuil de l'Elysée franchi, toute personnalité s'efface, et



M. VISCONTI VENOSTA, Délégué italien à la conférence d'Algésiras.

On ne trouve plus au palais présidentiel que l'officier placé à la tête du protocole et le signataire mécanique de tous les papiers, grands et petits, que multiplie à l'infini le formalisme de la République.

M. Fallières exercera-t-il quelque influence, heureuse ou non, sur la conduite des affaires de France, par son caractère individuel, par l'action réflexe qui devrait se dégager d'une aussi haute situation que la sienne. Nous en doutons ; il sera, encore plus que son prédécesseur, le roi-solveur que veut avoir la République du présent. Voudrait-il tenter quelque fait d'initiative qu'il y aurait un "tolle" général bien capable d'effrayer de plus fermes que ce bon M. Fallières.



S. M. LE TZAR NICOLAS II

Empereur et autocrate de toutes les Russies.

toutes sortes d'incidents pénibles qui ne font que trop voir combien la France est désunie, divisée, combien en ce 20ème siècle sévit chez elle la passion, la rage de la guerre religieuse. Alors que les grands peuples, qui donnent au monde la direction et commandent la paix et la guerre, pratiquent un régime de concorde et de tolérance inaltérables, nous voyons notre malheureuse mère-patrie en proie



M. DE RADOWITZ ET M. DE TATTENBACH

dans leur cabinet de travail à Algésiras. C'est de ces chefs de la délégation allemande que dépend la paix de l'Europe.

à des dissensions telles que l'histoire des guerres religieuses nous en rapporte. On se bat en pleine église comme aux plus sombres jours de la Réforme. Et pourtant, c'est le cas de le dire : l'ennemi est aux portes.

La Commission nommée pour mettre à exécution la loi de la Séparation, prend jusqu'au 9 de mars pour faire connaître son dernier rapport. Elle espère qu'alors Sa Sainteté Pie X aura donné ses instructions au clergé français et orienté la direction qu'elle entend donner au nouveau régime de séparation. Là-dessus cette Commission règlera sa ligne de conduite. En un mot, après avoir rompu avec l'Eglise et ses prêtres, on veut encore garder une main mise sur ceux que le dernier des commis du ministre des cultes se permettait de traiter en vulgaires fonctionnaires de l'Etat.

Ce calcul est vain et sera déjoué facilement par la main de justice, de bonté et de lumière qui dirige les pasteurs et le troupeau au Vatican.

* * *

Si l'Angleterre se préoccupe vivement des discussions d'Algésiras, en France on suit dans la plus grande anxiété les moindres mouvements des délégués. Il est difficile de pénétrer dans les mystères de la diplomatie qui tient en suspens un arrêt de paix ou de guerre générale, mais les déclarations des journaux officiels ou officieux d'outre-Rhin ne peuvent laisser de doute sur les intentions de la Cour allemande.

Aujourd'hui, comme après Moukden, le Kaiser veut avoir raison de la France, unie à l'Angleterre, mais si terriblement diminuée par la guerre et la révolution de Russie. Poussera-t-il jusqu'à la mobilisation l'intimidation qui se poursuit, en son nom, dans la presse inspirée, il est difficile de le dire, depuis surtout que la Russie est calmée, et peut

se retrouver dans une posture de puissance armée que l'Allemagne même ne saurait ignorer.

Une dépêche de Paris nous apprend que l'opinion générale sur l'issue de la conférence d'Algésiras est de plus en plus pessimiste. Etant donné que le gouvernement français ne semble pas disposé à céder sur le contrôle de la police marocaine, la situation apparaît comme sans issue. Dans les ambassades, on se montre généralement favorable aux prétentions émises par la France. On ne met pas en doute le bien fondé de ces prétentions. On considère au quai d'Orsay que la France a déjà fait toutes les concessions qu'il lui est possible de faire sans faiblesse, attendu que ses exigences étaient acceptées en principe avant la convocation de la conférence.

* * *

De la guerre religieuse qui sévit dans l'intérieur de la France et de ses colonies, on passe naturellement à celle qui la menace du côté d'outre-Rhin et à celle qu'elle déclare elle-même, pour cause d'affaires de très graves conséquences, à la petite république du Vénézuéla. Il avait été décidé, dès la semaine dernière, de faire une démonstration navale contre les ports de Castro, le président vénézuélien, qu'on accuse de tout le mal, et il paraît que la France avait compté sur la participation des Etats-Unis à cette opération d'hostilité. Depuis les choses ont pris une autre tournure ; on craindrait même des complications, et le gouvernement américain aurait accepté de se charger des intérêts vénézuéliens en France pendant le temps que durera la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays.

Le peuple du Vénézuéla n'a guère été effrayé des menaces françaises, si on en juge par l'opinion de M. Taigny, ancien représentant de France à Caracas.

"C'est un pays difficile, a-t-il dit, montagneux.

Bien que Caracas ne soit qu'à neuf milles à vol d'oiseau de la côte, il faut en faire vingt-cinq par la route avant d'y arriver. Les habitants du pays n'aiment rien autant que se battre, et ils ne manqueraient pas de saisir avec joie une si belle occasion, même se sachant battus d'avance. Et puis je ne sais pas jusqu'à quel point mon gouvernement serait disposé à s'embarquer dans une aventure de ce genre. Car il y a toujours le danger d'une complication avec une tierce puissance. Je crois que d'autres moyens seraient préférables."

En Russie

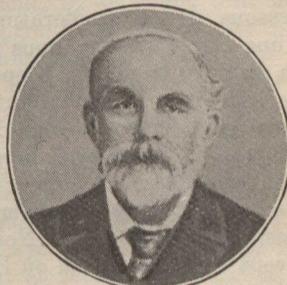
Les élections pour la Douma, créée pour doter la Russie d'un gouvernement constitutionnel, auront lieu le 7 avril, et tout permet de croire que ce grand pays entrera résolument dans la voie des réformes administratives, dans la paix et dans l'ordre.

L'assemblée nationale se réunira le 28 du même mois. Les trois semaines qui s'écouleront entre la date des élections et celle de la convocation de la Douma permettront aux députés de Sibérie de se rendre à Pétersbourg.

Les autorités locales sont autorisées à procéder aux élections préliminaires, qui désigneront les délégués aux collèges électoraux aussitôt que les listes électorales auront été complétées.

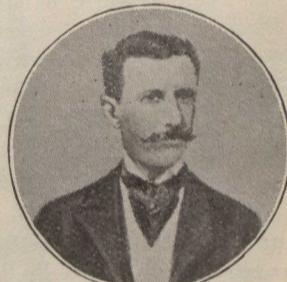
* * *

Les socialistes, se voyant écrasés par une répression vigoureuse, ont décidé d'abandonner la lutte. Le Conseil central du Travail vient de se dissoudre, ses membres vont se contenter de préparer un soulèvement pour le printemps. Entre temps, ils ne dédaigneront pas de lancer quelques bombes aux bons endroits et quand les circonstances s'y prêteront.



M. JOHN BURNS,

Membre du parti ouvrier.



M. TAIGNY,

Ministre de France au Vénézuéla.



DUK D'ALMADOR,

Président de la conférence d'Algésiras.

G. A. NANTEL.

**Le bill
Kiernan**

NOS lecteurs n'ignorent peut-être pas que les parlementaires de Québec sont, cette année, saisis d'un projet de loi dont l'idée première reviendrait à M. l'abbé Kiernan, curé de Saint-Michel. D'après les on dit, M. Walsh qui est le promoteur du bill aurait laissé entendre que celui-ci serait amendé, mais non par les irlandais. Il s'agirait, si le projet de loi en question était favorablement accueilli dans son intégralité, de doter de municipalités scolaires, distinctes et indépendantes, les catholiques de langue anglaise, habitant les paroisses d'Outremont, de Villeray, de St Jean de la Croix, de St Denis, de St Edouard et du Saint-Enfant Jésus, situées au nord de Montréal. Les dessous de ce desideratum législatif n'étant pas d'une clarté absolue, nous ne nous risquerons pas à en discuter la valeur. Cependant, s'il en était ainsi que d'aucuns le souhaitent, et si le bill était voté sans amendements — ce dont nous doutons beaucoup — la nouveauté du principe établi ne serait pas sans danger. Même, nous croyons que la loi ainsi promulguée, manquerait de largeur de vue, et d'esprit de concorde. Nos concitoyens irlandais vivent dans un milieu où l'élément de langue française et catholique prédomine, pourquoi verraient-ils du mal à ce que leurs enfants fréquentassent des écoles catholiques de langue française? Ils devraient se rendre compte que c'est à leur avantage, car les jeunes irlandais parlant la langue maternelle anglaise, au sein de leurs familles, et le français à l'école, finissent par posséder comme il faut les deux langues officielles de ce pays.

La chose ne manque pas d'importance, surtout, étant donné que leur conscience de catholique n'a aucune raison d'être timorée. Tandis que le jour où les dits irlandais ne sauront que leur langue, celle de la majorité des individus de ce continent, il est vrai, ils courront le risque de quitter le Canada où leurs chances de succès dans le "struggle for life" seront limitées. Et, ils s'expatrieront aux Etats-Unis. Quant à l'esprit de concorde, puisque l'un des deux grands groupes catholiques de ce pays semble vouloir faire bande à part, faisons lui remarquer avec quelle passivité, toute d'obéissance aux évêques, les Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre en ont donné l'exemple, depuis des années qu'ils écoutent des prônes en anglais, bien que, souvent, la majorité des paroissiens auxquels ils sont adressés, parlent le français.

**L'eau et la
santé
publique**

APPROVISIONNER d'eau une ville de l'importance de Montréal, n'est pas une mince affaire, et, maintes fois, nous avons eu l'occasion de nous en apercevoir. Tantôt c'est l'eau qui fait défaut et nous en faisons reproche à qui de droit, tantôt nous trouvons qu'elle n'est pas potable et nous nous récrions de plus belle. A bien réfléchir, nous sommes peut-être un brin trop exigeants vis-à-vis du personnel de l'aqueduc de notre métropole, eu égard aux moyens dont il dispose. Car, malgré leurs vastes dimensions, il faut admettre que les grands cours d'eau qui baignent l'île de Montréal, sont plus ou moins pollués par toutes sortes de débris provenant des centres habités, ou des centaines de manufactures, dont, chaque jour, le nombre augmente autour de nous. Evidemment, il y aurait moyen de remédier à ces inconvénients en captant de façon convenable les eaux pures de la région des Laurentides, mais l'entreprise coûterait, paraît-il, \$7,000,000. Aussi, son exécution en est-elle renvoyée aux calendes grecques. Espérons, toutefois, que le dernier mot n'est pas dit sur une idée qui a du bon. En attendant, M. Janin, le surintendant de l'aqueduc de notre ville, prépare un rapport concernant le filtrage de l'eau que notre municipalité nous sert, Dieu sait à quel prix! A cet effet, nos lecteurs voudront bien se rappeler l'intéressant article que, tout dernièrement, nous publions ici, au sujet de l'épuration des eaux urbaines. Notre nouveau conseil municipal, apparemment bien intentionné, ne devrait pas négliger cette question du service de l'eau, dont dépend en partie la santé des montréalais.

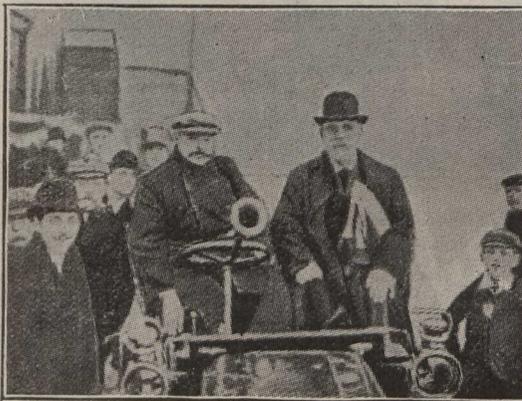
**Les micro-
bes et la
politique**

QUE les microbes fassent se chauffer de doctes savants, cela se conçoit; qu'au paroxysme de discussions abstraites ces mêmes savants se prennent aux rares cheveux que leur a laissés l'étude de la chimie, de la bactériologie

ou autres sciences du même acabit, — toujours par amour des microbes, — passe encore; mais, que ces animalcules entrent dans la politique (voire municipale) la chose paraît outrée. Pourtant, c'est ce qui vient d'arriver à Westmount, s'il faut en croire dame Rumeur. Un certain journal anglais, à la veille des élections municipales de cette commune, ayant entrepris une campagne de presse, histoire de dire que l'eau servie aux gens de Westmount contenait des bacilles de fièvre typhoïde, la compagnie qui alimente d'eau la population de la banlieue de Montréal dont nous parlons, a pris une action judiciaire contre le journal en question. Il ressort de l'échange des papiers judiciaires de ce procès, que la politique municipale ou anti-municipale, comme on voudra, a mis en avant les théories microbiennes aux fins de servir sa cause. La poursuite en dommage étant de \$50,000 nous pouvons nous attendre à voir les disciples de Thémis s'initier aux mystères du microscope, et, l'aventure ne manquera pas de piquant, surtout, si on a soin de mêler une phalange de médecins à cette cause, où l'infiniment petit tiendra le premier rôle.

**Lord Grey
à Montréal**

COMME nous écrivons ces lignes, Son Excellence le gouverneur général Lord Grey, Lady Grey, leurs filles et la suite du représentant de Sa Majesté britannique au Canada, arrivent à Montréal, où tous ces personnages passeront plusieurs jours. Notre haute société montréalaise se prépare donc à de solennelles réceptions, qui, peut-être, n'auront pas le brillant qu'on anticipait, la cour d'Angleterre étant en deuil depuis la mort récente de sa majesté Christian



M. JOHN BURNS,

Ministre et candidat ouvrier, parcourant Batt

IX roi de Danemark, et père de notre souveraine. Quoi qu'il en soit, notre ville fera un chaleureux accueil au représentant très distingué de notre si sympathique, si sage et si aimé monarque.

**Une
nouvelle
bibliothèque**

IL nous fait plaisir d'annoncer à nos lecteurs qui pourraient en profiter que, maintenant, la bibliothèque publique gratuite du quartier Ste Cunégonde, est ouverte au public, de 8 à 10 heures du lundi au samedi, et de 3 à 5 heures de l'après-midi le dimanche. Les personnes qui résident dans les quartiers Saint-Joseph, St Gabriel, St Henri et Ste Cunégonde peuvent donc en profiter, sans qu'il leur en coûte rien. Située dans l'hôtel de ville du nouveau quartier Ste Cunégonde, la bibliothèque dont il s'agit possède déjà un choix assez varié de bons ouvrages. Le bibliothécaire est notre confrère, l'avocat E. Z. Massicotte, avantageusement connu comme l'on sait. Une commission de citoyens de Ste Cunégonde, dont le curé Ecrément est le président, contrôle la bibliothèque qui vient d'ouvrir ses portes au public de lecteurs et de lecteurs désireux de la fréquenter. Dans certains milieux on se plaît à répéter que le canadien-français est réfractaire aux délassements de l'esprit, que la lecture le laisse indifférent, sauf, peut-être, celle des faits divers sensationnels, tâchons de démontrer, de plus en plus, que ce jugement est faux et partial, et, à nos loisirs, fréquentons les bonnes bibliothèques, telles que celle dont nous causons ici. On oublie peut-être trop, généralement, que le savoir rend bon, quand il est acquis par un commerce régulier avec des auteurs agréés par des autorités éclairées, compétentes et bien intentionnées.

**Le canal de
la baie
Georgienne**

IL n'est douteux pour personne que le plus bel avenir est réservé à ce pays, tant au point de vue industriel que commercial. Néanmoins, ces branches de l'activité humaine nous paraissent devoir, pendant longtemps encore, tenir une place secondaire dans le Dominion, si nous songeons à ce que promet le gigantesque essor de l'agriculture canadienne. Chaque année dans l'ouest on ensemence des milliers d'acres de plus que l'année précédente, notre blé et notre avoine, sans parler du maïs, traversent déjà les mers par millions de boisseaux, dans quelques années le transport de ces céréales tiendra du merveilleux. C'est ce à quoi pensait, sans doute, l'hon. M. Hyman, lorsque, l'autre jour, à l'hôtel Russell d'Ottawa, il s'adressait au corps des ingénieurs canadiens conviés à un banquet. Déjà, à l'effet, de faciliter le toujours plus grand trafic de grains au Canada, on a commencé le tracé du canal de la Baie Georgienne. Après d'autres, cette mesure est fort sage, car, si le transport des grains par voies ferrées a ses avantages il a aussi ses désavantages et, dans un pays aussi bien doté par la nature, quant à l'orographie, que celui-ci, il est bon de combiner les réseaux de transports par eau et par terre, de façon à éviter tout encombrement en un point donné, comme cela arriverait bientôt, si l'on n'y prenait garde d'avance. Dans l'avenir, Port Arthur et Fort Williams seront donc des centres de voies ferrées de premier ordre, et, ainsi qu'on en a décidé en haut lieu, les ports de Montréal, Québec, St Jean et Halifax, devront être outillés de façon à donner satisfaction aux exportateurs.

**Un ouvrier
devenu
ministre**

QUAND nous songeons aux rivaux dont souffrent les ouvriers russes, par exemple; et d'un autre côté à l'estime dont jouissent ceux de ce continent; où les plus hautes fonctions de l'Etat sont accessibles à l'artisan qui en est digne; ce qui vient de se passer en Angleterre durant la récente période des élections législatives, n'est pas fait pour nous déplaire. Nul n'en ignore M. John Burns, mécanicien anglais et plus tard candidat ouvrier, est actuellement, de par la volonté du peuple, un des ministres du gouvernement libéral britannique. C'est dire que M. John Burns est l'idole du clan des humbles, dans la patrie de son adversaire Joe Chamberlain. Cette sympathie populaire doit largement compenser aux yeux de M. John Burns le refus que Sa Majesté lui a signifié, lorsqu'il demandait de paraître sans les chamarrures officielles de rigueur au conseil des ministres anglais.

**Feu Mlle
Dosne**

TANDIS qu'à Algésiras la France, fatiguée des iniques agissements de l'Allemagne, est à la veille, dit-on, de se retirer de la conférence, et de porter la main à la garde de son épée, jeu qui, on le sait, coûte fort cher; augmentent les biens de l'Etat, provenant de donations; c'est ainsi que Mlle Dosne, la belle Mademoiselle Dosne d'antan, belle-soeur du fameux Thiers, ancien président de la République française, et libérateur du territoire, léguait, ces jours derniers, en mourant à un âge avancé, des biens considérables à la France. Ce faisant elle voulait par là "Fondation Thiers" perpétuer le souvenir de son cher et illustre beau-frère. Personnellement, feu Mademoiselle Dosne était la modeste même et, âme d'élite elle ne laisse après elle que des regrets et un concert d'éloges. C'est là le plus beau couronnement que puisse avoir, en ce monde, une noble existence.

Remarquons que, par pur caprice, et afin de vivre parmi des fleurs et des légumes, Mlle Dosne, dans le quartier le plus riche de Paris, possédait un vaste jardin dont le terrain valait des millions. Sur ce site, avant longtemps, s'élèveront des hôtels particuliers et de luxueuses maisons de rapport.

L. D'ORNANO.



Mlle DOSNE.

Page de la Tempérance

Publiée sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par SA GRANDEUR MONSIEUR DE MONTREAL

Mgr l'archevêque de Montréal vient d'envoyer une lettre de félicitations et d'encouragement au Directeur de l'Album.

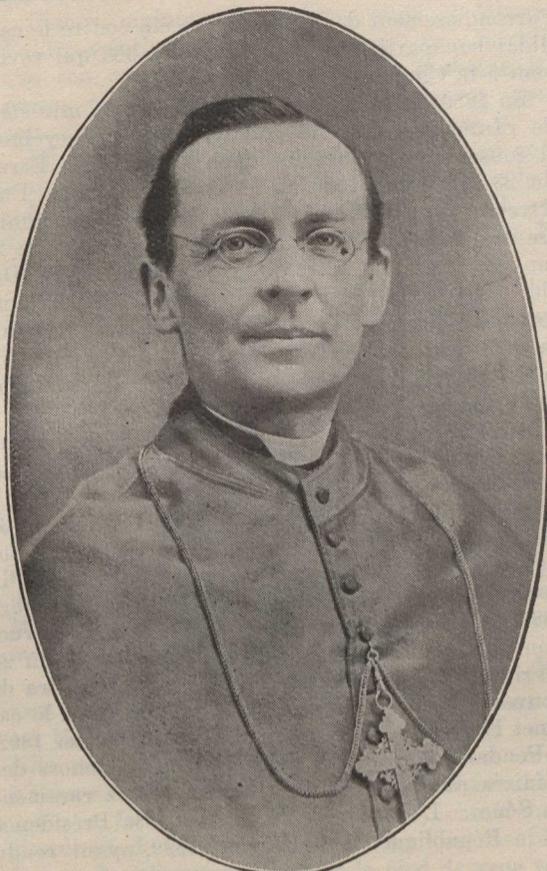
Mais ce document ne contient pas que des éloges. A côté de la partie laudative, se trouve la partie directrice, c'est-à-dire des conseils, des exhortations, bref une direction toute bienveillante donnée par Sa Grandeur.

Le lecteur remarquera, en particulier, avec quelle satisfaction Monseigneur s'arrête sur la détermination qui a été prise par la nouvelle administration de l'Album, de travailler ferme à l'expansion et à la permanence du beau mouvement inauguré en faveur de la tempérance.

La parole épiscopale devient ici plus chaude, plus persuasive. Elle s'attarde complaisamment, et va jusqu'à tracer une sorte de programme. C'est qu'en effet il s'agit d'une cause sacrée, touchant aux intérêts les plus graves de la famille et de la nation tout entière. C'est aussi que les journaux, les revues et les magazines, tout autant et peut-être plus encore que les conférences publiques, peuvent servir très efficacement cette cause.

De nos jours, tout le monde lit. Et l'aliment habituel de la lecture dans les masses, n'est-ce pas la feuille quotidienne, n'est-ce pas la publication périodique? Le journal et le magazine pénètrent partout. Les plus humbles foyers leur sont ouverts.

Dans le journal, on cherche les dernières nouvel-



Sa Grandeur Monseigneur BRUCHÉSI, Archevêque de Montréal

la tempérance, dans les colonnes de l'Album Universel. Ce prêtre s'est adjoint des collaborateurs dont le zèle et le talent lui étaient connus, et qui ont été au reste agréés par l'archevêque de Montréal.

Tout en gardant la responsabilité des articles qui paraîtront ici, chaque semaine, dans la page de la Tempérance, le comité ainsi formé prend l'engagement de ne rien publier qui ne cadrerait avec les directions de l'autorité diocésaine.

C'est la pensée même du fondateur de la ligue sainte contre l'alcoolisme qui lui servira de guide et d'inspiration.

Il entre en matière aujourd'hui, en offrant aux lecteurs le compte rendu de la belle conférence antialcoolique, donnée à l'Université Laval, la semaine dernière, par M. l'abbé Sullivan, sous les auspices de la Société canadienne d'Economie politique et sociale.

* * *

Ce fut une démonstration grandiose que cette séance extraordinaire, dans la grande salle des conférences, à l'Université Laval de Montréal, à laquelle un public nombreux et choisi s'était fait un devoir d'assister, le mardi soir, 6 février.

La Société canadienne d'Economie sociale, qui recrute ses membres, on le sait, dans les rangs de nos plus distingués compatriotes, avait tenu à honneur de donner, par une manifestation solennelle, son adhésion à la campagne antialcoolique, inaugurée récemment dans notre région par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal.

Pour la race comme pour l'individu, l'alcool est en effet un ennemi terrible. Il brûle, mais il flatte; il épuise, mais il grise; il fait mourir, mais aussi il fait oublier les peines, ne serait-ce qu'un instant. Et c'est pourquoi un si grand nombre se courbent plus ou moins consciemment sous son funeste joug. Ceux-là même qui l'abhorrent, le détestent tout autant; et ceux qui l'abhorrent, ne savent pas toujours résister à son insinuation perfide.

Il faut le combattre, l'alcool débilisant; tous le proclament. Mais surtout, il faut savoir le combattre.

Les hommes d'élite qui composent la Société canadienne d'Economie sociale, ont voulu donner au public de Montréal l'occasion d'entendre un apôtre de la tempérance, aussi averti que bien avisé, discourir sur cet important et délicat problème de la lutte antialcoolique. Ils ont invité l'abbé Daniel Sullivan, curé de St Albans et député à la législature du Vermont, un apôtre doublé d'un orateur, que ses luttes contre l'alcoolisme désignaient pour ce choix, à venir parler dans la grande salle de



M. L'ABBÉ D. SULLIVAN, Curé de Saint-Albans, Vermont, E.-U.

les, le fait divers, la dépêche télégraphique, les renseignements rapides. Et c'est l'affaire de quelques minutes. La revue se conserve plus longtemps, elle reste sur la table toute une semaine au moins. L'on y revient de temps à autre. Plus attrayante d'aspect, plus variée d'allure, animée en quelque sorte par l'illustration, elle captive et retient l'attention. L'esprit et le cœur y cherchent quelque chose à étudier, à méditer, pendant les heures de calme et de repos. Elle instruit en même temps qu'elle amuse et renseigne. Et partant, son influence devient plus grande et plus décisive que celle des feuilles éphémères.

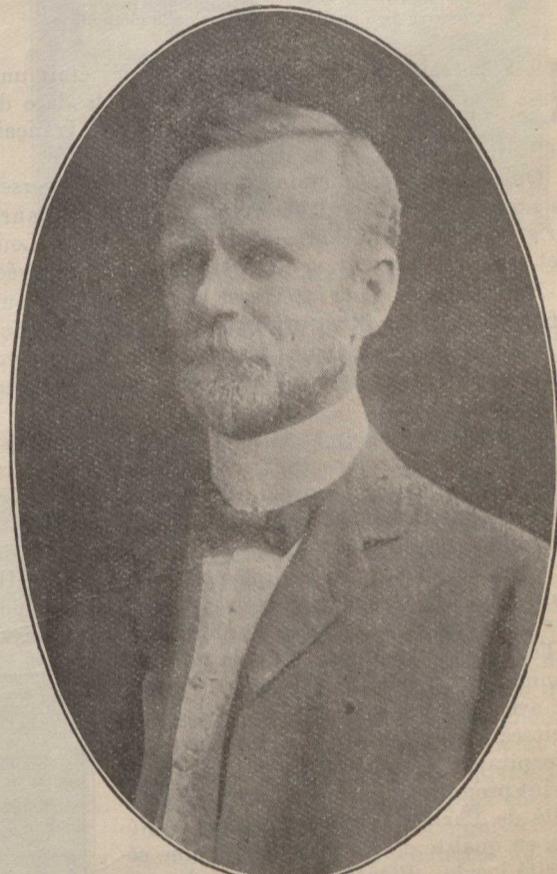
Ces considérations sans doute ont amené Mgr l'archevêque à se réjouir de la propagande promise par l'Album Universel, au bénéfice de la croisade contre le fléau de l'alcoolisme.

Convaincus de l'importance majeure de la lutte qui est commencée et qui ne s'arrêtera plus, il faut l'espérer, les directeurs de l'Album, de leur côté, ont immédiatement adopté le programme dont les lignes principales leur étaient tracées. Et dans le but de le mettre plus sûrement à exécution, ils ont prié Sa Grandeur de leur accorder un concours permanent, dans la personne d'un membre de son clergé diocésain, auquel serait confiée la conduite de la campagne de presse qu'ils ont résolu de poursuivre.

Monseigneur a tout aussitôt accédé à leur demande. Ces lignes elles-mêmes sont écrites par le prêtre qui a été chargé de promouvoir les intérêts de



M. J. A. BEAULIEU, Avocat,
Secrétaire de la Société Canadienne d'Economie Sociale



M. EUGÈNE LAFONTAINE, substitut du Procureur Général,
Président de la Société Canadienne d'Economie sociale

Laval, gracieusement mise à leur disposition par les autorités universitaires.

Ce fut un succès!

M. Eugène Lafontaine, avocat et président de la Société d'Economie sociale, présenta le conférencier en termes heureux et courtois.

La vaste salle de Laval était remplie. On fit un brillant accueil au prêtre américain. M. l'abbé Sullivan a la bonne fortune d'unir à un physique imposant une aisance de manières des plus distinguées.

Il débuta en s'excusant de ne pas parler le français comme il le voudrait, surtout pour s'adresser à semblable auditoire. Mais, vrai, on se serait passé de cette excuse, d'abord parce que le curé-député parle réellement très bien, ensuite parce que l'accent étranger de sa prononciation donnait du charme et du piquant à son discours. On était d'autant plus heureux de l'écouter que, sous ce rapport, nos concitoyens et même nos coreligionnaires d'une autre langue, ne nous ont pas gâtés. C'est rare, au Canada, d'entendre un homme de langue anglaise parler aussi heureusement le français.

D'ailleurs, et c'est une raison de l'apprécier davantage, le curé de St Albans est un puissant orateur. Il sent ce qu'il dit. Il vibre à l'unisson des pensées qu'il exprime et s'élève avec elles jusqu'à la véritable éloquence.

Le reporter de la "Presse" a si bien résumé l'argumentation de son conférencier que nous ne saurions mieux faire que de le citer.



M. Armand Fallières,

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



Château de Versailles.—Chœur de la chapelle

Le personnage dont nous parlons ici était universellement connu, même avant la date du 17 janvier 1906, alors que le Congrès français l'élisait président de la République.

Quand paraîtra ce numéro de l'Album Universel, le nouveau président, M. Armand Fallières, aura pris possession du pouvoir, tandis que M. E. Loubet, son prédécesseur, sera rentré dans la vie privée.

Nous pensons donc intéresser nos lecteurs en leur offrant les belles illustrations ci-contre, absolument d'actualité, et les quelques détails suivants, qui concernent le nouveau grand chef de notre ancienne mère-patrie.

M. Armand Fallières est né à Mézin (Lot-et-Garonne), le 6 novembre 1841. Son grand-père était maréchal ferrant, et son père greffier de justice de paix. Il fut successivement élève de l'École Bergès, du collège de Mézin et du lycée d'Angoulême, d'où il sortit en 1859 avec le diplôme de bachelier. Il vint alors à Paris pour faire son droit; il échoua aux examens, et son père le fit alors revenir au pays et l'envoya à Toulouse. Mais la vie parisienne l'avait conquis. Il se mit à travailler avec ardeur, espérant que ses succès inciteraient sa famille à le renvoyer dans la capitale. C'est ce qui eut lieu. Et il revint prendre sa licence en droit à la Faculté de Paris. Il s'installa alors à Nérac, en qualité d'avocat, et devint une célébrité locale. Bientôt il se lança dans la politique et devint successivement, et au grand déplaisir de sa famille, qui était demeurée conservatrice, maire républicain et conseiller général de Nérac. Ce fut à cette époque qu'il se maria avec la petite-fille d'un avoué de son pays, Mlle Besson.

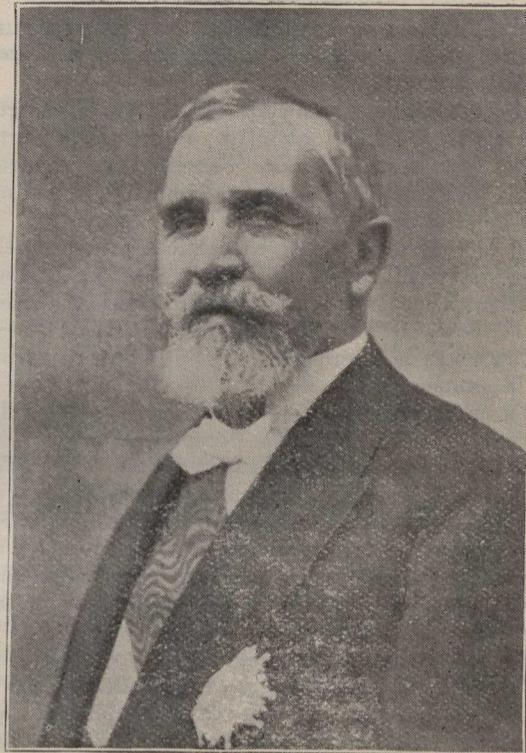
Maire de Nérac au 4 septembre, il fut révoqué de ses fonctions le 24 mai, et se présenta pour la première fois aux élections législatives du 20 février 1876, dans

l'arrondissement de Nérac; il fut élu contre le candidat bonapartiste et fit partie des 363 qui revinrent à la Chambre le 14 octobre 1877.

En 1880, il fut sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur, dans le premier cabinet Freycinet; il conserva ses fonctions dans le ministère Ferry, du 23 septembre 1880 au 14 novembre 1881. Puis il revint au pouvoir, le 7 août 1882, comme ministre de l'Intérieur dans le cabinet Duclerc, et, le 29 janvier 1883, à la suite de la démission de M. Duclerc, il prit la présidence du conseil tout en conservant le portefeuille de l'Intérieur; mais il donna sa démission le 20 février suivant, à l'occasion de la discussion du projet de loi relatif à l'expulsion des princes.

Ministre de l'Instruction publique le 30 novembre 1883, dans le cabinet Ferry, il démissionna avec ses collègues le 30 mai 1885. Il fut de nouveau ministre de l'Intérieur dans le cabinet Rouvier, du 30 mai 1887 au 3 décembre de la même année. Il fut encore appelé à faire partie comme ministre de la justice, du premier cabinet Tirard, du 12 décembre 1887 au 3 août 1888; redevint ministre de l'Instruction publique dans le second cabinet Tirard, du 23 février 1889 au 17 mars 1890, et, enfin, il entra de nouveau, comme ministre de la justice, dans le cabinet Freycinet, du 17 mars 1890 au 27 février 1892.

Pendant sept ans, il vécut un peu en dehors des affaires publiques et venait même assez rarement au Sénat. L'élection de M. Loubet à la Présidence de la République, le 18 février 1899, ayant rendu



M. E. LOUBET,
Ancien Président de la République Française, prédécesseur
de M. A. Fallières

vacant le fauteuil présidentiel du Sénat, M. Fallières fut choisi comme candidat par les groupes de gauche et élu, au second tour de scrutin, président de la Haute-assemblée par 151 voix sur 257 votants. En cette qualité, il présida les débats de la Haute Cour de justice, qui se réunit en septembre 1899, au palais du Luxembourg. Depuis lors, M. Fallières avait été constamment réélu président du Sénat.

Le Congrès a couronné sa carrière politique en l'appelant à la Présidence de la République, par 449 voix sur 849 votants.

L'élection présidentielle

La salle dans laquelle se réunit le Congrès pour désigner le Président de la République, bien que reliée à une aile du palais de Versailles, est de construction moderne. Elle a été élevée, en 1875, par l'architecte de Joly, sur une pelouse qu'on appelait la Cour Verte.

Elle est majestueuse, mais peu élégante et incommode. Il est vrai qu'elle sert si rarement... C'est là son excuse... Depuis trente ans qu'elle existe, le Congrès s'y est réuni sept fois, les nominations de M. Thiers et du maréchal de MacMahon étant antérieures à sa construction.

M. Grévy y fut élu le 30 janvier 1879, par 563 voix, et réélu le 28 décembre 1885, par 457 voix.

Le 3 décembre 1887, M. Grévy ayant donné sa démission, M. Sadi Carnot fut désigné pour lui succéder, après deux tours de scrutin, par 616 voix sur 842 votants.

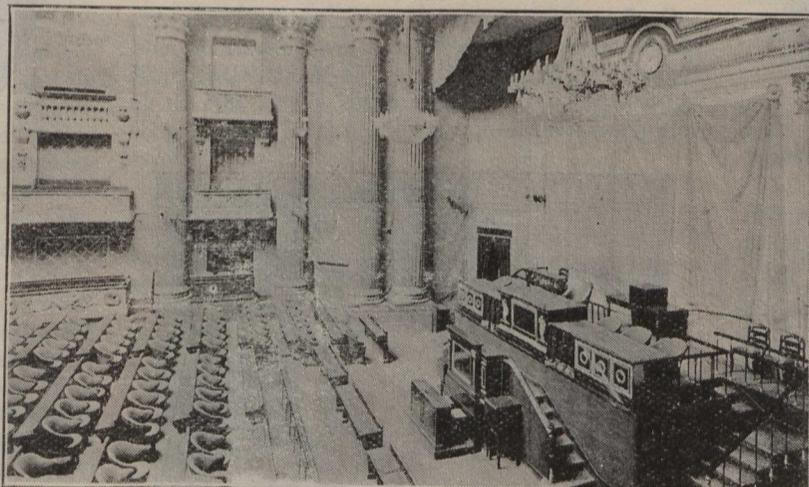
Le 27 juin 1894, après l'assassinat de M. Carnot, le Congrès élit M. Casimir-Périer, par 451 voix sur 841 votants.

Le 17 janvier 1899, M. Casimir-Périer ayant donné sa démission, M. Félix Faure fut élu au second tour de scrutin par 430 voix sur 801 votants.

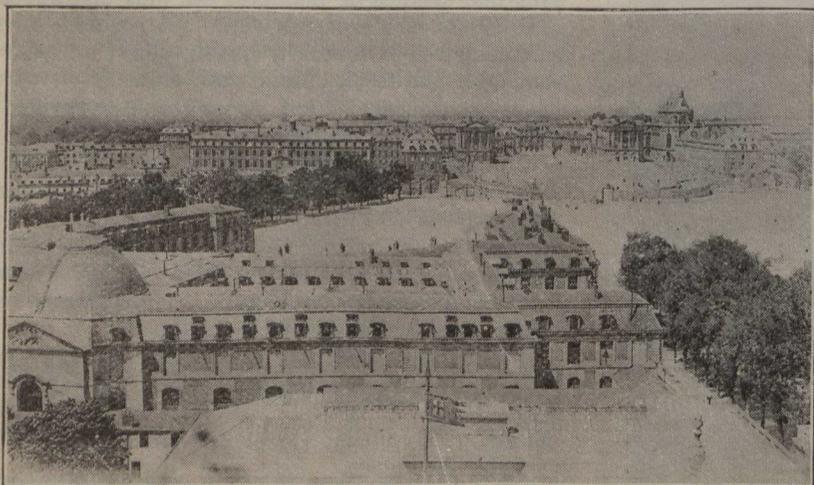
A la mort de M. Félix Faure, le 18 fé-



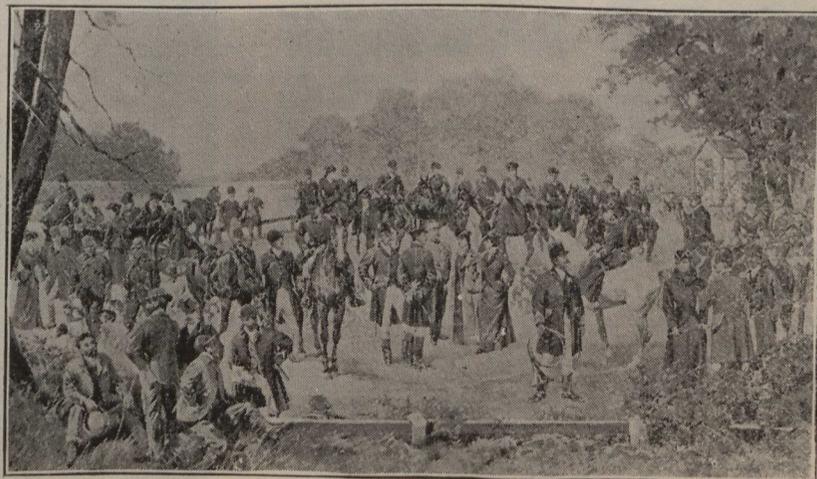
La nouvelle "Présidente," MME FALLIÈRES



Château de Versailles.—Salle du Congrès; La Tribune



Versailles.—Panorama vers le Château, pris de l'Hôtel de Ville

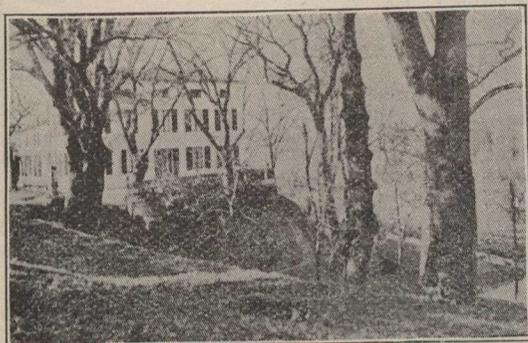


Une des chasses présidentielles.—Un rendez-vous en forêt de Rambouillet

vrier 1899, le Congrès élit M. Loubet au premier tour, par 483 voix sur 824 votants.

Enfin, l'élection du 17 janvier est la septième.

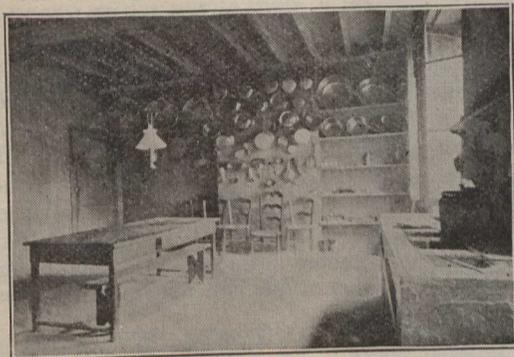
La veille, une réunion plénière des groupes républicains du Sénat et de la Chambre avait eu lieu au Sénat, "salle du rez-de-chaussée, au fond de la cour d'honneur, à gauche", disait la convocation... Or,



La maison provinciale du nouveau Président de la République, à Loupillon, vue du côté de la terrasse

cette salle n'est autre que l'ancienne chapelle. Mais les politiciens, estimant, sans doute, que c'est là un mot dangereux, avaient cru devoir prendre, pour désigner le lieu de réunion, de prudentes circonlocutions...

Bref, en cette séance plénière, M. Armand Fallières, président du Sénat, avait été désigné comme candidat des républicains par 416 voix contre 191



A Loupillon, la cuisine

données à M. Paul Doumer, président de la Chambre des députés.

Le vote du Congrès, qui se tint le lendemain à Versailles, devait confirmer ce choix.

A propos de la chapelle dont nous venons de parler, certains de nos cousins de France prétendent connaître des blocards qui ont trouvé le choix de ce local plutôt fâcheux. Il évoque, à leur gré, trop de souvenirs réactionnaires et cléricaux!

Les tableaux et les fresques qui couvrent les murs sont faits pour remplir d'horreur un disciple de M. Combes. Ce sont, entre autres: saint Philippe, apôtre guérissant un malade; saint Louis pardonnant aux révoltés après la bataille de Taillebourg; saint Louis, en Palestine, enterrant les morts après une bataille; le Mariage de la sainte Vierge; les Rois prophètes jouant de la lyre devant Dieu; les Quatre Evangélistes, etc.

La questure du Sénat avait pris cependant quelques précautions pour ménager les susceptibilités des "vieilles barbes" convoquées.

Les piliers sur lesquels étaient peintes des croix ont été badigeonnés en bleu, et la questure a ordonné d'y peindre, à la place de celles-ci, les initiales R. F. Il est à noter qu'un seul de ces piliers reçut cette nouvelle décoration.

Mais les sénateurs s'empressèrent d'expliquer aux députés que la chapelle est depuis longtemps désaffectée et que, après la chute de l'Empire, elle ne fut utilisée que deux fois: la première, en 1873, pour un

office religieux qui était le mariage de Mlle Foucher de Careil; la seconde, en 1899, pour servir de salle d'attente aux témoins de la Haute-Cour. A cette époque, l'autel existait encore, devant le petit escalier par où descendent aujourd'hui dans la chapelle les sénateurs et les députés. Depuis, l'autel a été enlevé.

Disons, maintenant, quelques mots de Monsieur Fallières intime; nous les devons à une interview que son coiffeur, M. E. Joussein, a donnée à la presse parisienne; elle ne manque pas de saveur, cette interview! En voici quelques extraits:

M. Fallières est connu pour avoir le coeur sur la main, mais sans forfanterie, sans éprouver le besoin de le crier par toute la presse. Tenez! avez-vous jamais lu quelque part que M. ou Mme Fallières fait telle ou telle charité?

Eh bien! je pourrais vous citer, moi, une ribambelle de noms qu'il vous étonnerait fort d'entendre, et que la gé-

Parmi eux des artistes, pond singu la sotte accu tée dernière M. Fallières mer l'art.

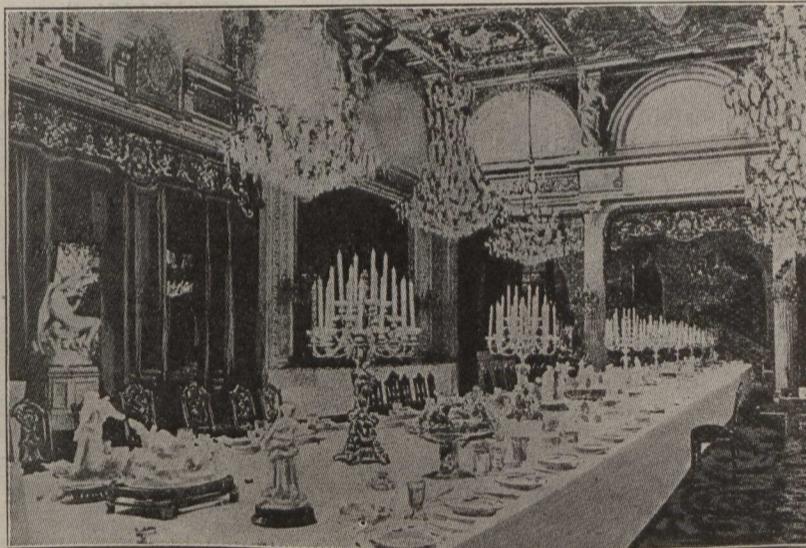
Peut-on mer qu'en si? Mme Fallières ne sont bonnes et On a fait

la simplicité de la Présidente des légendes absurdes; j'ai vu des photographes faire le pied de grue toute la semaine autour du marché Saint-Germain pour réaliser le document "sensationnel" de "Mme Fallières au Marché avec sa bonne". Or, elle n'y va jamais, la pauvre femme! Elle n'y alla jamais, même quand son mari n'était que sénateur.

Ces photographes auraient été mieux inspirés s'ils s'étaient avisés de suivre secrètement la Présidente dans certaines autres courses qu'elle fait souvent, elle et sa fille, et qui ont pour but de visiter des malheureux.

Mais passons! Mme Fallières a horreur que l'on parle d'elle, et je m'en voudrais de la chagriner.

Répétons plutôt que son mari est un artiste et un lettré. Il a un faible pour Renan et Michelet. On



Au palais de l'Élysée, à Paris, la salle des banquets

a dit maladroitement qu'il détestait la musique, comme M. Loubet. C'est inexact pour l'un comme pour l'autre. M. Fallières, remarquez-le, est de toutes les premières.

Un renseignement encore: le Président est un bel homme. Je m'entends, un homme qui a su rester

solide et de belle mine. Il pourrait être devenu obèse, et il ne pèse cependant pas cent kilos, comme on le croit. Tous les matins, en effet, quel que temps qu'il fasse, il fait ses 10 kilomètres à pied, de 8 à 10, sa canne à la main, son chapeau mou sur la tête, seul, sans même fumer. Où va-t-il ainsi? Au bois de Boulogne, aux Champs-Élysées, au parc



Dans les vignes du président: l'allée des chasselas

Montsouris, partout où il y a de l'air pur. C'est là son apéritif, et, à 10 heures et demie, il est à sa table de travail.

M. Fallières, à ce régime, a conservé belle santé et bon estomac. Il n'est pas gourmand, mais, comme tous les gens d'Agen, sait ce qui est bon, le vin surtout. Ah! parlez-lui de ses vignes, de sa propriété de Loupillon, où il se rend toutes les fois qu'il



A Loupillon, la salle à manger

pleut! C'est qu'à force d'énergie, de soins intelligents, il est arrivé à faire rendre à ses 30 hectares de vignobles quelque chose de fameux. Il connaît tous les pieds par leur âge, leur rendement, leur qualité. C'est son grand bonheur d'être chez lui, dans sa petite maison, pourtant bien simple, coiffé d'un mauvais béret ou d'un casque colonial, des guêtres aux jambes et parfois des sabots aux pieds, une canne rustique à la main.

Voilà le portrait qu'on devrait donner de lui: le maître est sur ses terres; un mot affectueux aux gens qui travaillent. Une tape amicale sur l'épaule de quelques-uns, et vite de solides poignées de main. Le Président connaît chacun par son nom. Il faut l'entendre quand il se met à parler de ce sujet, le plus cher qui soit pour lui. Alors sa voix, qui est douce, mais avec l'accent chantant du pays d'Agen, se fait vibrante.

Le coin de terre où il est né, où il a passé de si bonnes heures, où tant de souvenirs se rattachent, c'est ce qu'il a de plus cher au monde. Il y revient de longs mois se refaire l'âme de sa jeunesse, oublier la politique, qui pourtant lui fut heureuse, car on peut dire que les honneurs sont venus à lui, d'eux-mêmes, sans

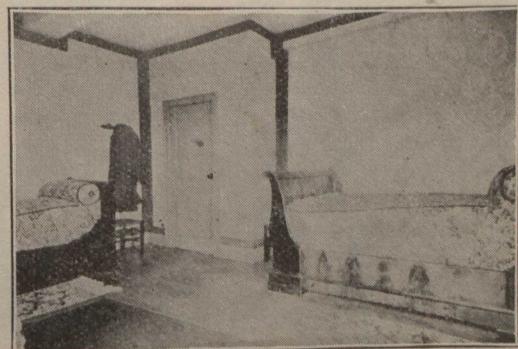
qu'il les recherche.

Et là-bas, au pays ensoleillé, il n'est pas de maison plus ouverte, plus accueillante que la sienne!

On peut en dire autant, il est vrai, du Palais du Sénat. A la table de M. Fallières il y eut toujours des couverts mis pour ses compatriotes, ses amis personnels, nombreux. (La suite à la page 1313).



A Loupillon, le côteau planté de vignes, appartenant à M. Fallières, vu du jardin

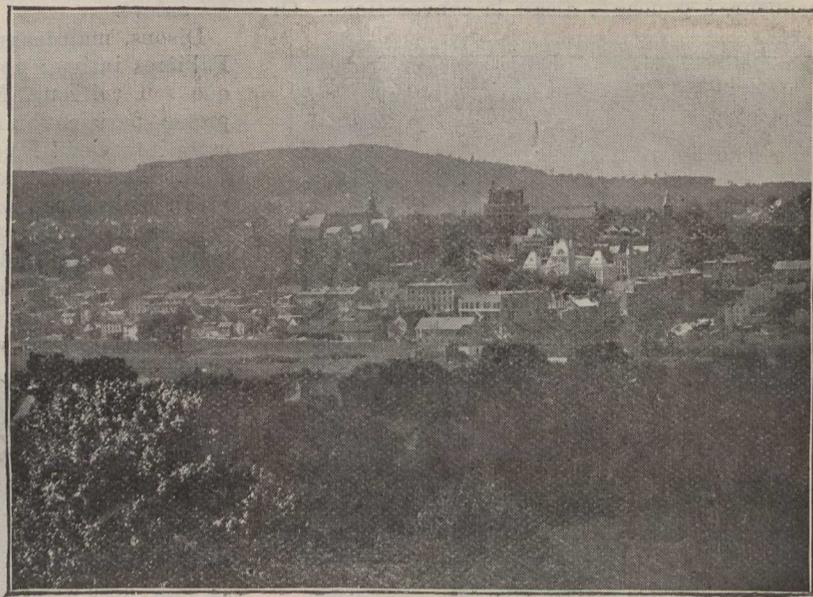


A Loupillon, la chambre à coucher

Au confluent des rivières Magog et St-François



C. H. Olivier H. R. Fraser F. B. Wilson J. F. Learned W. Morris
E. W. Farwell J. A. Wiggott C. A. French A. Ames Wm. Tomlinson Dr P. Pelletier
DIRECTEURS DE L'EXPOSITION, 1905 (Cliché A. Z. Pinsonnault.)



Panorama de Sherbrooke: vue prise de Sherbrooke Es
(Cliché A. Z. Pinsonnault)

SHERBROOKE, jolie petite ville d'environ 15,000 âmes, dans nos Cantons de l'Est, avec ses magnifiques monuments, ses maisons princières et les riches campagnes qui l'environnent, déroule aux yeux du voyageur ravi un panorama digne de la palette d'un peintre.

Les rivières Magog et St François, au confluent desquelles Sherbrooke est située, offrent entre elles un contraste frappant et qui n'a d'autre équivalent, croyons-nous, que celui qui existe entre le Rhône et la Saône, à Lyon, ville de France. Autant le cours du St François aux rives bordées de saules et d'ormeaux est tranquille, autant celui de la rivière Magog, aux bords ombragés de pins vigoureux et aromatiques est violent et impétueux. Cette dernière, en effet, roule successivement en cascades et en rapides pour s'engouffrer dans une gorge étroite au moment de traverser la ville.

Dans la vallée du St François la jeune cité s'élève sur une suite de terrasses d'où la vue s'étend à travers de riches campagnes jusqu'aux montagnes qui bornent l'horizon. C'est, en un mot, un Québec en miniature, car on y voit la haute et la basse ville.

Au centre et dominant la cité, apparaissent dans toute leur imposante majesté, le couvent de Notre-Dame, la Cathédrale, ancienne église paroissiale que l'autorité religieuse se propose de démolir pour la remplacer par un temple plus en rapport avec la population catholique constamment croissante de Sherbrooke. A l'est de la ville, en plein centre anglais, les Soeurs du Précieux Sang dont nous avons parlé à l'occasion de la mort de leur sainte fondatrice — soeur Caouette — possèdent un monastère important. Sur des sites pittoresques s'élèvent de splendides villas qui donnent un charme tout particulier à la ville. Mentionnons spécialement les villas de "Rochmount", "Wilhinshurst", "Mountfield", "Bellevue", et les résidences princières de MM. L. A. Codère, L. E. Panneton, A. J. Genest, N. E. Brooks, Dr Rioux, E. P. Bédard, Dr Ledoux, W. Farwell, L. C. Bachand, Frank Grundy, J. S. Mitchell, C. Millier, ainsi que le château — chef-d'oeuvre d'architecture — servant de résidence à la veuve du député W. B. Ives. A l'ouest, sur une colline, l'hôpital du Sacré-Coeur, tenu par les Soeurs Grises.

L'industrie et le commerce y ont aussi leurs monuments; pour éviter une énumération fastidieuse contentons-nous de mentionner le "Sun Life Build-

ing", la Banque Provinciale des Cantons de l'Est, le Magog House, le New Sherbrooke House, le Grand Central Hôtel et le superbe bureau de poste à côté duquel, proportions gardées, notre bureau de poste de Montréal ferait certainement mauvaise figure. Quant au nouveau Palais de justice, où le marbre abonde, et dont, actuellement, les travaux de parachèvement se poursuivent avec diligence, il est très regrettable, selon nous, qu'on ne l'ait pas doté d'un troisième étage; d'autant plus qu'il est construit en contre-bas d'une colline sous laquelle il semble vouloir se cacher comme pour protester contre l'affront reçu. Que dire du parc Victoria, immense forêt de pommiers, d'ormeaux, de sapins, etc.? Ce parc,

nombre d'ouvriers. L'importante manufacture de tissus "Patton Mills"; la manufacture Walter Blue, renommée pour la confection des vêtements, et pour celle de tapis cherchant à éclipser les célèbres tapis de Bruxelles; enfin une foule d'autres dans lesquelles tout un peuple d'ouvriers laborieux gagnent largement le pain quotidien pour eux et leur famille. Une chose surtout qui frappe le voyageur au moment où il foule le sol de Sherbrooke, c'est je ne sais quelle impression, quel air de propreté, de fête, de bonheur qui, comme l'atmosphère ambiante, enveloppe la ville-bijou et que l'on rencontre rarement ailleurs.

Ville essentiellement anglaise, il n'y a pas longtemps encore, Sherbrooke est aujourd'hui un centre où domine l'élément français. Et le nombre des catholiques dans le diocèse de Mgr Larocque s'élève à plus de 80,000 âmes.

A propos de la vieille cathédrale dont je vous parlais il y a un instant, il est bon de noter cette particularité qui ne manque pas d'intérêt: comme je l'ai mentionné, il est question de construire une nouvelle cathédrale. La nouvelle construction engloberait, dit-on, l'ancienne dans laquelle, comme d'habitude auraient lieu les offices divins, et qui ne serait démolie qu'après l'achèvement des murs extérieurs de la nouvelle église.

Nul n'a oublié la terrible catastrophe du lac Aylmer, au fond duquel dorment encore de leur dernier sommeil deux des cinq victimes englouties par les flots. Malgré les recherches actives et les efforts surhumains de la population de Sherbrooke qui, sans exception aimait, estimait et vénérât M. l'abbé Gignac, le corps du saint prêtre, curé de la cathédrale et qui avait été chargé de l'administration du diocèse durant l'absence de Sa Grandeur Mgr Larocque,

n'a pas encore été retrouvé. Cette ténacité de l'onde à conserver sa proie, rend inconsolable la douleur de tous les citoyens de Sherbrooke, catholiques comme protestants, car l'abbé Gignac était adoré de la population entière.

Par cette mort tragique le diocèse se trouvait sans administration. Prévenu, Mgr Larocque envoyait de Rome une dépêche nommant administrateur le Rév. M. Lefebvre, supérieur du collège St Charles Borromée, qui, dernièrement, cédait la cure au Révérend M. Roy, de retour des Etats-Unis.

(La suite à la page 1316)



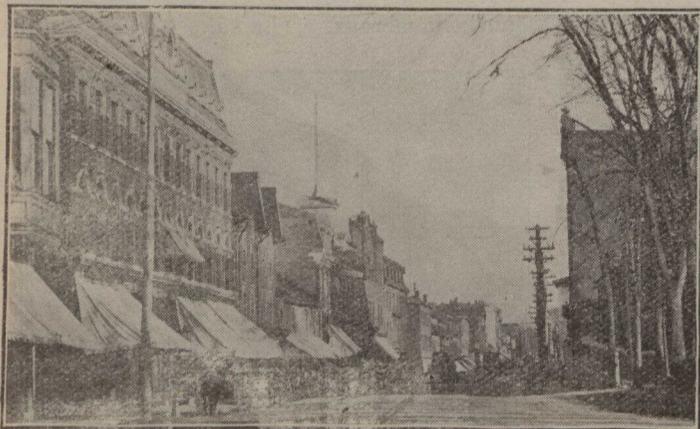
Librairie P. D. Authier. A Sherbrooke, dépôt central de l'Album Universel
(Cliché A. Z. Pinsonnault.)

situé sur un plateau élevé, s'étend sur une surface de soixante acres. "C'est, au dire de l'architecte Todd, le plus beau parc qu'il ait jamais vu". En arrière du parc Victoria s'étendent de vastes terrains où viennent s'ébattre les amateurs de crosse et de jeux athlétiques mais où, aussi, l'Association d'Agriculture des Cantons de l'Est ouvre chaque année une vaste exposition pour les divers produits de la Province.

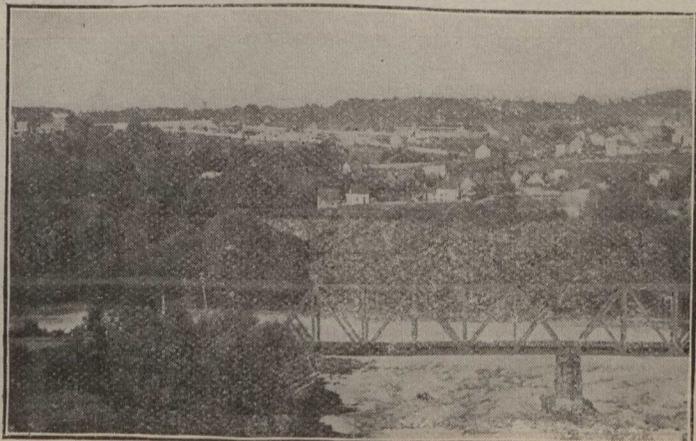
Et de l'autre côté de la rivière St François le parc Racine, parc des Canadiens-français, où fréquemment durant la belle saison, résonnent les accents d'une joyeuse fanfare.

Sherbrooke est une ville industrielle par excellence qu'explique tout naturellement sa position topographique; aussi les maisons manufacturières surgissent-elles de tous côtés semant largement la prospérité et le bien-être. Nulle part peut-être la classe ouvrière ne jouit d'autant de confort et d'aisance.

Citons en première ligne la maison "Jenckes Machine", certainement la plus importante au Canada; elle s'élève sur la rue Lansdowne et emploie un grand



Rue Wellington, la grande rue Commerciale de Sherbrooke.
(Cliché A. Z. Pinsonnault.)



Terrain de l'Exposition: vue prise des ateliers photographiques de
M. A. Z. Pinsonnault.

A travers la mode

AU cours des dernières réunions mondaines, à la lueur des fleurs électriques, nous avons glané de délicates visions : petit habit en moire nacré, allant du bleu au rose, en passant par toutes les teintes de l'opale, le dos et le devant s'ouvrant sur du tulle point d'esprit blanc. Les manches, simples chiffonnages de tulle, avec jarrettières de moire. Garniture : petites branches de roses en broderie et quelques boutons d'or.

Nous avons vu aussi une blouse entièrement en valenciennes, avec haute ceinture de drap bleu pastel liseré de blanc.

Même blouse garnie de grecques de soie bleue pervenche gansées d'argent ; ruban de soie "rococo" autour de l'empècement.

Les plissés foisonnent sur tout sur les robes du soir. Celle que nous illustrons ici en fournit la démonstration éclatante. Ils bordent les encolures, les décolletés, les volants, sortent des bouffants des manches, se contournent en des reliefs ingénieux ; au luxe des dentelles, on ajoute la somptuosité des broderies d'or qui en enrichit les réseaux ou en souligne les reliefs.

Comme sortie de bal, rien de gracieux comme le mantelet "bonne femme" tout droit, doublé d'hermine et froufroutant de dentelles et de rubans. Très pratique et charmante pour jeune fille, la mante en drap blanc ou rosé, doublée d'une claire fourrure ou d'une soie pâle et ouatée, son capuchon très froncé, à l'intérieur soyeux, est un ornement en même temps qu'un accessoire confortable. Il se garnit de dentelles très légères, et le col se noue d'un large ruban.

Une jolie modification de la mante est la coupe en forme, tombant des épaules froncées en longs plis gracieux disposés en pointe devant et derrière. Un col très haut en fourrure protège bien la nuque ; le vêtement ferme invisiblement ou au moyen de brandebourgs et d'agrafes de fantaisie.

Dans le genre manteau à très larges emmanchures, nous en vîmes un tout à fait séduisant en drap satin gris argent. Le bas très ample, le haut flottant, sans excès, il avait de larges revers de martre se prolongeant dans toute la hauteur ; la doublure, en satin blanc ; larges manches froncées à grands parements de fourrure.

Une façon très pratique est la mante ajustée, longue ou demi-longue, ornée d'un collet très fantaisie, à pointes, et mobile. Pour certaines occasions, ce petit collet forme un vêtement léger, agréable à avoir sous la main ; et, sur la mante, il donne à celle-ci l'allure d'un confortable et riche manteau du soir. Ce vêtement à double emploi est très jeune, en drap "huitre" orné de soutaches de soie blanche. Un col à pointes entièrement soutaché le termine élégamment ; doublure de satin paille.

* * *

Les toilettes du soir sont très claires, blanches ou d'un rose à peine teinté ; beaucoup de broderies, des roses en mousseline de soie, des fleurs en comète, en faveur, en lacets de couleur, soulignent sur le tulle les gracieux méandres de la dentelle ; des pailletages de différentes grosseurs, des perles, des dentelles d'argent très légères cousues au bord des vo-

lants de mousseline de soie, des broderies en grosse laine, en soie floche reproduisent en relief des motifs fleuris ou passent au point de reprise dans les mailles d'un tulle très large.

Beaucoup de jupes tunique entr'ouvertes sur un tablier plissé ; des volants plissés partageant la jupe en trois étages.

Parlons des "à côté" de la mode : le bijou en tient le rang le plus brillant. Les diamants revivent sous toutes les formes les plus diverses, et les montures les plus anciennes ne sont pas les moins recherchées : colliers, bracelets, pendentifs, bagues, boucles d'oreilles, broches, etc. ; viennent ensuite les émeraudes, rubis, saphirs, opales, grenats, améthystes, béryls, aigue-marines, pierres de lune, chalcé-

d'ordre de la mode actuelle. Toutes les tentatives faites pour lui substituer un autre genre ont plus ou moins avorté, ou n'ont produit que de pâles satellites autour de l'astre impérial. Borné jusqu'à présent aux robes de bal et aux manteaux, où il était, en effet, plus particulièrement à sa place, voilà maintenant qu'il envahit franchement nos toilettes de ville. Quoiqu'il soit là un peu plus difficile à porter, il ne manque cependant pas d'allure pour celles qui sont suffisamment minces et "couleuvrines" pour oser risquer ces formes très spéciales. On peut tout au plus regretter que quelques femmes, oubliant le précepte du sage : "Connais-toi toi-même", perdent par leur aveugle soumission à la mode générale les charmes très réels qu'elles auraient pu avoir dans des formes mieux appropriées à leur genre de beauté.

Du côté des chapeaux électisme complet. Mais pourtant, on constate la faveur marquée des longues et belles plumes d'autruche aux moelleux floconnements. Elles ennuagent les souples enroulements des Gainsboroughs, elles allurent la crânerie des petits toquets mignons ; elles empanachent même les vastes capotes des babies et des fillettes.

* * *

Pour toutes les robes habillées, les manches sont courtes. Cet hiver a mis ce genre de manches à la mode. Il semble cependant que, dehors surtout, elles n'ont rien de confortable, et l'on admet difficilement que les manteaux soient accompagnés de ces manches dégageant l'avant-bras. Mais il est admis que le gant long supplée et que le manchon est une protection suffisante. Les manches courtes des robes de jeunes filles ne sont jamais ornées de grands volants ; le ballon court ou le bouffant allongé sont serrés par un bracelet assorti à l'ensemble ; s'il y a un volant de dentelle au bord du bracelet, il est très bas et peu ample.

Tous ces arrangements conviennent de quatorze à dix-sept ans.

Passons à la toilette des dames âgées. La note caractéristique est donnée par la forme du corsage qui n'est jamais ajusté. Le corsage froncé en travers, le boléro marquant bien la taille ne sont jamais choisis par les femmes de goût. La taille ayant rarement conservé sa ligne harmonieuse, il convient plutôt de la dissimuler par un ingénieux arrangement. Les corsages vagues devant, se prolongeant en pattes ou en petites basques qui, dans le dos, tombent presque droit et sans marquer la taille, sont une ravissante création.

Voilà que cette chronique est presque terminée, mesdames, et que nous n'avons causé encore que de la mode "mondaine" s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. Que voulez-vous, c'est cette saison de carnaval qui est cause de cette dérogation à nos habitudes.

Nous n'oublions pas cependant nos chères petites amies, les femmes aux goûts discrets et simples et nous leur préparons pour prochainement des indications pratiques sur le choix de leurs toilettes et la manière de les rendre à peu de frais, élégantes et au goût du jour.

* * *

Empire toujours ! Empire partout ! Tel est le mot

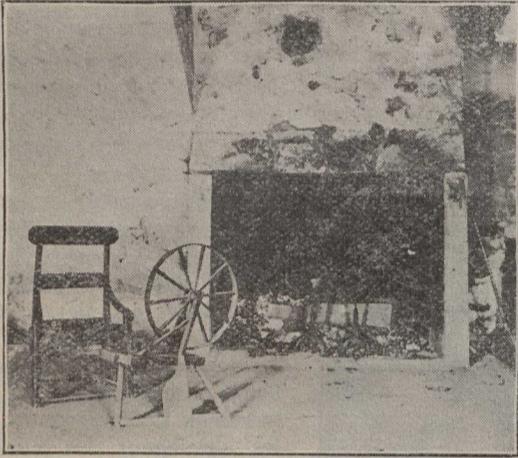
JACQUELINE.



Toilette de réception en tulle point d'esprit crème sur dessous de chiffon blanc, incrustations de Chantilly

Au pays du froid, les progrès du chauffage

AUCUN pays, ne peut, autant que le nôtre, montrer d'évidente façon les progrès qui ont été accomplis par l'homme, pour chauffer les habitations. Cela est, somme toute, fort naturel, puisque le Canada étant un pays froid, il a fallu, de tout temps, lutter contre l'inclémence du climat, une fois l'hiver venu. Sous ce rapport, n'avons-nous rien à envier à autrui? Il nous est permis

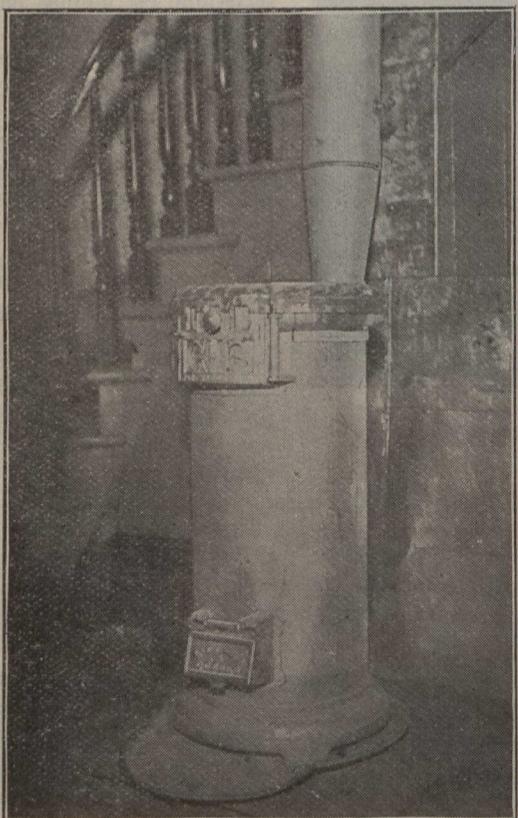


Type d'ancienne cheminée à manteau, photographie prise à Montréal, au Château Ramesay

d'affirmer que non, tant nous trouvons nos maisons confortables, quand, bien entendu, le combustible ne fait pas défaut. Du reste, si l'on veut se convaincre de la bonté de nos appareils de chauffage et de leur variété, il est facile de les étudier de visu. Fort intéressante, cette étude, en vérité; car, dans notre immense Dominion, nous offrons des exemples multiples des différents genres de chauffage, depuis les plus primitifs, jusqu'aux plus perfectionnés. Au nord, du grand Nord-Ouest, l'indien frotte encore parfois du bois pour faire du feu et enfumer son wigwam, tout comme ses ancêtres du temps de Colomb.

Plus près de la civilisation, en de modestes "log cabin", il existe encore des poêles à bois, dits à "deux ponts" et tels qu'en employaient journellement nos grand'mères. Et nous ne citerons pas tous les modèles plus récents de poêles et fournaies, il nous faudrait plusieurs pages de cette revue.

C'est dire qu'on s'est ingénié surtout depuis un peu plus d'une génération, à faire des appareils de chauffage aussi parfaits que possible. L'avenir nous réserve-t-il mieux encore? Il se peut, la voie du progrès étant infinie; cependant, au point où en sont les choses, nous n'avons pas lieu d'être mécontents; le froid à domicile se faisant beaucoup moins sentir dans ce pays, jugé très froid, que dans main es autres régions dites tempérées. C'est ainsi qu'il nous est arrivé de sentir beaucoup plus le froid, d'en souffrir même, dans les plus grandes maisons de Paris, en février, que dans nos plus



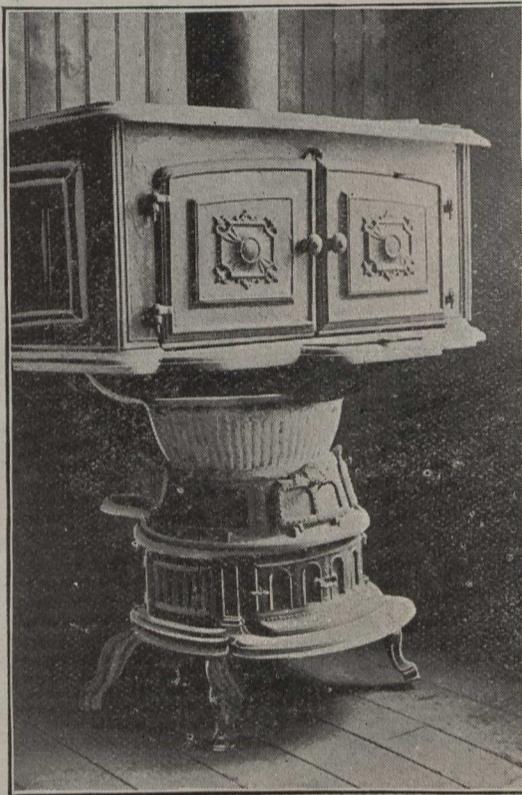
Poêle à charbon, de notre époque, dit "tortue"

humbles demeures canadiennes, à la même époque de l'année. Cela tient, sans doute, à ce que nos cousins de France se fient au doux climat de notre ancienne mère-patrie, lequel n'est pas toujours doux, loin de là, tandis qu'au Canada, sachant que les morsures de la bise nous attendent infailliblement en hiver, nous nous précautionnons pour ne pas les sentir.

Aussi, dès les mois d'été nos gens se hâtent-ils de faire leur provision de combustible, pour la saison rigoureuse. De bois ou de charbon de terre, chaque ménage fait sa provision, selon ses besoins; le chauffage étant de nécessité primordiale dans tous les pays du nord, au climat excessif, depuis novembre jusqu'à fin mars au moins. Là les souffles de l'air ne font point défaut, soit pour activer le feu de lâtre, soit, hélas! pour geler qui ne peut se chauffer.

C'est l'oxygène de l'air qui est éminemment propre à la combustion, qui entretient celle-ci. Plus l'air se renouvelle sur un foyer, mieux ce foyer brûle. Ceci explique la nécessité du tirage des cheminées, poêles ou calorifères

Une cheminée est un tuyau construit en briques, dans le mur du bâtiment; ce tuyau s'ouvre dans la



Ancien poêle avec réchaud

chambre à chauffer et débouche au-dessus des toits; à l'ouverture de la cheminée se trouve le foyer. Quand on fait du feu dans le foyer, l'air que renferme le tuyau s'échauffe, devient moins dense, monte et s'échappe au dehors avec les gaz résultant de la combustion: fumée, acide carbonique, etc. En même temps, l'air de la pièce s'engouffre dans le foyer, en active le feu, s'échauffe et monte dans le tuyau, par où il va se perdre au dehors. C'est ce qu'on appelle le tirage. Donc, le tirage n'est autre chose que le renouvellement régulier de l'air sur le combustible.

Les lampes, les bougies, le gaz ne produisent leurs flammes qu'aux dépens de l'oxygène de l'air.

La combustion des corps s'accompagne ordinairement, et doit, dans le chauffage, s'accompagner de chaleur, sinon de lumière apparente.

Si nous nous en rapportons aux traités spéciaux, le chauffage est le résultat du calorique mis en mouvement et produisant la chaleur, ce qui a lieu par contact et par rayonnement. Le chauffage par rayonnement est produit par les cheminées ou les brasiers; le chauffage par contact a lieu lorsque l'air vient lécher les parois extérieures ou intérieures d'un appareil chauffé comme dans les poêles et les calorifères.

Dans le chauffage par les cheminées, fort peu usité de nos jours au Canada, excepté pour paraître chic, dans certaines maisons seigneuriales de nos campagnes, la quantité de chaleur donnée par une cheminée est à peu près le quart de celle que rayonne le combustible. Les pertes de chaleur ont lieu par les parois, par la fumée, enfin par la manière incomplète dont s'opère la combustion. Parlant du chauffage par les poêles, nous ferons remarquer

que, chez nous, à l'encontre d'autres pays, il n'est point fait usage de poêles en faïence, mais exclusivement de poêles en fonte. Ces derniers ont sur les poêles en faïence l'avantage de se chauffer rapidement, mais ils se refroidissent très vite, ce qui n'est pas le cas avec les premiers.

Passant au chauffage par les calorifères, nous avons à peine besoin de faire remarquer que c'est



Poêle électrique, de cuisine, dernier modèle

le plus usité dans nos maisons particulières ou dans nos édifices publics. Les calorifères sont, nul ne l'ignore: à air chaud, à eau chaude ou à vapeur. Depuis quelques années, et grâce aux progrès de la science, nous nous servons aussi du chauffage par le gaz d'éclairage ou par l'électricité. Le premier de ces chauffages, assez luxueux est des plus faciles. On fait arriver en des bûches creuses, métal ou amiante, placées dans une cheminée, un courant de gaz que l'on allume à volonté.

Quant au chauffage électrique, pendant longtemps il est resté peu pratique; mais, peu à peu, il a pris une grande extension et donne des résultats très satisfaisants, ainsi que le commun des mortels peut le constater dans ceux de nos tramways urbains qui sont chauffés de cette façon.

Les procédés de chauffage les plus recherchés sont ceux qui allient la commodité à l'économie.

Il faut surtout redouter la production ou l'introduction dans les lieux clos, de l'oxyde de carbone produit par la combustion.

Un appareil de chauffage de choix doit: 1o permettre l'aération ou effectuer lui-même la ventilation de l'endroit chauffé; 2o rejeter à l'extérieur, d'une façon complète, les gaz produits par la combustion.

De tous les modes de chauffage, quoique nous en fassions à cet égard, c'est encore la cheminée d'appartement qui doit être préférée, car elle réalise tous les desiderata hygiéniques, à la condition de ne jamais dépasser 70o Fahrenheit, comme température maximum de l'appartement.



Une des fournaies de l'une de nos grandes manufactures

Que, si on n'emploie pas plus souvent les cheminées dans notre pays, c'est que leur installation est assez coûteuse, surtout lorsque leur présence est nécessaire dans chaque pièce d'une maison. De là l'usage si répandu des calorifères qui, outre qu'ils chauffent également toutes les pièces ne les salissent pas d'escarbilles, cendres, poussières de charbon, etc., comme le font les cheminées.

Pour terminer ces notes illustrées, bien de saison, on l'admettra, signalerons-nous le luxe de quelques-uns de nos appareils de chauffage, ou leurs énormes dimensions? C'est à peine utile tant nous sommes tous au fait de ces choses de la vie courante. Néanmoins, pour ceux de nos lecteurs qui vivent sous d'autres cieux l'ignorerait, faisons remarquer que l'industrie des poêles de cuisine ou de chauffage, soit pour le gaz, soit pour le coke (qu'on n'oublie pas que ces deux combustibles, très pratiques, se font de plus en plus populaires) a fait des merveilles et produits de véritables bijoux comme poêles et brûleurs à gaz. Des dimensions de certains générateurs de chaleur, disons qu'on serait étonné de les voir, si l'on visitait les sous-sols de quelques-uns de nos grands établissements. Les fournaies rap-



Cheminée moderne, avec bûchettes artificielles pour chauffage au gaz d'éclairage

pellent là les dimensions de celles d'un transatlantique. Les réservoirs à eau et à vapeur sont énormes, et tout un personnel est employé nuit et jour dans ces pacifiques chaufferies, ce qui se conçoit facilement, si l'on réfléchit que ces vastes appareils répandent une chaleur uniforme dans des centaines de pièces comme c'est le cas, par exemple, dans l'édifice de la Cie d'assurance New-York Life, entre autres.

Au sujet des plus récents perfectionnements apportés à la cuisine électrique, voici ce qu'en dit un confrère français bien renseigné; car il est peut-être bon d'ajouter qu'en France les savants s'efforcent d'améliorer un "modus operandi" culinaire, qui n'est pas fait pour déplaire aux cordons bleus actuels et à venir.

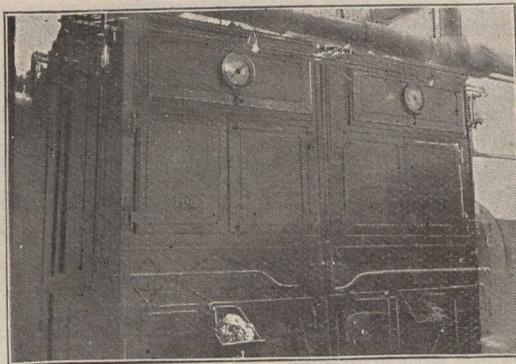


Poêle à bois, ancien modèle, dit poêle à trois ponts

Jusqu'à ce jour la cuisine électrique a été considérée comme n'étant pas pratique en raison du prix très élevé des nombreux appareils qu'elle exigeait et de la forte consommation de chacun d'eux. Ces appareils marchant par résistances métalliques (certaines disposés dans leurs doubles parois), on s'explique facilement et leur prix et leur consommation élevés. Dans une cuisine installée avec ce système, chaque ustensile (casserole, poêle à frire, gril, bouilloire, etc.), est lui-même un appareil électrique coûteux demandant à être manié avec soin et ne pouvant être plongé dans l'eau pour être nettoyé.

Aujourd'hui, le système de cuisine par rayonnement lumineux inventé par Monsieur Dutertre, change totalement cet état de choses et permet d'offrir à des

prix très modestes des fourneaux des fours, des rôtissoires solides et élégants dont la consommation est très minime (environ le tiers de ce qui existait) et avec lesquels on peut utiliser des ustensiles de cuisine courants.



Grande fournaise (de nos jours,) située au sous-sol de l'édifice du "Grand Trunk Railway," rue McGill, à Montréal

Les foyers de ces appareils sont formés de radiants qui se retirent et se remettent en place avec la plus grande facilité.

Ces radiants ne peuvent être détériorés par la sauce ni la graisse, et ils se lavent au besoin à l'eau froide ou chaude.

Une des classes des dits appareils a un foyer double à 2 radiants; leur consommation totale est évaluée de 3 1-2 à 4 hectowatts, et leur durée moyenne n'est pas inférieure à 400 heures pour l'ensemble des opérations culinaires.

Les secteurs fournissant l'électricité spécialement pour la cuisine à prix réduit (4-5 de cents l'hectowatt-heure), la consommation de l'appareil est donc de 3 cents à l'heure et le prix d'une grillade de 2 à 4 côtelettes ressort, pour 6 minutes de cuisson, à 1-3 de cent environ.

En résumé ce mode de cuisine est plus rapide et plus économique que les autres; il a en outre l'avantage d'être pratique et de ne dégager aucune mauvaise odeur pendant la cuisson. En raison de la grande régularité du foyer il y a moins de risques de brûler les sauces.

Tous les principes nutritifs sont conservés à la viande.

Avec un de ces appareils on peut faire bouillir de l'eau, du lait, etc., chauffer des aliments, faire toute espèce de cuisine, obtenir des grillades ou des rôtis en plaçant le radiateur soit au-dessous, soit au-dessus du plat ou de la casserole.

Pour le grillage des biftecks, côtelettes, saucisses, pieds truffés, etc., le foyer doit être placé aussi près que possible des viandes, ce que permet l'emploi du gril spécial au fond du plat ou de la casserole. Pour les grillades, la durée varie (suivant l'é-

paisseur, la nature de la viande et la cuisson désirée), de 4 à 8 minutes. Pour rôtir de plus gros morceaux de viande (jusqu'à 5 livres) se servir de la casserole.

Pour retirer les radiants: dégager d'abord la pointe du cône qui la maintient, en tirant le piston par le bouton extérieur.

Pour remettre les radiants en place (après les avoir lavés ou essuyés), les fixer dans leur douille et engager en dernier la pointe dans le piston.

Il est évident qu'il faudra encore du temps avant que ne se généralise, ailleurs, aussi bien qu'au Canada, l'emploi d'ustensiles de cuisine, tels que ceux ci-dessus décrits. Cependant il ne faut jurer de rien, les transformations qui, chaque jour, se manifestent autour de nous, démontrent à l'évidence que la science est loin d'avoir dit son dernier mot quant aux choses du ménage.

N'étais-ce pas dans une revue d'outre-mer, que nous lisions, dernièrement, un article fort bien fait d'ailleurs, et qui traitait du chauffage au radium. L'auteur, un optimiste, sans doute, prétendait qu'on finira par s'éclairer et se chauffer au radium pour presque rien. Cependant, poussant aussi loin



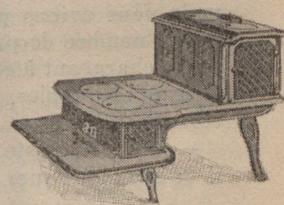
Poêle très riche et très moderne; à charbon et à bois, pour chauffage et cuisine

la sincérité que son désir d'être bon prophète, il ajoutait que l'innovation du procédé signalé n'était pas sans présenter de grandes difficultés. Mais puisque possibilité il y a, attendons le jour où nous ne paierons plus le charbon \$7.00 la tonne et où le radium changera totalement notre façon de vivre.

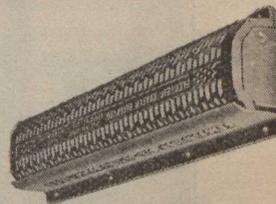
Il est à dire que d'autres savants (quels lutteurs se... savants!) prétendent qu'il arrivera une époque où l'homme ne mangera plus du tout de la façon dont nous l'entendons. De l'avis de ces messieurs, chimistes de profession, nos arrières neveux n'auraient plus de cuisine à faire.

Quelques pastilles merveilleuses, faites dans des officines municipales, s'efforcent à assurer chaque jour l'existence des citoyens de l'avenir. C'est un rêve quoi!

Personne ne mourra plus d'appendicite; et on n'aura plus besoin ni de bois, ni de charbon, ni d'électricité, ni encore moins de radium. Pour revenir à la réalité, terminons en faisant remarquer que depuis deux ou trois ans, surtout, la cuisine à l'électricité se répand de plus en plus chez nos voisins. Toujours épris d'inventions, les Américains se servent d'ustensiles électriques de cuisine. On nous assure que quelques-uns de ces poêles de cuisine à peine connus il y a deux ans, et très perfectionnés depuis, viennent d'arriver à Montréal.



Poêle à bois, mixte, pour chauffage et cuisine, ancien modèle.



Chaufferette électrique employée par nos compagnies de tramways urbains.



Cheminée de genre, dite "Coloniale."

Conservatoire de musique et d'élocution



IL entre dans le programme que s'est tracé l'Album Universel de parler aujourd'hui du Conservatoire National de Musique et d'Elocution. S'il ne se fût agi que d'une réclame ordinaire, nous nous serions dérobés à cette publicité intéressée. mais nous avons cru voir par le prospectus même de l'institution, qu'il s'agissait là d'un moyen de rendre accessible à tous, l'étude de l'art sublime. Et devant l'apathie ou le manque de fonds de nos gouvernements pour subventionner comme il convient l'art national, nous devinons dans l'oeuvre naissante de M. Alphonse Lavallée-Smith, un mouvement profondément philanthropique qui fait grand honneur à ce jeune artiste et à ses dévoués collaborateurs. Voilà donc pourquoi, l'un de nos rédacteurs et le photographe de l'Album se sont transportés au Conservatoire même, ces jours derniers. Notre visite n'était guère attendue et tout le monde, les quelques professeurs qui se trouvaient là et les élèves, ont été pris par surprise. C'est tout de même avec la meilleure grâce du monde qu'on nous a reçus.

* * *

A l'angle nord-est des rues Dorchester et Berri, se trouve une ancienne maison dont l'entrée, sur la rue Dorchester, porte le numéro 397.

Comme toutes les anciennes maisons, l'intérieur y est très confortable; les pièces sont vastes et bien éclairées, plus vastes que celles des maisons que l'on construit de nos jours. Pour un conservatoire à ses débuts, on ne pouvait guère exiger un local plus propice. Des classes de dix, douze, quinze élèves peuvent se réunir à l'aise dans chacune des pièces du Conservatoire.

M. Lavallée-Smith nous reçoit lui-même le plus bienveillamment du monde, en compagnie de quelques-uns de ses professeurs et collaborateurs, et il s'excuse de ne pouvoir nous présenter son personnel au complet. Il ne s'attendait pas à notre visite, de sorte qu'il n'a pu prévenir tout son monde.

On est en train de procéder aux examens engagés par le cours d'études, mais les séances sont suspendues pendant notre visite, et la conversation s'engage.

Nous apprenons alors que l'idée d'un conservatoire national a été bien accueillie par le public et que les nombreuses demandes d'admission faites dès avant l'ouverture des classes prouvaient déjà toute la nécessité d'un tel établissement.

—Nous vous croyons sans peine, monsieur Smith, mais nous avons pensé qu'à Montréal surtout, le grand nombre de professeurs, dont plusieurs excellents, chargeant à cause de la concurrence, des prix plus qu'abordables, pouvait suppléer au besoin d'un conservatoire ?

—Je ne conteste pas, messieurs, qu'à Montréal, il existe plusieurs professeurs qui chargent des

prix fort au-dessous de leur mérite, il en est ainsi du reste, dans tous les grands centres; mais, cela n'empêche pas la nécessité d'un conservatoire de s'imposer. Le public comprend l'avantage du cours d'ensemble sur la leçon purement personnelle et privée. Ainsi, pour le prix qu'on paye à un professeur privé, il est possible d'avoir une leçon quatre fois plus longue. Il y a de plus l'émulation d'être plusieurs ensemble; cela prend les proportions d'un concours. Et de fait, il y a réellement concours, puisque nous donnerons à chaque fin d'année des bourses d'encouragement et des diplômes dûment contresignés par un jury compétent. Ces diplômes seront reconnus partout où la vraie musique sera appréciée. Le conservatoire tue aussi

le conservatoire. Notre conservatoire est déjà fréquenté par toutes les catégories des épris d'art. Nous recrutons nos élèves dans tous les cercles, depuis nos élégantes mondaines jusqu'aux humbles employés de bureaux qui veulent utiliser leurs loisirs. L'harmonie est un terrain neutre où les sottes distinctions so-

ciales ne sauraient s'implanter. Aussi est-il fort intéressant de voir le travail progressif d'une classe.

M. Lavallée-Smith nous disait toutes ces choses en nous faisant les honneurs de son installation, tandis que des groupes d'élèves souriaient d'aise autour de lui. Tout le monde semblait heureux et content. On verra par les photographies ci-jointes qu'il nous a été possible de visiter plusieurs classes.

Depuis quelque temps le conservatoire s'est adjoint une classe de dessin et de peinture, sous la direction de l'éminent artiste qu'est M. Jobson Paradis. Les ateliers de la classe de peinture sont au second étage de l'édifice. Les conférences illustrées sur l'histoire de la musique et la nouveauté du genre de ces concerts expliqués, plaisent, croyons-nous, au public qui leur trouve un puissant intérêt.

Enfin, les professeurs en titre du conservatoire national et dont nous donnons la liste ci-dessous, se sont adjoints d'autres professeurs pour le cas où la besogne deviendrait trop captivante. Ainsi, M. Contant qui a charge du cours supérieur pour le piano, a dû s'adjointre les précieux services de Mlle Luce Chamberland, pour les cours élémentaire et moyen, très fréquentés.

Voici le tableau complet des professeurs jusqu'à ce jour :

M. Alphonse Lavallée-Smith, directeur et fondateur du Conservatoire: Orgue, Harmonie et Solfège.

M. Alexis Contant: Piano. Professeur adjoint: Mlle Chamberland.

Mlle Adrienne Labelle: Chant.

M. Albert Chamberland: Violon.

M. Gustave Labelle: Violoncelle.

M. T. Vandermeerschen: Instruments de cuivre.

M. G. Hasseneier: Instruments de bois.

M. M. Neuillet: Diction, Elocution, Maintenance et Art scénique.

Mme F Vasse: Diction, Elocution, etc.

M. Gustave Comte: Histoire de la Musique.

M. Jobson Paradis: Dessin et Peinture.

M. Henry L. O'Donoughue est le secrétaire-trésorier du Conservatoire National de Musique et d'Elocution, et, depuis le 15 septembre, il se tient au Conservatoire même, de 2 à 5 heures p. m., prêt à répondre à toute demande d'information ou d'admission.

Ces noms jouissent d'une si grande considération que nous nous dispensons d'en faire l'éloge.



M. A. Lavallée-Smith, directeur; M. G. Hasseneier, cours de flûte, clarinette et hautbois; M. A. Contant, cours de piano; Mlle A. Labelle, cours de chant; M. T. Vandermeerschen, cours d'instruments de cuivre; M. G. Comte, histoire de la musique; Mlle F. Vasse, cours d'élocution; M. A. Chamberland, cours de violon; M. H. L. O'Donoughue, sec.-trésorier; M. M. Neuillet, cours d'élocution; M. G. Labelle, cours de violoncelle.

(Cliché Giroux)

le germe de la timidité chez l'élève et l'habitude à paraître en public. Le conservatoire rend possibles des études plus détaillées et plus approfondies et surtout rend possible le contact avec des professeurs qu'il eût été difficile d'avoir sans s'imposer de plus grands sacrifices pécuniaires.

Au cours des conférences illustrées et des auditions que nous préparons, nous aurons l'occasion de révéler au public de Montréal, plusieurs talents qui seraient peut-être toujours restés dans l'ombre sans



Groupe d'élèves de la classe de piano.



Quelques élèves de la classe de violon.

Catherinette

Roman nouveau illustré

(Suite)

Et pourquoi, mon Dieu, ce cruel ostracisme frappait-il Mlle Mahout ?

Pourquoi ? Précisément parce qu'elle était Mlle Mahout, la "fille de M. Mahout" !

La douce jeune fille se rebella durement contre l'épaisse vanité de sa mère : elle ricana dans ses larmes, la fille de M. Mahout !

Sans cette vanité ridicule, Mlle Sophie serait certainement mariée depuis longtemps. Mais les prétentions exorbitantes de Mme Mahout avaient du paralyser toutes les bonnes volontés, tous les sentiments et, si de plus hardis avaient osé quelque timide proposition, la terrible ambitieuse les avait repoussés ignominieusement, comme elle avait repoussé Drillard.

—Oh ! maman ! maman !

Elle évoquait le petit menuisier, mais elle ne pensait plus à le plaindre ; c'était elle qu'elle plaignait et elle avait raison de se prendre en pitié, puisque l'espérance à son tour l'avait désertée...

Elle s'étonna, le lendemain, d'avoir encore la force de vivre, à présent qu'elle en avait perdu le goût. Tout le jour, elle fut absente, absorbée dans la contemplation de son mal secret. Vers le déclin, elle s'assit contre la fenêtre à sa place accoutumée et tira l'aiguille machinalement. Machinalement, elle regarda la route. Se surprenant, elle haussa les épaules.

—A quoi bon ? Qui viendrait jamais chercher ici "la fille de M. Mahout !..."

Elle baissa les yeux sur son ouvrage et se regarda souffrir.

Alors, des tintements joyeux carillonnèrent. La jeune fille tressaillit étrangement.

Ce forgeron ?... Ce Le Hammel ?... Pourquoi pas ?

Elle le revoyait martelant, puis, minaudant, faisant des grâces lourdes. Ce grand garçon bronzé avait semblé se plaire dans la conversation de la jeune fille. Elle avait gardé la mémoire de ses propos, de ses sourires, de ce serrement de main final surtout dont elle s'était sentie si troublée. Pourquoi pas ?

Mais un ouvrier, un forgeron noir et enfumé, un petit maréchal de minuscule village ?

La jeune fille haussa encore les épaules.

Était-il possible qu'elle communiât dans la superstition maternelle et y persévérât ? La fille de M. Mahout se mirait, elle considérait le reflet d'une bonne à tout faire, d'une très misérable domestique, sans patrimoine ni économies, au visage déchu au teint rougi par l'ardeur du fourneau, aux mains calleuses et déformées.

Elle contempla ses mains, et deux grosses larmes lui coulèrent le long des joues.

Ah ! les mains de grâce, les mains longues, fines et pâles qui souffraient jadis des efforts exigés par le piano ; où étaient-elles, ces jolies mains délicates ? Rouges, enflées, piquées de trous d'aiguille, écorchées, brûlées, déshonorées par des cicatrices de coupures et d'engelures elles témoignaient éloquemment de la triste position de la jeune fille. La nuit tombait. Les tintements, au loin, redoublèrent.

Mlle Sophie se leva tout à coup. Elle comprenait que ce carillon l'appelait.

Se souvenant de la boutique de mercerie qui faisait face à la forge, elle prétextait l'achat d'une pelote de fil. Et elle sortit, le cœur battant, sonnant avec l'enclume du maréchal. Une venelle longeait d'un côté la petite boutique. Mlle Sophie s'y enfonça de quelques pas, et, invisible dans le noir, elle considéra avidement la fournaise.

Le Hammel travaillait avec son apprenti et les deux marteaux alternaient rapidement sur l'enclume, torturant un morceau de fer. Seulement éclairé par le foyer et le fer incandescent, Le Hammel prenait une allure fantastique et formidable. Ses bras nus bien en lumière, montraient leurs muscles durs et serrés. Mlle Sophie ne s'en scandalisa point : elle trouvait ces bras puissants et respectables, puisqu'ils étaient le travail. Les marteaux bruyants se turent. Saisi avec les pinces, le fer à cheval fut jeté dans un coin avec les autres. Le Hammel exécuta le geste qui essuyait son front et il s'assit contre le foyer, tandis que l'apprenti tirait sur le soufflet. Le foyer s'anima, grandit rayonna irradiant en une lueur opulente qui éclaira en plein le visage du forgeron. Mlle Sophie alors le distingua si nette-

ment qu'elle éprouva la peur irréfléchie qu'il ne la vît de même. Elle quitta sa cachette, entra dans la boutique.

Il n'y avait là qu'une vieille paralytique, immobilisée dans la chambre du fond, et une jeune fille d'une vingtaine d'années, riieuse et fraîche, qui servait la cliente.

Au retour, Mlle Sophie se retrancha encore dans la venelle, s'emplit les yeux, s'emplit le cœur de cette vision de lumière et de force. Et elle rentra légère, car elle retrouvait une saveur nouvelle à son interminable attente.

Chaque soir, elle prit ainsi l'habitude douce de se cacher dans la venelle ; elle ne vivait plus que pour ces quelques minutes et, rentrée de cette escapade sentimentale, elle pensait déjà à la renouveler.

Un soir, elle se dérangea vainement : la forge était déserte. Sa déception fut telle que la pauvre fille, dans son innocence, put se dire qu'elle aimait.

Elle aimait !

Lui, toutefois, le forgeron ne se doutait de rien, ignorait cet espionnage flatteur et la jeune fille se reprochait sa timidité. Mais tel quel, ce sentiment nouveau et tout neuf, quoique insatisfait, occupait délicieusement l'oisiveté de son cœur. Elle souffrait de ce que Le Hammel ignorât sa tendresse et qu'en conséquence il n'y répondit point ; mais cette souffrance s'était substituée avec avantage à celle de cette épouvantable nuit où la jeune fille avait senti dans les affres le goût horrible du néant.

Chaque matin elle s'exhortait à la hardiesse, inventait des prétextes pour pénétrer chez l'ouvrier et elle se faisait de belles promesses, sachant qu'elle ne les tiendrait pas. Elle s'arrêtait toujours à la venelle, demeurait là, invisible dans la nuit, immo-



Madame Mahout pénètre comme un gros paquet...

bile haletante et comme fascinée par l'ardente fournaise devant laquelle le forgeron martelait, puisant et joyeux, tout droit dans les étincelles.

IX — LE MIROIR

Les jours s'écoulaient sans autres événements.

Toutefois, la santé du cousin Achille causait quelques chaudes alarmes. L'alcool commençait à fermenter terriblement dans le vieux baril saturé qu'il était devenu et il saisissait la moindre occasion pour se répandre, bouillonner en colères furieuses dont Mme Mahout devait assumer tous les assauts. La pauvre dame, d'abord ravagée d'épouvante et craignant pour ses jours, avait cherché le salut dans une prompte fuite, si affolée qu'elle s'allait réfugier à la cave, nonobstant son aversion des rats et les infirmités du cousin, lequel, à demi paralysé par sa goutte, ne pouvait quitter son fauteuil. Maintenant, enfantine, elle supportait mieux les chocs. Elle se contentait de fondre en eau silencieusement. Le gros chagrin ne durait pas, coulait à l'oubli avec les larmes, et elle rentrait tout éveillée dans son étonnant jardin de rêves, sous les yeux sans regard de l'Archimède jauni.

Car elle avait tenu à conserver cette effigie mystérieuse par vénération pour l'estime en laquelle M. Mahout la tenait autrefois. Si cet Archimède avait été femme, Mme Mahout en aurait certainement

conçu une violente jalousie qui lui eût inspiré d'énergiques représailles. Mais cet Archimède était un homme et les femmes n'ont pas à être jalouses de l'amitié que les hommes se portent entre eux.

Ayant eu, en effet, à présenter cet intéressant moulage à M. Chachagne, Mme Mahout s'était exprimée en ces termes :

"M. Mahout nommait ce monsieur "Archimède". Pour un drôle de nom c'est un drôle de nom, et personne ici, là, ou ailleurs ne soutiendra le contraire. Mais vous savez comme moi que l'on ne choisit pas son nom. C'était aussi un homme de mathématiques, et mon mari le respectait beaucoup. Je n'en sais pas plus long sur son compte, car, personnellement je n'ai jamais vu ce monsieur autrement qu'en plâtre".

Cet hiver, contrairement à ses habitudes, le susdit M. Chachagne qui, très frileux, disparaissait durant les frimas tapi en ses quartiers comme une marmotte, ne manqua pas de venir toutes les semaines, amené par le courrier. Mlle Sophie lui sut très gré de cette sollicitude à l'égard du vieux cousin et elle lui marqua gentiment sa reconnaissance.

L'autre repoussait les remerciements.

—Rien de plus naturel, mademoiselle Zizi... Et puis j'ai tant de plaisir à me retrouver auprès de votre excellente mère, mademoiselle, auprès de votre bonne et charmante fille, chère madame, que, que...

Il s'astiquait le crâne, roulait des yeux blancs, et il n'en disait pas davantage.

Mais, un jour qu'il descendait de la chambre du cousin, M. Chachagne, rencontrant la jeune fille dans l'escalier, lui souffla en mystère :

—Je voudrais bien vous dire quelques mots en particulier.

Elle le conduisit dans le laboratoire.

—Mademoiselle, dit M. Chachagne en soupirant, votre cousin baisse ; il baisse, j'ose le dire, que c'en est effrayant !

Elle devint toute pâle, toute pâle... M. Chachagne, dans son émotion, saisit la main de la jeune fille et la garda.

—Il faut se faire une raison, mademoiselle. Lorsque l'homme arrive dans un âge avancé et qu'il est affligé d'infirmités, la mort est un bienfait pour lui... Vous souffrez à l'idée de perdre votre cousin et cela prouve votre cœur... Vous êtes si bonne et si charitable... si dévouée, mademoiselle ! Ah ! votre cousin le sait bien et il ne se cache pas pour le dire ; il vient encore de me parler de vous en des termes qui m'ont, j'ose le dire, mis les larmes aux yeux.

Sans doute en restait-il encore, de ces larmes compatissantes, car M. Chachagne éprouva le besoin de s'essuyer l'œil droit. Il poursuivit :

—Il est autre chose qui m'inquiète, mademoiselle, et me tourmente au plus haut degré... Hélas ! que deviendrez-vous, vous, ma bonne demoiselle, et votre excellente et digne mère, que deviendrez-vous lorsque le cousin ne sera plus là ?

Il ne laissa pas le temps à la jeune fille de répondre, obliqua vivement vers son but. Il parla de sa propre solitude à lui, de la tristesse de son foyer désert. Combien de fois n'avait-il pas envié le sort du cousin Achille ! Eh bien, si ces dames consentaient à venir égayer son foyer, il serait heureux, oh ! très heureux, il osait le dire ! Il osa plus.

—Il y a, je le sais, un obstacle à la réalisation de ce vœu... Mais, quoique je ne sois plus de la première jeunesse, loin de là, je compte encore comme homme, vous savez...

Ce disant, il clignait de l'œil et exerçait sur la main de Mlle Sophie de petites pressions significatives, mimique absolument semblable à celle qu'avait exécutée Le Hammel lors de l'unique entrevue. Mlle Sophie, par association d'idées, se mit à rougir.

M. Chachagne reprit :

—Le monde est méchant, mademoiselle ; il n'admet que le mal et, quand le mal n'existe pas, il l'invente... Il y aurait un moyen, mademoiselle... Permettez-moi de devenir votre mari.

De stupeur, la jeune fille resta muette ; mais, comme M. Chachagne se penchait vers elle tendrement, les yeux brillants et les lèvres tremblantes, elle recula, saisie d'un irrésistible dégoût. Oh ! ce vieux, ce vilain vieux !

—Voulez-vous ? répéta M. Chachagne.

—Mais, monsieur... Que puis-je vous dire, moi ? Ma mère, si vous la consultiez...

—Bouche cousue ! bouche cousue ! recommanda M. Chachagne précipitamment. Surtout ne dites rien à votre mère ! Elle est si bavarde, l'excellente et digne femme, qu'elle raconterait la chose à votre cousin... Et, vous le comprenez, il ne faut pas qu'il le sache, le pauvre homme ; autant vaudrait lui dire que ses jours sont comptés. Nous reparlerons de cela plus tard, mademoiselle, car, pour rien au monde, je ne voudrais en ce moment vous éloigner de votre cousin, qui a tant besoin de vous.

Il se recueillit et conclut :

—Enfin, j'ai pris date, mademoiselle. Je vous prie seulement, lorsque le malheur prévu sera arrivé, de vous souvenir de la proposition que je vous ai faite du fond du coeur.

Il se leva, s'approcha de la porte. Se ravisant, il rétrograda, s'empara de nouveau de la main de Mlle Sophie.

—Le bout des doigts ! implora-t-il, en portant la main frissonnante à ses lèvres, le bout de ces doigts laborieux et charitables...

Et il renouvela sa recommandation :

—Bouche cousue !... Si le cousin se savait condamné, il en mourrait de peur !

M. Chachagne était décidément plein de pitié pour la vieillesse, et, à ses yeux du moins, cette pitié le rajeunissait de dix ans, au bas mot.

Avec plus d'impatience que jamais, Mlle Sophie attendit l'heure sombre où, comme un papillon imprudent, elle allait s'égarer de la flamme de la forge. Si courte, cette journée lui semblait si longue, si longue.

Il y a des jours comme celui-là que nous voudrions d'un coup d'épaule pousser tout de suite au néant, et, lorsqu'ils sont écoulés, nous nous apercevons que notre souhait aurait dû, au contraire, les prolonger jusqu'à l'infini.

La nuit tomba. Mais les tintements ne chantaient pas dans les ténèbres. Aussi, Mlle Sophie, qui s'était promis énergiquement et définitivement de pénétrer chez Le Hammel, inquiète de ce silence, eut le malheur de se couler dans la venelle pour s'assurer si le forgeron était chez lui.

Selon la coutume des maréchaux ferrants, nulle lumière n'éclairait la forge autre que celle du foyer. Or, le foyer, que le soufflet n'excitait pas, s'atténuait sous les cendres, et son rayonnement était si faible que Mlle Sophie d'abord ne distingua rien. Et, ainsi qu'elle avait maudit la lenteur du jour, elle maudit la discrétion de ce foyer. Ah ! les vœux téméraires !...

Patiente, la jeune fille attendit que ses yeux s'accoutumassent à cette obscurité relative, car, avant tout, il fallait être sûre qu'il était là !

Eh bien, oui, il était là ! Mais que faisait-il, assis près du foyer et remuant la tête ? Dormait-il ? Non, il causait. A son apprenti sans doute ?... Mlle Sophie distinguait vaguement un visage humain dans la pénombre projetée par le maréchal.

La jeune fille s'assura qu'elle avait emporté la clef tordue par elle depuis tantôt deux mois, et, brave, elle avança de quelques pas sur la route. Il avait plu durant le jour, maintenant il commençait à geler. Le sol était glissant, malaisé, et, malgré sa résolution, Mlle Sophie fut heureuse de trouver là un prétexte à marcher lentement. Elle avança de quelques pas encore, s'arrêta, car elle avait vu les ombres se mouvoir. Non ! ce n'était pas l'apprenti. C'était une femme ! Mlle Sophie recula, se renfonça dans la venelle... Oui, une femme !... Quelle femme ?... La voici qui se penche, qui se penche vers le foyer. Invisible dans le noir, Mlle Sophie se pencha de même pour mieux voir. Et elle vit ! Elle reconnut la jeune fille rieuse et fraîche de la mercerie. Le forgeron se courbait vers sa compagne, l'enlaçait, l'attirait à lui contre sa robuste poitrine, dans ses bras musculeux, et il appliquait un baiser sur le rire heureux de cette jeune femme.

Mlle Sophie tomba raide, comme assommée.

Lorsqu'elle recouvra ses sens, elle se trouva étendue dans l'arrière-boutique de la mercerie. La petite mercière lui tapotait une main. Le Hammel lui tapotait l'autre ; en face, immobilisée dans son fauteuil, la vieille paralytique écarquillait des yeux intéressés.

—Ah ! vous voilà revenue ! s'écria la petite mercière.

—Vous voilà revenue ! fit en écho le forgeron.

—Bah ! bah ! déclara la vieille femme, on en est quitte pour la peur.

Et, à son ton déconfit, il apparut que la vieille regrettait qu'on en fût quitte pour si peu. Elle s'en nuait, la vieille, dans son fauteuil !

—Sacré verglas ! gronda le forgeron.

Il y avait un miroir accroché au mur. Et ce mi-

roir montrait à Mlle Sophie le reflet de son triste visage. Or, la petite mercière, à la lueur de la lampe, épanouissait sa fraîcheur rieuse, parfumée de jeunesse et d'amour. Mlle Sophie regarda longuement la jeune fille ; ensuite, elle se regarda dans le miroir, et un frisson la parcourut.

—Mon Dieu ! gémit-elle.

—Vous souffrez, mademoiselle ? s'enquit le forgeron.

Elle lui retira la main avec colère.

—Non ! non ! je suis bien.

Mais elle eut aussitôt conscience de son injustice. Elle tendit la main à Le Hammel.

—Je vous remercie de vos soins, dit-elle avec douceur.

Mais son courage défailit encore et elle frissonna de nouveau. La petite mercière reprit pour son compte la question de Le Hammel :

—Vous n'avez pas de mal, au moins ?

Mlle Sophie attira la jeune fille, la baisa au front.

—Si, un peu... Mais vous n'y pouvez rien !...

Concentrant ses forces, elle se leva.

—Voulez-vous que mon fiancé vous accompagne, mademoiselle, le sol est si glissant ?

Mlle Sophie refusa, dit qu'elle se sentait tout à fait remise. Elle fit emplette d'un peloton de fil et s'achemina vers le logis. Longeant les murs, elle marchait à pas lents, les yeux baissés sur la route, comme si elle y cherchait les fragments épars de son rêve.

Mais cette éversion, si cruelle qu'elle s'imposât, une autre douleur la surpassait en intensité. Certes, c'était une dure misère que de contempler la ruine de cet humble rêve ! Mais ce rêve, un autre aurait pu le remplacer, et celui-ci, tout d'abord. Si le forgeron avait connu la sympathie de Mlle Sophie, il y aurait peut-être répondu... Mais non, plus possible, cette illusion ! Impossibles tous les autres rêves ! Et c'est dans cette impossibilité que résidait le grand malheur de Mlle Mahout.

Tout en marchant, tête basse, les yeux au sol, la pauvre fille revoyait le triste reflet qui lui était apparu dans la glace. Et, à côté de ces traits fatigués, de ce teint blafard par places et rougi à d'autres, à côté de ces yeux éteints et mornes, de ce sourire amer, qui, multipliant les rides sur le visage, au lieu d'y ajouter une grâce, y ajoutait des ans, s'affirmaient, victorieux, les charmes frais de la jeunesse.

De ce contraste avait jailli la rude vérité.

Hélas ! tandis qu'elle attendait, sous la persuasion de l'espérance, tandis qu'elle attendait, patiente et sereine, elle oubliait que la vie poursuivait son cours et que, si chaque aurore en elle éveillait une espérance, la paix de chaque soir la trouvait avec un charme de moins.

Adieu, les aurores joyeuses ! Elle atteignait l'âge où les autres — les mères — satisfaites de l'oeuvre accomplie, consacrées par l'amour et bénies dans les âges futurs pour leurs caresses fécondes, fondent leur avenir déjà bien rétréci dans l'avenir immense de leurs enfants et, avec leurs baisers, déposent leurs espoirs sur ces frêles existences qui leur survivront.

Mlle Sophie n'avait à considérer qu'elle-même, c'est-à-dire ici sa jeunesse tarie dans la solitude, là, dans la solitude, la vieillesse, les regrets et la mort.

De furieux éclats de voix la tirèrent de ses réflexions. Elle reconnut l'organe du cousin Achille et hâta le pas. Elle pénétra dans un terrible vacarme où roulait un tonnerre de jurons mirifiques.

Mme Mahout apparut, les bras au ciel.

—Enfin, te voilà !... Comme tu as été longtemps ! Je ne sais ce qu'il a encore là-haut... Il t'appelle et réclame sa drogue... Mais quelle drogue, je vous le demande, car, à la fin des fins, comment voulez-vous qu'on comprenne quand on ne comprend pas ?...

—Ah ! oui, dit Mlle Sophie, je sais...

Elle monta. A la vue de la jeune fille, le vieillard cessa brusquement de tempêter. Il se fonda en attendrissement.

—La voilà, la bonne enfant !... La voilà qui vient soigner son pauvre vieux cousin... Tu vas me donner ma drogue, n'est-ce pas ?... Je me sens si mou, si mou...

Elle prépara "l'absinthe" réclamée. Comme elle tendait le verre au vieillard, une réminiscence déterminée chez lui un soubresaut suprême :

—Et quand je pense que cette idiote, cet emplâtre, n'a pas été capable de me donner ma drogue !... Allez, hors d'ici, triple buse ! hors d'ici, la dinde ! Au poulailler, madame l'oie !...

—Cousin, mon cousin, implorait doucement Mlle Sophie.

Le vieux but d'un seul trait.

—Ouah ! ah ! ah !... fit-il avec volupté.

Et il devint indulgent.

—Oui, je sais bien... Elle est, ta maman, et, à ce titre, elle mérite qu'on lui pardonne beaucoup...

Il but un second verre et s'apaisa tout à fait en se berçant de fredons.

Le soir, dans son lit, Mlle Sophie prit un miroir, et, accoudée sur l'oreiller, elle s'examina attentivement. Car telle est notre faiblesse de ne pouvoir nous rassasier de nos maux, et, au lieu de tenter de nous en évader, de puiser un plaisir pervers à les considérer exclusivement, du plus près possible, quitte à les amplifier par cette obstination irritante.

Mlle Sophie était laide, décidément, tout à fait laide, sinon tout à fait vieille. De quel droit, mon Dieu ! avait-elle accueilli si mal la proposition de M. Chachagne ? N'était-il pas injustifiable et ridicule, le dégoût qui l'avait saisie ? Certainement, M. Chachagne comptait un nombre plus considérable d'années qu'elle, mais le nombre ici ne signifiait rien. La vieillesse n'en va pas chez les hommes comme chez les femmes. L'homme est la force, le travail, l'intelligence, l'autorité, et, en dépit du poids des années, pourvu qu'il éprouve encore le désir d'aimer, il demeure aimable. Chez la femme, la vieillesse commence à l'heure où disparaît la séduction de son sexe. En ce moment précis, qu'elle ait trente, trente-cinq, quarante ou cinquante ans, qu'elle en ait plus, qu'elle en ait moins, elle se range inexorablement dans la vieillesse. Arrivée à cette mélancolique étape, Mlle Sophie ne devait-elle pas se montrer indulgente à l'égard du suprême désir humain qui daignait honorer l'agonie de sa grâce ?

Il est vrai que tantôt elle ignorait encore sa déchéance physique, et cette ignorance excusait le dégoût qu'elle avait ressenti. Mais, à présent, elle était renseignée. Et elle admira que ses tares lui eussent été révélées le jour même où elle avait méprisé les tares de M. Chachagne. Elle voulut voir en cette coïncidence une intention divine, non point un châtement, — avait-elle, la simple, et sainte et triste créature, à redouter la colère de Dieu ? — mais un avertissement salutaire, une bienfaisante indication de route à suivre. Elle s'était trop longtemps attardée dans le beau château des rêves, et ces errances en ces lieux enchantés devenaient sans doute périlleuses : la Providence en sa miséricorde avait soufflé sur le frêle château. Il fallait maintenant envisager la réalité, rester sage, puisque le temps était passé des folles escapades.

Ainsi raisonnait la pauvre fille dans les larmes et les soupirs. Elle ne se reprochait pas ces larmes qui fluaient de son coeur meurtri comme le sang flue d'une blessure ouverte. Elle ne se les reprochait pas parce qu'elle les savait légitimes et respectables. Elle pleurait sur ce qu'elle n'était plus, elle pleurait aussi sur ce qu'elle allait devenir. Car, sous sa présente faiblesse germaient une résolution forte et, aux larmes de l'adieu, se mêlaient déjà les larmes du sacrifice.

Comme, malgré les raisonnements et les exhortations, son dégoût survivait, Mlle Sophie se détourna d'elle-même et elle se préoccupa de sa mère... Que deviendrait-elle, en effet, si le cousin Achille disparaissait ? En acceptant de devenir la femme de M. Chachagne, Mlle Sophie assurerait la sécurité à cette vieillesse sacrée. La jeune fille s'ancre dans cette considération généreuse : elle y trouvait un solide point d'attache en même temps qu'un soulagement à sa détresse. Et ce soulagement inattendu en une phase si cruelle lui fut une assurance qu'elle raisonnait juste et bien.

X — INTERETS COMPOSES

Trois semaines se passèrent avant que M. Chachagne réparât.

—Comment va votre pauvre cousin ? s'informa-t-il dès le seuil.

Apprenant que le cousin allait mieux, il s'écria avec une admiration où entraient un peu de déconvenue :

—Il est étonnant, étonnant !... La dernière fois que je l'ai vu, j'aurais juré qu'il ne passerait pas la semaine !...

Il excusa sa longue éclipse : " Les affaires... Les maudites affaires ! "

Il se présentait beaucoup mieux vêtu, en complet neuf, et arborait une cravate d'un vert acide. Même il était rasé tout fraîchement et il répandait un relent de salon de coiffure. Mlle Sophie pensa qu'elle était cause de cet heureux changement et elle s'encouragea à la bienveillance.

Elle n'eut pas lieu de la mettre à l'épreuve, car M. Chachagne borna sa cour à ces velléités de coquetterie.

Il effectua de la sorte quatre visites, s'étonnant chaque fois de trouver le cousin encore en vie.

—Il ne mourra pas, déclara-t-il un jour, il a dû s'embaumer tout vivant comme il embaumait ses grenouilles.

(A suivre)

LA FÉE.

Polka de Salon.

A. Jaell.

The musical score is written for piano in 2/4 time, featuring six systems of music. The key signature is two flats (B-flat and E-flat). The score includes various dynamics and articulations:

- System 1:** Starts with a forte (*f*) dynamic, followed by a piano (*p*) dynamic. It features a first ending with a repeat sign and a second ending with a trill.
- System 2:** Continues the melodic and harmonic development with various articulations.
- System 3:** Marked *elegante*, featuring a trill and a first ending.
- System 4:** Continues the melodic line with various articulations.
- System 5:** Features a crescendo (*crsc.*) and a first ending.
- System 6:** Ends with a forte (*f*) dynamic and a piano (*p*) dynamic, featuring a first ending.

8

cresc. **f** *pp avec coquetterie*

4 1 5 2 3 4

8

This system contains the first two staves of music. The upper staff features a melodic line with a dotted line above the first measure and a circled '8' above the second measure. The lower staff provides harmonic accompaniment. Dynamic markings include *cresc.*, **f**, and *pp avec coquetterie*. Fingerings are indicated by numbers 1-5 above notes.

8

4 5 3 4

5 3 2

4 5 3 4

This system continues the musical piece with two staves. The upper staff has a circled '8' above the first measure and fingerings 4, 5, 3, 4 above the second measure. The lower staff continues the accompaniment. Fingerings 5, 3, 2 are shown above the first measure of the lower staff.

8

mf

5 4 5 4 5 4 5 4

5 4 5 4

This system contains two staves of music. The upper staff has a circled '8' above the first measure and fingerings 5, 4, 5, 4, 5, 4, 5, 4 above the second measure. The lower staff has a circled '8' above the first measure and fingerings 5, 4, 5, 4 above the second measure. The dynamic marking *mf* is present.

pp

4 5 3 4

8

4 5 3 4

5 3 2

4 5 4

This system contains two staves of music. The upper staff has a circled '8' above the first measure and fingerings 4, 5, 3, 4 above the second measure. The lower staff has a circled '8' above the first measure and fingerings 4, 5, 3, 4 above the second measure. The dynamic marking *pp* is present.

8

cresc.

5 4 5 4

This system contains two staves of music. The upper staff has a circled '8' above the first measure and fingerings 5, 4, 5, 4 above the second measure. The lower staff has a circled '8' above the first measure. The dynamic marking *cresc.* is present.

f *mf*

3

This system contains two staves of music. The upper staff has a circled '8' above the first measure and fingerings 5, 4, 5 above the second measure. The lower staff has a circled '8' above the first measure and fingerings 5, 4, 5 above the second measure. Dynamic markings **f** and *mf* are present. A triplet of eighth notes is marked with a '3' above it.

First system of musical notation. Treble clef, bass clef. Key signature: two flats (B-flat, E-flat). The piece begins with a piano (*p*) dynamic. The right hand features a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 4). The left hand provides harmonic support with chords and single notes.

Second system of musical notation. Continuation of the piece. The right hand has a melodic line with slurs and fingerings (1). The left hand continues with harmonic accompaniment.

Third system of musical notation. Continuation of the piece. The right hand has a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 4). The left hand continues with harmonic accompaniment.

Fourth system of musical notation. Continuation of the piece. The right hand has a melodic line with slurs and fingerings (1, 2, 3). The left hand continues with harmonic accompaniment. A piano (*p*) dynamic marking is present.

Fifth system of musical notation. Continuation of the piece. The right hand has a melodic line with slurs and fingerings (4, 4, 4, 4). The left hand continues with harmonic accompaniment. Dynamics include *cresc.*, *f*, and *p*.

Sixth system of musical notation. Continuation of the piece. The right hand has a melodic line with slurs and fingerings (4, 8, 4, 4). The left hand continues with harmonic accompaniment. Dynamics include *cresc.* and *f*.

8

pp *f* *cresc.*

8

ff *pp*

8

f *cresc.* *ff* *p* *pizzola pensosa*

1 2 3 4

p *accelerando* *f*

8

ff

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

IX

(Suite)



Notre façon de voyager était des plus simples; nous allions droit devant nous, au hasard, et quand nous trouvions un village qui de loin ne nous paraissait pas trop misérable, nous nous préparions pour une entrée triomphale. Je faisais la toilette des chiens, coiffant Dolce, habillant Zerbino, mettant une emplâtre sur l'oeil de Capi pour qu'il pût jouer le rôle d'un vieux grognard, enfin je forçais Joli-Coeur à endosser son habit de général. Mais c'était là la partie la plus difficile de ma tâche, car le singe qui savait très bien que cette toilette était le prélude d'un travail pour lui, se défendait tant qu'il pouvait, et inventait les tours les plus drôles pour m'empêcher de l'habiller. Alors j'appelais Capi à mon aide, et par sa vigilance, par son instinct et sa finesse, il arrivait presque toujours à déjouer les malices du singe.

La troupe en grande tenue, Vitalis prenait son fifre et nous mettant en bel ordre, nous défilions par le village.

Si le nombre des curieux que nous entraînaient derrière nous était suffisant, nous donnions une représentation; si au contraire, il était trop faible pour faire espérer une recette, nous continuions notre marche.

Dans les villes seulement nous restions plusieurs jours, et alors le matin j'avais la liberté d'aller me promener où je voulais. Je prenais Capi avec moi, — Capi, simple chien, bien entendu, sans son costume de théâtre, et nous flanions par les rues.

Vitalis qui d'ordinaire me tenait étroitement près de lui, pour cela me mettait volontiers la bride sur le cou.

—Puisque le hasard, me disait-il, te fait parcourir la France à un âge où les enfants sont généralement à l'école ou au collège, ouvre les yeux, regarde et apprends. Quand tu seras embarrassé, quand tu verras quelque chose que tu ne comprendras pas, si tu as des questions à me faire, adresse-les-moi sans peur. Peut-être ne pourrai-je pas toujours te répondre, car je n'ai pas la prétention de tout connaître, mais peut-être aussi me sera-t-il possible de satisfaire parfois ta curiosité. Je n'ai pas toujours été directeur d'une troupe d'animaux savants, et j'ai appris autre chose que ce qui m'est en ce moment utile pour "présenter Capi où M. Joli-Coeur devant l'honorable société".

—Quoi donc ?

—Nous causerons de cela plus tard. Pour le moment, sache seulement qu'un montreur de chiens peut avoir occupé une certaine position dans le monde. En même temps, comprends aussi que si en ce moment tu es sur la marche la plus basse de la vie, tu peux, si tu veux, arriver peu à peu à une plus haute. Cela dépend des circonstances pour un peu, et de toi pour beaucoup. Ecoute mes leçons, écoute mes conseils, enfant, et plus tard, quand tu seras grand, tu penseras, je l'espère, avec émotion, avec reconnaissance au pauvre musicien qui t'a fait si grande peur quand il t'a enlevé à ta mère nourrice; j'ai dans l'idée que notre rencontre te sera heureuse.

Quelle avait pu être cette position dont mon maître parlait assez souvent avec une retenue qu'il s'imposait? Cette question excitait ma curiosité et faisait travailler mon esprit. S'il avait été sur une marche haute de l'escalier de la vie, comme il disait, pourquoi était-il maintenant sur une marche basse? Il prétendait que je pouvais m'élever si je voulais, moi qui n'étais rien, qui ne savais rien, qui étais sans famille, qui n'avais personne pour m'aider. Alors pourquoi lui-même était-il descendu ?

Après avoir quitté l'Auvergne, nous étions venus dans les "causses" du Quercy. On appelle ainsi de grandes plaines inégalement ondulées, où l'on ne rencontre guère que des terrains incultes et de maigres taillis. Aucun pays n'est plus triste, plus pauvre. Et ce qui accentue encore cette impression

que le voyageur reçoit en le traversant, c'est que, presque nulle part, il n'aperçoit des eaux. Point de rivières, point de ruisseaux, point d'étangs. Ça et là des lits pierreux de torrents, mais vides. Les eaux se sont engouffrées dans les précipices et elles ont disparu sous terre, pour aller sourdre plus loin et former des rivières et des fontaines.

Au milieu de cette plaine, brûlée par la sécheresse au moment où nous la traversâmes, se trouve un gros village qui a nom la Bastide-Murat; nous y passâmes la nuit dans la grange d'une auberge.

—C'est ici, me dit Vitalis, en causant le soir avant de nous coucher, c'est ici, dans ce pays, et probablement dans cette auberge, qu'est né un homme qui a fait tuer des milliers de soldats et qui ayant commencé la vie par être garçon d'écurie est devenu prince et roi: il s'appelait Murat; on en a fait un héros et l'on a donné son nom à ce village. Je l'ai connu, et bien souvent je me suis entretenu avec lui.

Malgré moi une interruption m'échappa.

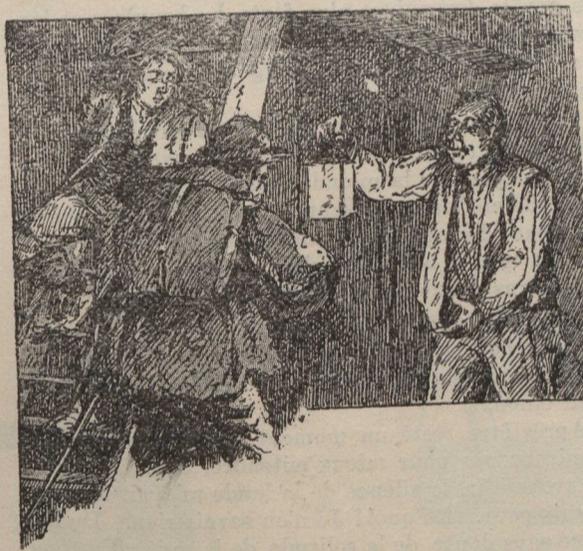
—Quand il était garçon d'écurie!

—Non, répondit Vitalis en riant, quand il était roi. C'est la première fois que je viens à la Bastide, et c'est à Naples que je l'ai connu, au milieu de sa cour.

—Vous avez connu un roi!

Il est à croire que le ton de mon exclamation fut fort drôle, car le rire de mon maître éclata de nouveau et se prolongea longtemps.

Nous étions assis sur un banc devant l'écurie, le dos appuyé contre la muraille qui gardait la chaleur du jour. Dans un grand sycomore qui nous couvrait de son feuillage, des cigales chantaient leur chanson monotone. Devant nous, par-dessus



les toits des maisons, la pleine lune qui venait de se lever, montait doucement au ciel. Cette soirée était pour nous d'autant plus douce que la journée avait été brûlante.

—Veux-tu dormir? me demanda Vitalis, ou bien veux-tu que je te conte l'histoire du roi Murat ?

—Oh! l'histoire du roi, je vous en prie.

Alors il me raconta longuement cette histoire, et pendant plusieurs heures nous restâmes sur notre banc; lui, parlant; moi, les yeux attachés sur son visage, que la lune éclairait de sa pâle lumière.

Eh quoi, tout cela était possible; non seulement possible, mais encore vrai!

Je n'avais eu jusqu'alors aucune idée de ce qu'était l'histoire. Qui m'en eût parlé? Pas mère Barberin, à coup sûr; elle ne savait même pas ce que c'était. Elle était née à Chavanon, et elle devait y mourir. Son esprit n'avait jamais été plus loin que ses yeux. Et pour ses yeux, l'univers tenait dans le pays qu'enfermait l'horizon qui se développait du haut du mont Audouze.

Mon maître avait vu un roi; ce roi lui avait parlé.

Qu'était donc mon maître, au temps de sa jeunesse ?

Et comment était-il devenu ce que je le voyais au temps de sa vieillesse ?

Il y avait là de quoi faire travailler une imagination enfantine, éveillée, alerte et curieuse de merveilles.

JE RENCONTRE UN GEANT CHASSE DE BOTTES DE SEPT LIEUES

En quittant le sol desséché des "causses" et des "garrigues", je me trouve, par le souvenir, dans une vallée toujours fraîche et verte, celle de la Dordogne, que nous descendons à petites journées, car la richesse du pays fait celle des habitants, et nos représentations sont nombreuses, les sous tombent assez facilement dans la sébile de Capi.

Un pont aérien, léger, comme s'il était soutenu dans le brouillard par des fils de la Vierge, s'élève au-dessus d'une large rivière qui roule doucement ses eaux paresseuses; — c'est le pont de Cubzac, et la rivière est la Dordogne.

Une ville en ruines, avec des fossés, des grottes, des tours, et, au milieu des murailles croulantes d'un cloître, des cigales qui chantent dans les arbustes accrochés çà et là, — c'est Saint-Emilion.

Mais tout cela se brouille confusément dans ma mémoire, tandis que bientôt se présente un spectacle qui la frappe assez fortement pour qu'elle garde l'empreinte qu'elle a alors reçue et se la représente aujourd'hui avec tout son relief.

Nous avions couché dans un village assez misérable et nous en étions partis le matin, au jour naissant. Longtemps nous avions marché sur une route poussiéreuse, lorsque tout à coup nos regards, jusque-là enfermés dans un chemin que bordaient des vignes, s'étendirent librement sur un espace immense, comme si un rideau s'était subitement abaissé devant nous.

Une large rivière s'arrondissait doucement autour de la colline sur laquelle nous venions d'arriver; et au delà de cette rivière les toits et les clochers d'une grande ville s'éparpillaient jusqu'à la courbe indécise de l'horizon. Que de maisons! que de cheminées! Quelques-unes plus hautes et plus étroites, élancées comme des colonnes, vomissaient des tourbillons de fumée noire qui, s'envolant au caprice de la brise, formait, au-dessus de la ville, un nuage de vapeur sombre. Sur la rivière, au milieu de son cours et le long d'une ligne de quais, se tassaient de nombreux navires qui, comme les arbres d'une forêt, emmêlaient les uns dans les autres leurs mâtures, leurs cordages, leurs voiles et leurs drapeaux multicolores qui flottaient au vent. On entendait des ronflements sourds, des bruits de ferraille et de chaudronnerie, des coups de marteaux et par-dessus tout, le tapage produit par le roulement de nombreuses voitures qu'on voyait courir çà et là sur les quais.

—C'est Bordeaux, me dit Vitalis.

Pour un enfant, élevé comme moi, qui n'avait vu jusque-là que les pauvres villages de la Creuse, ou les quelques petites villes que le hasard de la route nous avait fait rencontrer, c'était féérique.

Sans que j'eusse réfléchi, mes pieds s'arrêtèrent; je restai immobile, regardant devant moi, au loin, auprès, tout à l'entour.

Mais bientôt mes yeux se fixèrent sur un point: la rivière et les navires qui la couvraient.

En effet, il se produisit là un mouvement confus qui m'intéressait d'autant plus fortement que je n'y comprenais absolument rien.

Des navires, leurs voiles déployées, descendaient la rivière légèrement inclinés sur un côté, d'autres la remontaient; il y en avait qui restaient immobiles comme des îles, et il y en avait aussi qui tournaient sur eux-mêmes sans qu'on vit ce qui les faisait tourner; enfin il y en avait encore qui, sans mâture, sans voile, mais avec une cheminée qui déroulait dans le ciel des tourbillons de fumée, se mouvaient rapidement, allant en tous sens et laissant derrière, sur l'eau jaunâtre, des sillons d'écume blanche.

—C'est l'heure de la marée, me dit Vitalis, répondant sans que je l'eusse interrogé, à mon étonnement; il y a des navires qui arrivent de la pleine mer, après de longs voyages: ce sont ceux dont la peinture est salie et qui sont comme rouillés; il y en a d'autres qui quittent le port; ceux que tu vois au milieu de la rivière, tourner sur eux-mêmes évi- tent sur les ancres de manière à présenter leur proue au flot montant. Ceux qui courent enveloppés dans des nuages de fumée sont des remorqueurs.

Que de mots étranges pour moi ! que d'idées nouvelles !

Lorsque nous arrivâmes au pont qui fait communiquer la Bastide avec Bordeaux, Vitalis n'avait pas eu le temps de répondre à la centième partie des questions que je voulais lui adresser.

Jusqu'à nous n'avions jamais fait long séjour dans les villes qui s'étaient trouvées sur notre passage, car les nécessités de notre spectacle nous obligeaient à changer chaque jour le lieu de nos représentations, afin d'avoir un public nouveau. Avec des comédiens tels que ceux qui composaient "la troupe de l'illustre signor Vitalis", le répertoire ne pouvait pas en effet être bien varié, et quand nous avions joué le "Domestique de M. Joli-Coeur", le "Mort du général", le "Triomphe du juste", le "Malade purgé" et trois ou quatre autres pièces, c'était fini, nos acteurs avaient donné tout ce qu'ils pouvaient; il fallait ailleurs recommencer le "Malade purgé" ou le "Triomphe du juste" devant des spectateurs qui n'eussent pas vu ces pièces.

Mais Bordeaux est une grande ville, où le public se renouvelle facilement, et en changeant de quartier, nous pouvions donner jusqu'à trois et quatre représentations par jour, sans qu'on nous criât, comme cela nous était arrivé à Cahors :

—C'est donc toujours la même chose ?

De Bordeaux, nous devions aller à Pau. Notre itinéraire nous fit traverser ce grand désert qui, des portes de Bordeaux, s'étend jusqu'aux Pyrénées et qu'on appelle les Landes.

Bien que je ne fusse plus tout à fait le jeune souriceau dont parle la fable et qui trouve dans tout ce qu'il voit un sujet d'étonnement, d'admiration ou d'épouvante, je tombai, dès le commencement de ce voyage, dans une erreur qui fit bien rire mon maître et me valut ses railleries jusqu'à notre arrivée à Pau.

Nous avions quitté Bordeaux depuis sept ou huit jours et, après avoir tout d'abord suivi les bords de la Garonne, nous avions abandonné la rivière à Langon et nous avions pris la route de Mont-de-Marsan, qui s'enfonce à travers les terres. Plus de vignes, plus de prairies, plus de vergers, mais des bois de pins et des bruyères. Bientôt les maisons devinrent plus rares, plus misérables. Puis nous nous trouvâmes au milieu d'une immense plaine qui s'étendait devant nous à perte de vue, avec de légères ondulations. Pas de cultures, pas de bois, la terre grise au loin, et, tout auprès de nous, le long de la route, recouverte d'une mousse veloutée, des bruyères desséchées et des genêts rabougris.

—Nous voici dans les Landes, dit Vitalis; nous avons vingt ou vingt-cinq lieues à faire au milieu de ce désert. Mets ton courage dans tes jambes.

C'était non seulement dans les jambes qu'il fallait le mettre, mais dans la tête et le coeur; car, à marcher sur cette route qui semblait ne devoir finir jamais, on se sentait envahi par une vague tristesse, une sorte de désespérance.

Depuis cette époque, j'ai fait plusieurs voyages en mer, et toujours, lorsque j'ai été au milieu de l'Océan sans aucune voile en vue, j'ai retrouvé en moi ce sentiment de mélancolie indéfinissable qui me saisit dans ces solitudes.

Comme sur l'Océan, nos yeux couraient jusqu'à l'horizon noyé dans les vapeurs de l'automne, sans apercevoir rien que la plaine grise qui s'étendait devant nous plate et monotone.

Nous marchions. Et lorsque nous regardions machinalement autour de nous, c'était à croire que nous avions piétiné sur place sans avancer, car le spectacle était toujours le même : toujours des bruyères, toujours des genêts, toujours des mousses; puis des fougères, dont les feuilles souples et mobiles ondulaient sous la pression du vent, se creusant, se redressant, se mouvant comme des vagues.

A de longs intervalles seulement nous traversions des bois de petite étendue, mais ces bois n'égayaient pas le paysage comme cela se produit ordinairement. Ils étaient plantés de pins dont les branches étaient coupées jusqu'à la cime. Le long de leur tronc on avait fait des entailles profondes, et par ces cicatrices rouges s'écoulait leur résine en larmes blanches cristallisées. Quand le vent passait par rafales dans leurs ramures, il produisait une musique si plaintive qu'on croyait entendre la voix même de ces pauvres arbres mutilés qui se plaignaient de leurs blessures.

Vitalis m'avait dit que nous arriverions le soir à un village où nous pourrions coucher. Mais le soir approchait, et nous n'apercevions rien qui nous signalât le voisinage de ce village: ni champs cultivés, ni animaux pâturant dans la lande, au loin une colonne de fumée qui nous aurait annoncé une maison.

J'étais fatigué de la route parcourue depuis le matin, et encore plus abattu par une sorte de lassitude générale: ce bienheureux village ne surgirait-il donc jamais au bout de cette route interminable ?

J'avais beau ouvrir les yeux et regarder au loin, je n'apercevais rien que la lande, et toujours la lande dont les buissons se brouillaient de plus en plus dans l'obscurité qui s'épaississait.

L'espérance d'arriver bientôt nous avait fait hâter le pas, et mon maître, lui-même, malgré l'habitude de ses longues marches, se sentait fatigué. Il voulut s'arrêter et se reposer un instant sur le bord de la route.

Mais au lieu de m'asseoir près de lui, je voulus gravir un petit monticule planté de genêts qui se trouvait à une courte distance du chemin, pour voir si de là je n'apercevrais pas quelque lumière dans la plaine.

J'appelai Capi pour qu'il vînt avec moi; mais Capi, lui aussi, était fatigué et il avait fait la sourde oreille, ce qui était sa tactique habituelle lorsqu'il ne lui plaisait pas de m'obéir.

—As-tu peur? demanda Vitalis.

Ce mot me décida à ne pas insister et je partis seul pour mon exploration: je voulais d'autant moins m'exposer aux plaisanteries de mon maître que je ne me sentais pas la moindre frayeur.

Cependant la nuit était venue, sans lune, mais avec des étoiles scintillantes qui éclairaient le ciel et versaient leur lumière dans l'air chargé de légères vapeurs que le regard traversait.

Tout en marchant et en jetant les yeux à droite et à gauche, je remarquai que ce crépuscule vaporeux donnait aux choses des formes étranges; il fallait faire un raisonnement pour reconnaître les buissons, les bouquets de genêts et surtout les quelques petits arbres qui çà et là dressaient leurs troncs tordus et leurs branches contournées; de loin ces buissons, ces genêts et ces arbres ressemblaient à des êtres vivants appartenant à un monde fantastique.

Cela était bizarre, et il semblait qu'avec l'ombre la lande s'était transfigurée comme si elle s'était peuplée d'apparitions mystérieuses.

L'idée me vint, je ne sais comment, qu'un autre à ma place aurait peut-être été effrayé par ces apparitions; cela était possible, après tout, puisque Vitalis m'avait demandé si j'avais peur; cependant, en m'interrogeant, je ne trouvai pas en moi cette frayeur.

A mesure que je gravissais la pente du monticule les genêts devenaient plus forts, les bruyères et les fougères plus hautes, leur cime dépassait souvent ma tête, et parfois j'étais obligé de me glisser sous leur couvert.

Cependant je ne tardai pas à atteindre le sommet de ce petit tertre. Mais j'eus beau ouvrir les yeux, je n'aperçus pas la moindre lumière. Mes regards se perdaient dans l'obscurité: rien que des formes indécises, des ombres étranges, des genêts qui semblaient tendre leurs branches vers moi, comme des longs bras flexibles, des buissons qui dansaient.

Ne voyant rien qui m'annonçât le voisinage d'une maison, j'écoutai pour tâcher de percevoir un bruit quelconque, le meuglement d'une vache, l'aboïement d'un chien.

Après être resté un moment l'oreille tendue, ne respirant pas pour mieux entendre, un frisson me fit tressaillir, le silence de la lande m'avait effaré; j'avais peur. De quoi? Je n'en savais rien. Du silence sans doute, de la solitude, de la nuit. En tous cas, je me sentais sous le coup d'un danger.

A ce moment même, regardant autour de moi avec angoisse, j'aperçus au loin une grande ombre se mouvoir rapidement au-dessus des genêts, et en même temps, j'entendis comme un bruissement de branches qu'on frôlait.

J'essayai de me dire que c'était la peur qui m'abusait, et que ce que je prenais pour une ombre était sans doute un arbuste, que tout d'abord je n'avais pas aperçu.

Il ne faisait pas un souffle de vent; les branches, si légères qu'elles soient, ne se meuvent pas seules, il faut que la brise les agite, ou bien que quelqu'un les remue.

Quelqu'un ?

Mais non, ce ne pouvait pas être un homme ce grand corps noir qui venait sur moi; un animal que je ne connaissais pas plutôt, un oiseau de nuit gigantesque, ou bien une immense araignée à quatre pattes dont les membres grêles se découpaient au-dessus des buissons et des fougères, sur la pâleur du ciel.

Cette pensée me fit retrouver mes jambes et tournant sur moi-même, je me précipitai dans la descente pour rejoindre Vitalis.

Mais chose étrange, j'allai moins vite en dévalant que je n'avais été en montant; je me jetais dans les touffes de genêts et de bruyères, me heurtant, m'accrochant, j'étais à chaque pas arrêté.

En me dépêtrant d'un buisson, je glissai un regard, un regard en arrière: la bête s'était rapprochée; elle arrivait sur moi.

Heureusement la lande n'était plus embarrassée de broussailles, je pus courir plus vite à travers les herbes.

Cependant si vite que j'allasse, la bête allait encore plus vite que moi; je n'avais plus besoin de me retourner, je la sentais sur mon dos.

Je ne respirais plus, étouffé que j'étais par l'angoisse et par ma course folle; alors je fis un dernier effort et vins tomber aux pieds de mon maître, tandis que les trois chiens, qui s'étaient brusquement levés, aboyaient à pleine voix.

Je ne pus dire que deux mots que je répétai machinalement :

—La bête, la bête!

Au milieu des vociférations des chiens, j'entendis tout à coup un grand éclat de rire. En même temps mon maître me posant la main sur l'épaule m'obligea à me retourner.

—La bête, c'est toi, disait-il en riant, regarde donc un peu si tu l'oses.

Son rire, plus encore que ses paroles, m'avait rappelé à la raison; j'osai ouvrir les yeux et suivre la direction de sa main.

L'apparition qui m'avait affolé s'était arrêtée, elle se tenait immobile sur la route.

J'eus encore, je l'avoue, un premier moment de répulsion et d'effroi, mais je n'étais plus au milieu de la lande, Vitalis était là, les chiens m'entouraient, je ne subissais plus l'influence troublante de la solitude et du silence.

Je m'enhardis et je fixai sur elle des yeux plus ferme.

—Était-ce une bête ?

—Était-ce un homme ?

De l'homme, elle avait le corps, la tête, les bras.

De la bête, une peau velue qui la couvrait entièrement, et deux longues pattes maigres sur lesquelles elle restait posée.

Bien que la nuit se fût épaissie, je distinguais ces détails, car cette grande ombre se dessinait en noir, comme une silhouette, sur le ciel, où de nombreuses étoiles versaient une pâle lumière.

Je serais probablement resté longtemps indécis à tourner et retourner ma question, si mon maître n'avait adressé la parole à mon apparition.

—Pourriez-vous me dire si nous sommes éloignés d'un village? demanda-t-il.

C'était donc un homme, puisqu'on lui parlait.

Mais pour toute réponse je n'entendis qu'un rire sec semblable au cri d'un oiseau.

C'était donc un animal ?

Cependant mon maître continua ses questions, ce qui me parut tout à fait déraisonnable, car si les animaux comprennent quelquefois ce que nous leur disons, ils ne peuvent pas nous répondre.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque cet animal dit qu'il n'y avait pas de maisons aux environs, mais seulement une bergerie, où il nous proposa de nous conduire.

Puisqu'il parlait, comment avait-il des pattes ?

Si j'avais osé je me serais rapproché de lui, pour voir comment étaient faites ces pattes, mais bien qu'il ne parût pas méchant, je n'eus pas ce courage, et ayant ramassé mon sac, je suivis mon maître sans rien dire.

—Vois-tu maintenant ce qui t'a fait si grand peur? me demanda-t-il en marchant.

—Oui, mais je ne sais pas ce que c'est; il y a donc des géants dans ce pays-ci ?

—Oui, quand ils sont montés sur des échasses.

Et il m'expliqua comment les Landais, pour traverser leurs terres sablonneuses ou marécageuses et ne pas enfoncer dedans jusqu'aux hanches, se servent de deux longs bâtons garnis d'un étrier, auxquels ils attachent leurs pieds.

—Et voilà comment ils deviennent des géants avec des bottes de sept lieues pour les enfants peureux.

X

DEVANT LA JUSTICE

De Pau il m'est resté un souvenir agréable: dans cette ville le vent ne souffle presque jamais.

Et, comme nous y restâmes pendant l'hiver, passant nos journées dans les rues, sur les places publiques et sur les promenades, on comprend que je dus être sensible à un avantage de ce genre.

Ce ne fut pourtant pas cette raison qui, contrairement à nos habitudes, détermina ce long séjour en un même endroit, mais une autre toute-puissante auprès de mon maître, — je veux dire l'abondance de nos recettes.

En effet, pendant tout l'hiver, nous eûmes un public d'enfants qui ne se fatigua point de notre répertoire et ne nous cria jamais: "C'est donc toujours la même chose!"

A Algésiras



—Oh! nous, nous ne sommes jamais pressés et, par Allah ! nous comptons bien que la Conférence durera dix années.

Le futur député



Le candidat ouvrier. — Mes amis, je ne désire qu'une chose : le bonheur de l'ouvrier, pour...
 Une voix dans la foule. — Pour vous envoyer au Parlement, jeune pommadé, qui ne nous regarderez plus demain !

Après Versailles



—Prenez place dans ce fauteuil, mon cher Fallières, il est d'un usage garanti !

TROP D'ADRESSE ??

La femme de chambre Marie
De tous ses attributs munie,
Ses balais, sa cruche, descend
L'escalier solennellement,
Ensuite s'avance derrière,
Non moins digne, le larbin Pierre,

Qui sur un plateau, sans broncher,
Gravement porte un déjeuner ;
Puis, sur son nez de fort calibre
Un plumeau mis en équilibre.
Bob, le chasseur facétieux,
En rigolant vient après eux.



Près de cet imposant cortège,
Le petit chien Boule-de-Neige
(Ainsi nommé parce qu'il est
Noir comme un corbeau des forêts),
Le nez au vent et la queue haute,
En aboyant gambade et saute.

Mais, pour tenir sur son museau
En équilibre le plumeau,
Soudain Bob se penche en arrière
Et du genou vient heurter Pierre,
Qui, de ce brusque atout troublé,
Investive l'écervelé.



Or, à son tour, l'équilibriste,
Surpris lui-même à l'improviste.
Tout-à-coup glisse, et, patatras !
Jambes en l'air et tête en bas,
Fait juste à la même minute
Une formidable culbute.

Par un hasard malencontreux,
Ou drôle, si vous aimez mieux,
Frappant sous le plateau de Pierre,
Son pied projette en l'air soupière
Cuillère, tasse, et cœtera...
Et vous voyez le résultat.

Tandis que les deux domestiques
Poussent des hurlements tragiques
Sous tout ce liquide brûlant
Qui les inonde brusquement,
Bob, bien qu'une bosse à la tête,
Se tord de la petite fête.



Pour

Rire



UN JEU DE CORDE DANGEREUX

(Envoi d'un de nos collaborateurs)

CECI se passait, tout dernièrement, dans la petite ville de X... On était au matin d'une exécution capitale. Un grand criminel allait payer sa dette à la société et comparaître devant le Juge Suprême. Tout est prêt: le bourreau vient d'ajuster le funèbre bonnet sur la tête du condamné et se prépare à faire basculer l'horrible trappe, lorsqu'un cri du shérif: "Au feu! au feu!" l'arrête brusquement.

En effet, déjà les flammes s'échappaient, des lucarnes de la prison. Sauvons les prisonniers! crie le shérif, et il s'élance vers le foyer de l'incendie, suivi de près par les spectateurs et le bourreau lui-même. Seul, le condamné reste sur l'estrade.

Quelques secondes après, passe près du gibet un homme au pas pesant et soufflant comme un phoque, tant il avait couru.

Le condamné, qui ne le voit pas, mais qui l'entend parfaitement, lui crie:

—Hé! l'ami, où allez-vous, si pressé?

L'autre s'arrête et répond d'un air ahuri:

—Mais, au feu, donc!

—Bah! dit le futur pendu, on l'éteindra bien sans vous, allez! Voulez-vous gagner une piastre pour cinq minutes d'ouvrage?

—Je ne demandons pas mieux, répond le brave homme: Que faut-il faire pour cela?

—Oh! presque rien, reprend le condamné: Prendre ma place, cinq petites minutes; juste le temps d'aller sauver mon "butin" et mon argent. A mon retour je vous donnerai votre piastre.

L'autre, qui n'a jamais été témoin, ni de loin, ni de proche, d'une exécution, et qui est d'une avarice extrême, accepte avec joie en disant:

—C'est correct! mais pas plus de cinq minutes.

Il délie le condamné, lui ôte le bonnet noir; se met à sa place.

Celui-ci, après avoir ficelé le bonhomme en un tour de main, lui enfonce brusquement le funèbre bonnet sur les yeux et s'enfuit à toutes jambes en criant:

—A tantôt, l'ami; soyez patient!

Mais déjà l'incendie est étouffé, et le bourreau, l'excitation du moment étant passée, songe au condamné et s'élance, inquiet, au dehors.

—S'il s'était enfui? Mais non, le bonnet noir est à la même place, et le pauvre diable, résigné à son sort, sans doute, est toujours au poste.

D'un bond, le bourreau est sur la plateforme, et d'un vigoureux et formidable coup de pied, il fait basculer la trappe...

On entend un bruit sourd, immédiatement suivi d'un craquement sinistre: La corde s'est cassée.

Le bourreau descend immédiatement sous l'estrade, et quelle n'est pas sa surprise, son épouvante, de voir un colosse d'homme, à moitié étouffé, s'arracher corde et bonnet et crier comme un enragé:

—Avec vos m... jeux de fous, vous finirez sûrement par tuer quelqu'un!! Puis, ma piastre, je ne l'ons pas volée, m'la faut! Tête du bourreau.

(J'étais là.)

BRAVO, L'ABBE!

ON n'a plus le temps, de nos jours, d'avoir de l'esprit comme autrefois! Qu'il était plein d'a-propos, cet esprit de nos pères! Témoin ce bon abbé qui, par suite d'on ne sait quelle aventure, se trouva en défaveur auprès de M. de Conti, prince du sang.

Le bon abbé était reçu à la cour. La première fois qu'il s'y rendit, M. de Conti tourna dédaigneusement les talons à son approche.

Aussitôt, l'abbé le poursuivit, le rattrapa, et, lui saisissant les deux mains:

—Que je suis heureux, dit-il, de voir que Votre Altesse n'a point de colère contre moi et me compte toujours parmi ses amis!

—Point de colère, monsieur, gronda le prince, je serais heureux de savoir à quoi vous reconnaissez cela?

—Parce que Votre Altesse m'a tourné le dos: on sait qu'elle n'a pas l'habitude de le tourner à ses ennemis...

CHEZ LE DENTISTE

GROSJEAN. — M'sieu le dentiste, c'est pour ma dent!...

Le dentiste. — Je vois... ça sera très dur... il faut que je vous endorme!

Grosjean. — Soit! m'sieu le dentiste.

Sur ce, il tire son porte-monnaie.

Le dentiste. — Oh!.. vous paierez après!

Grosjean. — C'est pas ça... Seulement, avant de m'endormir, j'tenions à compter mon argent!

A LA CONSULTATION DU DOCTEUR

VRAIMENT, ça vous a fait du bien, la drogue que je vous ai ordonnée?

—Mais oui, docteur, mais oui!

—Vous me surprenez! j'ai la même maladie que vous; il faudra, alors, que j'en prenne.

ELLE PROMET, LA PETITE FIANCEE

EST-CE la poésie des beaux soirs d'été, le parfum des fleurs dont, par la fenêtre grande ouverte sur le jardin, s'emplit toute la pièce, le chant exquis du rossignol qui attendrissent ainsi Mlle Pierrette?

Toujours est-il qu'elle prend dans les siennes les deux mains de son fiancé, surpris, et qu'elle murmure:

—Oh! mon Edouard!

—Oh! ma Pierrette!

—Oh! mon Edouard, quand nous serons mariés, quel bonheur ce sera pour moi que d'être votre amie, la confidente de vos peines, de vos soucis, de vos chagrins!

—Mais, riposte le placide Edouard, je n'ai ni peine ni chagrin.

Alors Pierrette, très vite, avec un sourire plein de promesses:

—Oh! mais quand nous serons mariés, vous en aurez!

SI CE N'EST MOI, C'EST DONC MON FRERE!

MARC TWAIN, le célèbre humoriste américain dont on annonce l'arrivée prochaine à Montréal, ignore lui-même s'il est bien en vie!

Un reporter, qui était venu l'interviewer, lui demanda s'il n'avait pas dans sa vie publique ou privée quelque incident remarquable et de nature à intéresser le public.

—Je ne sais pas si je ne suis pas mort! répondit très sérieusement Marc Twain.

—Comment! Vous ne savez pas, dit le journaliste, ahuri...

—Voici, répliqua le grand humoriste, nous sommes nés deux frères jumeaux, Harry et Marc, et avec une telle ressemblance qu'on n'aurait pu nous distinguer. Après nous avoir donné nos noms, on nous mit dans une baignoire, et, tandis qu'on nous baignait, l'un de nous deux fut noyé. Mais, à cause de la fatale ressemblance, on ne put jamais déterminer si c'était Marc ou Harry. Ce qui fait que ma vie entière s'est passée dans la cruelle angoisse de savoir si c'est mon frère qui est mort... ou si c'est moi!

OFFREZ DONC DES COLLIERES DE PERLES

LA jeune Mme Foidoie, jolie comme un petit cœur et bête comme trente-six vieilles oies, fait admirer à ses bonnes amies le splendide collier à trois rangs de perles que son mari lui a offert pour sa fête — et qu'il a payé d'ailleurs avec la dot de sa femme.

—Exquis! Adorable! Suave!

—Magnifique et divin!

—Hein! chère amie, dit à son tour Mme Bornibouche, en a-t-il fallu des huitres pour vous offrir un collier pareil?

—Mais non, riposte vivement Mme Foidoie: il n'en a fallu qu'une!

COMPLIMENTS!

DOCTEUR, comme vous devez me trouver vieillie, depuis deux ans que vous ne m'avez vue, demandait à son médecin une jeune femme qui aimait les flatteuses.

Le confrère, qui connaît ses auteurs:

—Oh! madame, d'au moins six mois.

LA GRANDE FROUSSE DE M. GRIBOUILLE!

NOTRE vieil ami Gribouille vient d'éprouver la plus forte émotion de sa vie: il a été victime d'une attaque nocturne, rien que cela.

Lundi, sur le coup de deux heures du matin, il rentrait chez lui par des rues quelque peu étroites et fort désertes, quand deux malandrins, de l'encoignure d'un mur, ont bondi sur lui et, en un tour de main, l'ont baïllonné, ligoté, dévalisé. Pas complètement, pourtant, ils lui ont laissé son gilet de flanelle et son lorgnon.

Le lendemain, Gribouille, encore tremblant, conte son aventure à M. Pipelard, son ami, qui s'écrie:

—Mais, aussi, pourquoi n'avez-vous pas un revolver sur vous?

Et Gribouille de répliquer:

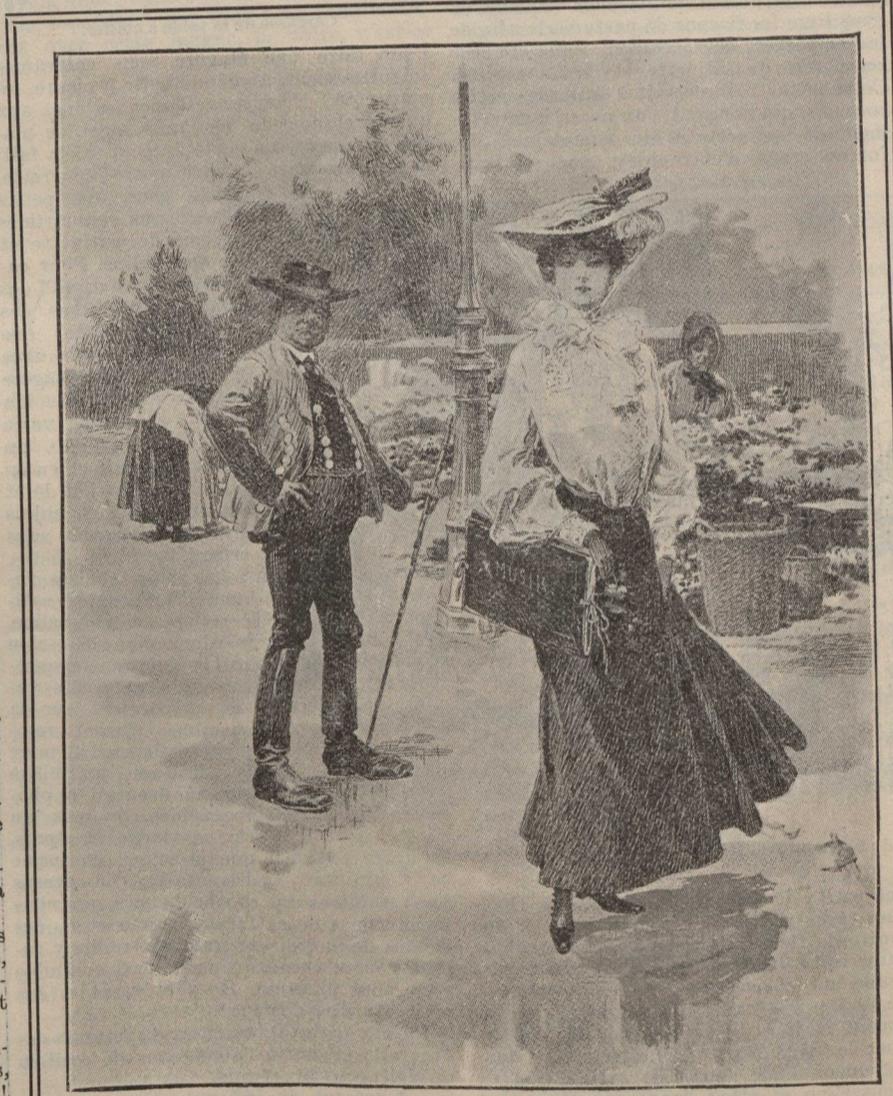
—Mais c'est encore heureux, ami Pipelard, ils me l'auraient pris aussi!

LES MOTS SONT CRUELS

TROIS heures et demie. La Bourse vient de se fermer. Parmi les habitués hurlerments des clients du parvis, Faufrais et Lagrate, deux financiers un peu... troubles, dont certainement le casier judiciaire n'est pas aussi blanc que le faux-col, discutent encore en attendant l'omnibus.

—Oh! s'écrie Faufrais, lyrique, oh! oh! que mon ambition est modeste: Juste les capitaux indispensables pour être libre, monter une bonne petite affaire, voilà ce que je demande! Pas la fortune, des ailes, seulement des ailes!

—Oui, réplique gravement Lagrate, de quoi "voler" en liberté!



PAYSAN ALLEMAND

"Voilà plus d'une heure que je la suis afin de l'entendre jouer de sa musique, et elle ne s'arrête pas.

POUR ETRE REMARQUE

BEAUCOUP de gens ne savent comment s'y prendre pour se faire remarquer de leurs contemporains. Le fameux Grec, Alcibiade, avait imaginé de couper la queue à son chien. Voici un autre moyen que notre petit ami Totor a trouvé tout seul, dans sa petite tête de huit ans.

Il disait l'autre soir à son papa, qui lisait l'Album Universel, à la famille réunie au salon:

—Sais-tu, papa, le moyen de faire à coup sûr sensation dans le monde?

—Non, mon enfant.

—C'est pourtant bien simple: il n'y a qu'à avoir deux fois la petite vérole.

—Ah bah!

—Sans doute: la première fois, on est marqué; la seconde, on est "remarqué"...

OH! LE SEVERE LABOURICHE

M. LABOURICHE ayant rencontré un mendiant devant la porte de sa maison, s'est d'abord demandé s'il ne convenait pas de lui offrir un sou. Mais il a vite réprimé ce bon mouvement et il a préféré offrir au malheureux une petite semonce.

—Voyons, mon garçon, ce n'est pas un métier que celui de mendiant! Vos parents ne vous ont donc pas donné d'état?

—Oh! si, m'sieu!

—Et quel métier avez-vous appris?

—J'étais tourneur, m'sieu.

Alors, M. Labouriche, solennel et sévère:

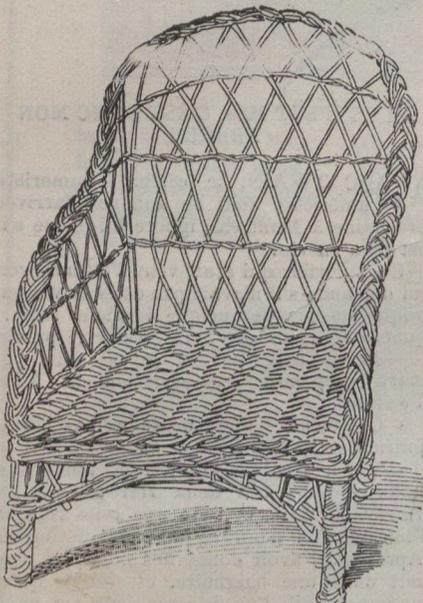
—Je comprends... vous avez... mal "tourné"!

Pour les jeunes filles

Comment parer coquettement votre chambre

MON Dieu, que ma chambre est laide ! Elle me fait horreur ! N'aurai-je donc jamais une coiffeuse, comme mes amies, Yvonne ou Emma ? Elles ont de la chance, elles ! elles ont des meubles ravissants !...

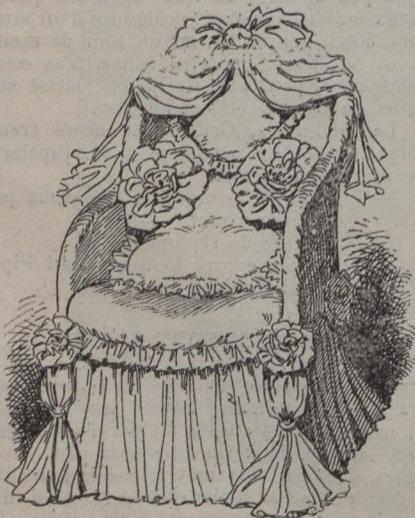
Voici ce que me disait dernièrement la fillette d'une de mes amies. Il faut que



Le fauteuil d'Hélène : Avant.

vous sachiez qu'Hélène (c'est le nom de ma jeune éplorée) appartient à une famille qui ne dispose pas d'une fortune telle que les goûts et les désirs de mon interlocutrice soient exaucés dès qu'elle les exprime à voix haute. Et comme, de nos jours, les bonnes fées se font de plus en plus rares, Hélène souhaite bien des choses dont elle ne voit pas la réalisation.

—Ma chère enfant, lui dis-je, il est pourtant bien facile de donner à votre petit domaine l'apparence agréable que vous lui souhaitez. Si vous consentez à suivre mes conseils, vous verrez en quelques heures votre chambrette métamorphosée. Au reste, nous allons nous mettre bientôt à l'oeuvre. Envoyez votre bonne chez l'épicier, dites-lui de faire l'acquisition de quelques caisses vides, plutôt grandes et hautes. Recommandez-lui de prendre de préférence des caisses américaines, c'est-à-dire à surface unie. Qu'elle se rende ensuite chez un marchand de tabac, et qu'elle y achète une douzaine de boîtes à cigares dépourvues de leur contenu. Quand vous serez en possession de ces boîtes, faites-les laver soigneusement, et laissez-les sécher jusqu'à demain matin. Je viendrai de bonne heure, et nous travaillerons.

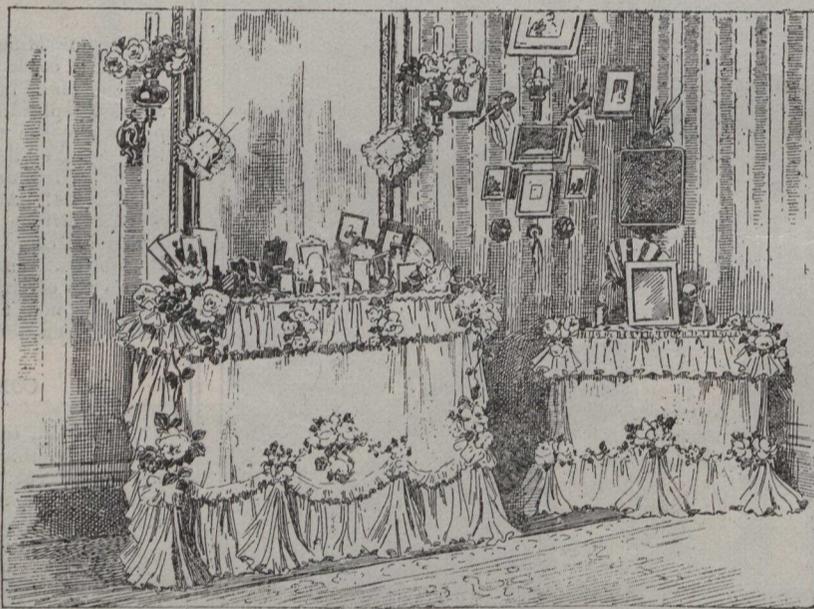


Le fauteuil d'Hélène : Après.

Fidèle à ma promesse, le jour suivant je retournai chez ma jeune amie. Les caisses, bien propres et bien sèches, m'y attendaient. Je fis acheter une pièce de mousseline de douze verges (en 40 pouces de large), 20 verges de satinette rose saumon, et deux pièces d'imitation de valenciennes.

Je retournai les caisses d'abord, de façon à former deux tables. Voyant qu'elles étaient trop basses, nous appelâmes le tapissier, qui justement faisait une petite réparation dans la maison, et je lui fis clouer des morceaux de poutrelles aux quatre coins de chacune des caisses, qui se trouvèrent ainsi munies de quatre pieds. Nous étions matresses de leur donner, dès lors, la hauteur voulue. Cela fait, nous mesurâmes et découpâmes la satinette, afin que les caisses en fussent recouvertes complètement. Ensuite, ce fut le tour de la mousseline, qui devait nous fournir un transparent et de hauts volants à large tête destinés à garnir les meubles. Nous remîmes alors la mousseline découpée à la bonne, afin qu'elle se chargeât de la piquer. Puis nous prîmes les mesures du lit. Il s'agissait de le recouvrir entièrement et de le garnir de la même manière, avec, tout autour, de hauts volants froncés. Sur la cheminée, au lieu de la cretonne, qui ornait le marbre, nous installâmes une planche qui, bientôt, fut recouverte de satinette rose et de mousseline; un large volant froncé en garnit tout le tour, retombant gracieusement. Quant à la cheminée elle-même, nous la drapâmes de satinette et de mousseline, qui l'habillèrent du marbre — ou, plus exactement, — de la planchette qui garnissait le marbre, jusqu'à terre. Sur ces étoffes, nous disposâmes des bouquets de roses artificielles.

Après avoir verni les pieds d'une vieille corbeille à fleurs, nous la bourrâmes de paille fine (cette paille dans laquelle on nous livre les flacons de parfumerie afin de les empêcher de se casser), puis elle fut recouverte de satinette et de mousseline. Cette même paille servit à faire des petits coussins, qui reçurent, eux aussi, leur vêtement de satinette et de mousseline. Ils furent ornés d'entre-deux avec, au bord,



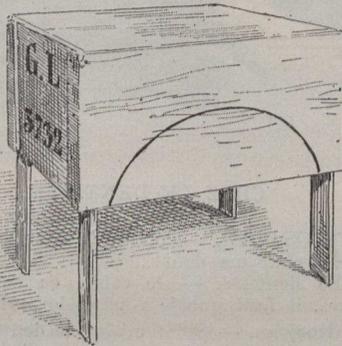
Un coin de la chambre d'Hélène. — Cheminée et table à coiffer.

une petite dentelle de valenciennes. Quelques gros noeuds de ruban rose et une touffe de fleurs artificielles achevèrent de parer cette ancienne corbeille à fleurs, devenue une charmante corbeille à ouvrage. Le lavabo n'attendit guère pour avoir également sa jupe de satinette et de mousseline; le vieux fauteuil fut recouvert complètement d'une housse de satinette et de mousseline, et offrit l'apparence d'un tout rosé. Grâce à un travail identique, un ancien oreiller devint un coussin moelleux. Il fut rehaussé d'un large noeud de mousseline de soie rose. Avec la paille fine qui nous restait, nous fîmes deux petits coussins que nous mîmes de chaque côté de la haute glace qui ornait la cheminée. Ces coussins-pelotes devant recevoir les épingles (épingles à chapeaux et autres) d'Hélène. Quant à l'armoire à glace, nous fîmes un dessus en calicot orné d'une large dentelle en fil pour chacune de ses planches.

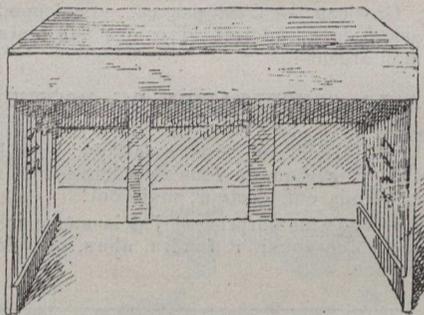
Une des deux caisses habillée de satinette et de mousseline, avec, dans le bas, de grands volants, figura la table à coiffer. Un dessus en mousseline avec, tout autour, des volants, acheva de lui donner une allure des plus charmantes. A chaque coin et au milieu, nous mîmes une touffe de roses artificielles, puis nous installâmes les peignes, les brosses et les limes sur cette table, légère comme une danseuse.

L'autre caisse était destinée à devenir la table-bureau. Nous la fîmes creuser, par l'obligeant tapissier, en demi-cercle, de façon à y ménager un vide dont les jambes pussent s'accommoder. Après qu'une feuille de verre placée sur la mousseline en eut

protégé la neigeuse blancheur, l'enerrier, le buvard, les plumes, etc., y trouvèrent leur place. Inutile d'ajouter que ce bureau fut recouvert de satinette et de mousseline.



Le bureau : Avant la parure.



Carcasse de la table à coiffer.

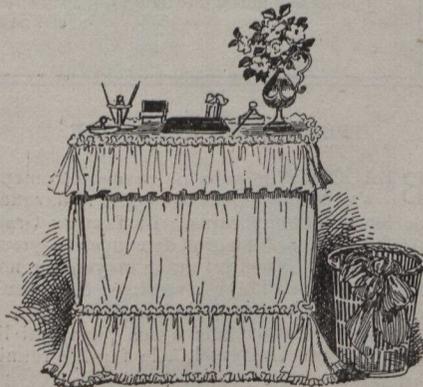
Pour faire une étagère, nous enlevâmes soigneusement, à chaque boîte à cigare, un petit côté. Nous les collâmes les unes aux autres, et nous les clouâmes ainsi, de manière à former un carré du tout. Cela fait, nous laissâmes sécher notre oeuvre, puis, avec de petits clous, nous recouvriâmes le bois de satinette et de mousseline. Pour cacher la marque des clous, nous fîmes des ruchés en satin, que nous collâmes avec précaution. L'étagère fut fixée au mur. Un petit vase en verre irisé, où ondulait un pavot, un petit chien en porcelaine, un joli dé et d'autres menus objets s'y installèrent sans retard.

Les deux chaises furent gratifiées de satinette et de mousseline, et du ruban de satin rose y fut noué coquettement. Les petits vases qui étaient sur la cheminée furent remplis de fleurs. Comme je désirais qu'Hélène eût un éventail à photographies, je pris un carton large et épais, que je coupai en forme d'éventail; là-dessus

nous collâmes une couche d'ouate, que nous recouvriâmes de satin pompadour rosé; des rubans de moire rose formant treillis y furent cousus ensuite; parmi cet ensemble rose, nous plaçâmes les photographies des petites amies d'Hélène.

Enfin, sur les murs, nous disposâmes des éventails et autres accessoires de cotillon qu'Hélène avait réunis.

—A présent, dis-je à ma petite amie, économisez l'argent de poche, que vous octroie votre mère chaque semaine, afin d'acheter



Le bureau : Après la parure.

quelques verges de taffetas rose. Vous en ferez, sous la direction de votre maman, de jolis brise-bise.

Je vous donne à penser la joie qu'éprouva Hélène, lorsqu'elle eut sous ses yeux l'aimable spectacle de sa chambrette, ornée si agréablement. **MIRIAM COATS.**

Un bienfait pour le beau sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL. Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le **WILSON'S INVALIDS' PORT.**

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le **WILSON'S INVALIDS' PORT**, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00. Six, bouteilles, \$5.00.

EAU des CARMES BOYER

SOVERAIN

CONTRE:

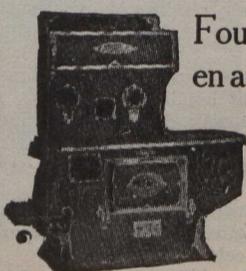
Vertiges,
Maux de Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.

Agents : ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

- | | | |
|--------------------|--------------------------------------|-------|
| H. ARDEL..... | Le Rêve de Suzy..... | 1 vol |
| J. THIERY..... | Châteaux de Cartes..... | 1 " |
| J. de GASTYNE..... | Mère Crucifiée..... | 1 " |
| E. CAPENDU.... | Le Capitaine Lachenaie..... | 5 " |
| P. SALES..... | L'honneur du Mari..... | 5 " |
| X. de MONTEPIN | La Femme Detective..... | 5 " |
| C. GUEROUULT.. | La Bourgeoise d'Anvers | 5 " |
| X. de MONTEPIN | Le Crime de la Poivrière..... | 4 " |
| H. CONSCIENCE. | Guerre des Paysans..... | |
| P. FEVAL..... | Chouans et Bleus..... | |
| E. GABORIAU... | L'Affaire de la Rue de Provence..... | 2 " |
| E. BERTHET.... | Le Pacte de Famille..... | 1 " |
| A. MATTHEY.... | Vengeance Secrète..... | 1 " |
| | Etc., Etc., Etc. | |

LIBRAIRIE DEOM FRERE
1877 rue Ste-Catherine,
MONTREAL



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Seul Agent
LUDEGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
MONTREAL

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands, 964



Le Courrier de Colette

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Rosetta. — Par ordre de l'administration de notre revue et pour remédier à certains abus qu'on nous a signalés, il a été décidé que nous n'inscririons plus de pseudonymes dans nos listes de collectionneurs de cartes postales. Ainsi, vous voudrez bien, si vous voulez profiter de la publicité que l'Album offre à ses lecteurs, m'envoyer votre nom véritable avec votre adresse.

Antonio L. et Ovide L. — Cette insertion sera faite prochainement.

Jeannette. — Merci pour la délicate attention que vous avez eue à mon égard. Je le regrette infiniment, mais votre lettre s'est égarée, et je ne puis retrouver cette question. Vous me feriez plaisir en m'écrivant de nouveau. J'aime beaucoup ce genre de cartes.

Thérèse. — Non, les oeuvres de "cette romancière" ne peuvent contribuer à former le style. Elles révèlent beaucoup d'imagination, un sens de l'intrigue assez remarquable, et elles ont le mérite d'être toutes morales. Mais, au point de vue de la littérature et de la psychologie, elles sont à peu près nulles. Vous liriez avec plus de profit et pour le moins autant d'intérêt les romans de Pierre l'Ermite, ceux de René Bazin, et les contes et nouvelles de Madame Julie Lavergne. Votre nom sera inscrit prochainement dans nos listes de collectionneurs. Je vous remercie pour votre jolie carte.

Edmond de Sorel. — Je suis heureuse que vous soyez satisfait du résultat de notre concours littéraire. Continuez à cultiver votre goût pour les lettres. C'est une source de pures jouissances où l'on peut puiser sans réserve aux jours où les autres plaisirs font défaut. Je ne puis malheureusement offrir en vente vos volumes dans notre revue, ce serait empiéter sur le domaine de la publicité, et on ne me le permettrait point. Au sujet des auteurs que je vous conseille de lire, voyez ce que je dis plus haut à Thérèse, puis lisez Veillot, Drumont, Hello, et dans un genre plus purement littéraire, les Contes de Daudet, ses Lettres de Mon Moulin, Tartarin, le Petit-Chose, etc. Puis n'oubliez pas la littérature canadienne. Les Chroniques de Buies sont de toute beauté; les ouvrages qui ont été publiés sur l'histoire du Canada devraient être beaucoup plus lus qu'ils ne le sont. Hélas, vous n'êtes pas le seul dont le rêve brise ses ailes aux angles de la réalité. Je comprends cette disposition et je sympathise de tout coeur avec vous.

E. B. B. — Mettez vos gants, prenez un tampon d'ouate, trempez-le dans de la gaxoline et frottez vigoureusement vos gants en tous sens. Laissez sécher sur vos mains, c'est une affaire de quelques minutes.

Une abonnée. — On vend dans les pharmacies une préparation appelée "savon de bois", qui est excellente pour nettoyer les fichus et châles blancs. En vous adressant au pharmacien ou au marchand de votre village, il pourra vous procurer ce produit; vous vous en servez comme de savon ordinaire.

Claire d'Assise. — Je suis heureuse aussi, moi, de vous retrouver. Voilà déjà une année que j'occupe ce petit coin de l'Album Universel. Je suis sûre que vous allez bien aimer notre revue, et je suis flattée d'avoir pu contribuer à vous la faire connaître. Je suis "mademoiselle" et je n'ai pas même songé à me départir de ce titre. Vous m'avez confondue avec une autre, sans doute. 1. Nous donnerons dans nos pages d'économie domestique, les recettes que vous demandez; voyez les prochains numéros de l'Album. 2. Le nom de cure-dents est absolument exact pour désigner ces petites lamelles de bois. Merci pour vos bons souhaits, et n'oubliez pas que je suis toujours disposée à vous être agréable.

Passagère Hirondelle. — 1. Non, le deuil n'oblige pas à interrompre ses correspondances. 2. Ne donnez pas votre photographie à un jeune homme, surtout si vous ne le connaissez point. 3. Sans doute que vous pouvez écrire sur carte-postale les demandes que vous aurez à m'adresser. Je chercherais dans nos collections de revues cette poésie et le nom de son auteur, et si je parviens à la trouver, je la publierai ici, pour vous faire plaisir. Vous êtes bien gentille.

Mlle Laura R. — Merci pour votre jolie carte, et je ferai votre message avec plaisir.

Mlle M. A. Fortin. — Vous êtes bien aimable, et il sera fait comme vous le désirez.

Mignonne Sensitive. — Votre sympathie m'est précieuse, et vous avez toute mon amitié. Nous nous connaissons depuis assez longtemps pour être amies maintenant, n'est-ce pas? Vous êtes bien bonne de vous préoccuper ainsi de ma santé. Merci! 1. Pour conserver le vernis d'un piano, il suffit de le polir fréquemment avec du pétrole. 2. On dit que l'eau de quinine est très efficace contre les pellicules du cuir chevelu. Je ne crois pas que le cold-cream puisse avoir un aussi bon effet dans ce cas. 3. Les anciens numéros de l'Album sont en vente au même prix que les autres, et on me charge de vous dire qu'il n'y a pas de réduction. Votre lettre était bien adressée, très intéressante, et ce m'est toujours un nouveau plaisir de vous lire.

Anne-Marie. — Votre petite lettre est de celles qu'on aime à lire, de celles aussi qui contribuent à rendre facile et agréable la tâche que j'ai embrassée. Je crois qu'en vous adressant à Mlle Marcotte, rue Saint-Denis, coin de la rue Mont-Royal, vous aurez chance de placer avantageusement ces articles. Et je vous souhaite le meilleur succès.

Une amie. — Merci pour vos gracieux compliments. Je veux m'efforcer de les mériter. Les noms mentionnés seront inscrits comme vous le désirez. Vous pouvez m'écrire en anglais, si la chose vous plaît mieux ainsi; mais c'est en écrivant le français, cependant, que vous vous familiariserez avec cette langue, la vôtre, n'est-ce pas?

COLETTE.

La noce à Jérôme

MONOLOGUE - PAYSANNERIE POUR JEUNES FILLES

VOUS n'connaissez point Jérôme?... Non? Eh bin, ma fine, vous y perdez, foi d' Catherine. Pour un beau gars, c'est un beau gars. (Jetant à la ronde un regard finaud sur le public). J'voudrions point faire de la peine à ceusses d'ici; mais, là, vrai, j'en voyons pas un qui... (Riant) Ah! et puis, j'en verrions que j'le dirions point: ça rendrait c't'y-là trop glorieux!

Quand Jérôme étions rev'nu du sarvice, avec sa moustache en fourche et ses biaux galons d'sargent su'les bras, fallait voir comme toutes les filles d'cheux nous, elles le r'luaient! Dame, c'est qu' Jérôme étions l'fieu au père Madreux, qu'avions, comme on dit, du foïn dans ses sabots. Aussi, c'était à qui l'asticoterait: "Hé, m'sieur Jérôme!" par-ci, "Holà, m'sieur Jérôme!" par-là... Moi, j'riions sous mon bonnet, et j'passions sans avoir l'air d'pus faire attention si j'erois m'sieur Jérôme que l'fieu à la mère Toinon, qu'étions bosu, ou c'grand flandrin d'Pierre Rigoulet, qu'avions les cheveux filasse et les jambes en manche de veste.

Pour lors, l'biau gars d' Jérôme s'a piqué au jeu, d'autant qu'sans vanterie, y en avions point une dont l'père avions deux fermes, comme l'mien.

—Mam'selle Catherine, qu'y m'dit comme ça, un jour, qu'est qu'vous avez t'y donc contre moi?

—Moi? j'avons rien, que j'dis.

—Vous vous ensauvez d'moi comme si j'étions Ploup-garou en personne.

—Pourquoi que j'm'ensauverions? Vous m'faites point peur, dà!

—Alors, si j'vous invitations à la danse?

—J'danserions avec vous comme avec les autr'. J'ons point d'préférence.

L'dimanche d'après, y n'invitations quasiment qu'moi, à l'assemblée. J'avions cru que, l'endemain, toutes les autr' alles m'arracherions les yeux! Même que la grande Gervaise, la plus enragée, a m'guetions derrière la haie du ch'min creux. Mais Jérôme, qu'a vu d'loin la manigance, s'a mis en travers, en accourant pour m'dire:

—Mam'selle Catherine, voulez-vous t'y point que j'vous reconduise à la ferme?

—Moi, que j'dis, j'voudions ben, de l'air d'une qui ne s'a douté de rien.

Arrivés à la ferme, y prenions l'père sous l'bras et y s'en allions causer dans un p'tit coin.

Jérôme parti, l'père s'amène:

—Est-ce que l'fieu à Madreux y te déplaissions point?

—Pour sûr que non! que j'fais.

—Y m'a parlé d'toi.

—J'm'en doutions ben!

—Ah! futée! que faisons l'père en m'donnant un grand coup de poing dans l'dos. Tu tenions d'feu ta mère, toi! T'é-tions dans l'vrai: les époux, on les at-

trapiions point en courant après; c'étions un gros gibier qui s'chasse à l'affût, eh! eh!

A l'soir, j'étions la promesse à Jérôme. Qué tapage dans l'pays! La grande Gervaise, alle parlions de rien moins que me j'ter dans la mare. Mais Jérôme et l'père y veillions, et il a ben fallu qu'les jalouses en prenions leu parti.

Ça a été comme ça jusqu'à c'matin, jour d'la noce. Pour lors, toute gourmée dans mes biaux affiquiaux, j'attendions Jérôme pour aller trouver m'sieu l'Mare, quand tout à coup, grand r'mue-ménage d'avant la porte d'la ferme. C'étions lui qui faisons les grands bras, entouré par tout'les autr' du village, qu'avions amené leu mères.

Quoi qui s'passions donc? J'trouissions ma cotte et, par l'étable et la grange, j'ar-rivions tout p's sans êtr' vue.

Jérôme, y s'déménions comme l'diable, criant:

—La paix!... Pis que j'vous dis qu'c'étions rapport à la ferme!... Y en a-t-y une d'vous qu'apporitions, comme la Catherine, une belle ferme dans ses nippes?

Oh! c'étions-t-y lâche, les hommes! Mais, attends un peu!

Nous v'là d'avant m'sieur l'Mare. Jérôme y dit "Oui" gros comme l'bras. Moi, j'campions les poings sur les hanches et j'eriions:

—Non!

Ah! mes enfants! c't'affaire! L'père m'agonise; Jérôme y restions rouge comme une crevisse et baillant comme une carpe; tout l'monde y jetions les hauts cris et M'sieur l'Mare y tortillons s'n'écharpe, tout estomaqué.

Y dit:

—Ben, en v'là une catastrophe! Faudrait vous entendre!

Et c'pauvr' Jérôme, tout penaud:

—Oh! Catherine... pourquoi?

—J'voudions point, que j'dis, êtr' prise pour ma ferme!

—Ça, c'étions pour les autr', pour avoir la paix. J'te vous aimions, Catherine, sans, comme avec la ferme!

—Vrai?

—Vous l'savez-t-y point?

—Alors, j'dirions pas non, si vous dites ben haut: "Oui, sans la ferme!"

Y faisons ben un peu l'gros dos; puis y rappellions M'sieur l'Mare, qui redit:

—Jérôme Madreux, prenez-vous-t-y pour épouse Catherine Friquet?

Y pouissions ben un p'tit soupir; et pis, carrément, tout en m'faisant des yeux ben gentils, y dit ben fort:

—Oui, "sans la ferme".

Morguenne, j'étions ben vengée! Fallait les entendre les autr' qui machonnions leu rage, en s'gratignant les paumes d'dépit...

Alors, moi, m'dressant su' mes ergots, j'm'étions tournée vers elles; et quand M'sieur l'Mare y m'avions demandé:

—Catherine Friquet, prenez-vous-t-y Jérôme Madreux pour époux?

...J'avons répondu, d'une voix à faire craquer les vitres:

—Oui!... "avec" la ferme!

G. De WAILLY.

Souhait

Un coeur seulement—ce n'est guère—
Un coeur à l'punisson du mien,
Il me faut un coeur sur la terre
Et je ne réclame plus rien;

Des lèvres qui versent l'ivresse
A ma lèvre, une éternité,
Et deux yeux, miroirs de tendresse,
Où je me regarde enchanté;

Et deux blanches mains familières
Fermant doucement mes paupières,
Pour que je rêve, en plein ciel d'or,

Qu'un ange m'enlève à la terre...
Un coeur seulement—ce n'est guère—
Et c'est trop demander encor!

MARC LEGRAND.

(Traduit d'Asnyk.)

Pensées et Maximes.

Vivez aussi longtemps que vous voudrez, les vingt premières années seront toujours les plus longues de votre vie. — Southey.

On est souvent trompé par la confiance; on se trompe soi-même par la méfiance. — Léonce de Ligne.

L'instinct, chez les femmes, équivaut à la perspicacité chez les grands hommes. — Balzac.

En avez-vous ?

... DES ...

Ameublements de Salon,
Sofas, Fauteuils, Chaises,
Matelas, etc.

à acheter ou à faire réparer en travail de première classe. Profitez du grand rabais durant le mois de février que fait

F. DUFOUR

ANCIEN TAPISSIER DU
BON MARCHE, PARIS

M. Dufour se rend à domicile pour vente et réparation de meubles. - - - - -

F. DUFOUR, 1395 rue ONTARIO
Près ST-HUBERT

TELEPHONE BELL EST 3389

Satisfaction à tous. Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 heures.



DIAMANTS

Notre maison est reconnue comme celle qui offre les plus beaux diamants aux prix les plus raisonnables. Vous êtes sûrs de ce que vous achetez d'une "Maison de confiance."

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Cessez de boire

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.

Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle, en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guérit.

Traitement à la portée de toutes les bourses. Ecrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 hrs a.m. et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien,
1313, rue St-Denis, MONTREAL



Tél. Bell MAIN 2541

Bastien &
Brunelle
MARCHANDS - TAILLEURS

2028, rue
Ste-Catherine

Toujours en mains les dernières nouveautés de Londres et de New-York

... COUPE GARANTIE

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
182, St-Denis, Montréal



Qui s'y frotte s'y pique

Une âme de soldat.

AL'HOTELLERIE du "Boeuf couronné", rendez-vous ordinaire de la belle société de Madrid, quatre jeunes officiers de la garde royale festoyaient bruyamment.

Dans la griserie d'une promotion récente aggravée par les fumées de libations trop copieuses, ils interpellèrent, du haut d'un balcon, les gens paisibles qui passaient dans la rue, les accablant de facettes et de quolibets d'un goût fort douteux, dont leur éducation les eût certainement préservés s'ils n'avaient laissé leur raison sombrer au fond de leurs verres.

Tout à coup, déboucha d'une ruelle un homme qui, à califourchon sur un âne, semblait se diriger de leur côté.

—Messieurs! messieurs! s'écria un jeune et élégant cornette en éclatant de rire, regardez donc, je vous prie: don Quichotte sur la monture de Sancho Pança!

Les regards des trois autres officiers se portèrent dans la direction indiquée par leur camarade.

Le spectacle en valait la peine.

La physionomie grave et digne du rustique cavalier, sa haute taille, ses bras de faucheur, ses jambes interminables, son cou long et mince, sa tête menue surmontée d'un sombrero à larges bords, enfin l'air de calme assurance qui régnait dans ses yeux naïfs, tout rappelait l'illustre héros de Cervantès, moins l'armure, à laquelle l'étrange personnage avait substitué une énorme guitare qu'il portait en bandoulière en travers de ses flancs.

Quant à l'animal sur lequel il était juché et qui semblait faire corps avec lui, c'était un âne au long poil gris et aux longues oreilles, haut sur pattes comme son maître; en un mot, l'âne le plus véritablement âne qu'on eût jamais entendu braire dans les deux Castilles.

—Eh! l'ancien! dites donc, l'ancien! lui cria le bout-en-train de la bande, n'est-ce pas l'âne de Sancho Pança que vous avez acheté à la foire de Séville?

—Sancho Pança?... ma foi, non; je le tiens de Claudio Ramirez, le meunier de Tierras-Negras, répondit simplement le rustre en arrêtant sa monture et faisant face aux jeunes étourdis.

—Peu importe; il nous plait infiniment... ainsi que vous, d'ailleurs; et si vous voulez nous le vendre...

—Vous vendre mon âne!

—Oui.

—Je n'en ai nulle envie, quoique, à vrai dire, m'est avis qu'avec vous il serait quasiment comme en famille.

—Oh! oh! mais vous n'êtes pas si bête que vous en avez l'air!

—Vous trouvez?

—Absolument.

—Eh bien, c'est précisément ce qui fait entre vous et moi une différence de plus, répliqua l'homme au baudet.

—Bravo! bravo! seigneur don Quichotte!

—Faites excuse, messieurs, vous vous trompez: don Quichotte n'est pas mon nom.

—C'est dommage, mon bonhomme, mais que voulez-vous, on n'a pas toujours le nom qu'on mérite.

—Le mien me suffit; je n'en demande pas d'autre.

Et le paysan allait continuer son chemin, sans plus se soucier des plaisanteries dont il était l'objet, quand, obéissant à un de ces caprices dont ses congénères sont si coutumiers, l'âne dressa ses longues oreilles et, sourd aux exhortations de son maître comme à ses arguments "ad asinum", refusa obstinément d'avancer.

—Ah! ah! firent les officiers gouailleurs, on voit bien que vous n'avez jamais servi dans la cavalerie. Attention! nous allons vous donner une leçon de manège qui ne vous sera pas inutile... Mais auparavant, montez donc vous rafraîchir un brin avec nous.

Le rustre parut hésiter. Il regarda ses interlocuteurs avec une expression de physionomie où il y avait à la fois de la pitié et du dédain. Puis, comme s'il obéissait à une inspiration subite:

—Ça n'est pas de refus, dit-il.

Il attacha son coursier à un anneau scellé dans le mur et franchit d'un pas mesuré l'escalier tournant qui conduisait dans la salle où nos jeunes viveurs étaient réunis.

Les quatre officiers l'attendaient sur le seuil, dans une attitude des plus militaires et se contenant à grand-peine pour ne pas éclater de rire au nez de leur invité.

Très cérémonieusement, ils le conduisirent jusqu'à un siège près de la table, sur lequel deux d'entre eux, le tenant chacun par un bras, l'installèrent avec force révérences et genuflexions les plus burlesques.

Nullement gêné de ces marques d'une politesse si ridiculement affectée et sur la nature de laquelle il était d'ailleurs parfaitement édifié, l'homme les regardait avec un air de simplicité naïve à laquelle nos étourneaux se laissèrent prendre.

De nombreux flacons étaient alignés sur la table, quelques-uns vides, d'autres à moitié pleins.

Il leur rendit raison, rasade pour rasade,

chanta avec eux, en s'accompagnant de la guitare, une alerte chanson de régiment, et après avoir bu, avec l'aplomb d'un lansquenet, toute une bouteille de vin de Cérès, il choqua une dernière fois le verre avec eux et se disposa à partir.

—Allons, mes officiers, leur dit-il, Cadet m'attend en bas, et je dois...

—Cadet? Qui ça, Cadet?

—Mon âne donc, avec qui, avant qu'il fasse nuit, il me faut aller quérir un chargement de pommes de terre. Il est grand temps que je me retire.

—Oh! pas avant d'avoir bu une autre bouteille! s'écrièrent-ils en essayant de lui barrer le passage.

—Pardonnez-moi... avant de l'avoir bue! répliqua le paysan avec un éclair dans les yeux et un frémissement qui fit tressaillir ses membres grêles, mais vigoureux.

—Par la barbe de mon grand-père! tu la boiras, bonhomme! tonna l'un des tapageurs.

—Oui-da! je crois, mes beaux messieurs, que vous vous avancez beaucoup. Moi, quand je n'ai plus soif, je ne bois plus, ne vous déplaît; et il me semble, sauf votre respect, que vous ne feriez pas mal d'imiter mon exemple.

—Eh bien alors, dit à ses camarades le bouillant cornette, qui paraissait le plus jeune et le plus exalté, qu'on l'attache! qu'on lui introduise le goulot dans la bouche, et qu'il boive jusqu'à en perdre haleine.

A ces mots, aussi insolents que téméraires, l'homme leva fièrement la tête. Un rayon de chaleur belliqueuse traversa son front hâlé. On eût dit un de ces vieux chevaux de bataille qu'une sonnerie de clairon vient retrouver à la charrie. Un souvenir des luttes passées, un écho des clameurs guerrières parurent s'éveiller, surgir dans son âme de héros obscur, et son cœur se mit à battre furieusement dans sa poitrine.

Il regarda bien en face ces présomptueux qui voulaient s'amuser à ses dépens; et, dépouillant soudain le masque débonnaire qu'il lui avait plu de conserver jusqu'alors:

—Qui de vous, leur dit-il, voudrait me faire l'honneur de croiser le fer avec moi?

Cette proposition inattendue fut saluée par un immense éclat de rire.

—Allons donc! on ne fauche pas du foin avec un sabre! ricana l'un d'eux.

—Non, mais on s'en sert à l'occasion pour châtier des polissons tels que vous! riposta le paysan, les yeux étincelants de colère.

Les jeunes gens se regardèrent. En voyant que sous la souquenille du rustre palpait une âme de soldat et que leurs sottises plaisanteries s'étaient trompées d'adresse, le plus raisonnable de la bande lui tendit son sabre.

D'un mouvement rapide, l'homme se débarrassa de la guitare qui lui battait les flancs, et l'ayant posée sur la table, vivement il s'empara de l'arme qu'on lui présentait.

—En garde, maintenant! en garde! s'écria-t-il d'une voix mâle et éclatante. Allez! le moins voltron de vous quatre, en garde!

Et il se mit lui-même en position, se balançant crânement sur ses deux jarrets, le bras gauche régulièrement arrondi, la main droite à hauteur et dans la direction de l'œil droit, le corps légèrement penché en arrière.

—A mon tour, morbleu! continua-t-il. Ah! vous avez voulu vous gausser de moi! Vous avez cru que vos brillants uniformes pourraient impunément bafouer la bure grossière de mes habits de villageois! Sachez donc que j'ai, comme vous, été soldat, et que, de plus que vous, j'ai respiré l'odeur de la poudre et versé dans maintes rencontres, pour défendre mon pays, plus de sang que vous n'en avez assurément dans les veines! Allons! par qui vais-je avoir l'honneur de commencer?

La cornette se détacha du groupe.

Alors ces grands étourdis purent lire sur le front du "bonhomme" tout ce que son cœur avait couvé d'humiliation, de courage, concentré, d'indignation refoulée pendant cette mystification qui avait trop duré.

Son adversaire se mit en garde et attaqua.

Il était brave également et maniait son arme avec dextérité. Aussi, ce fut un spectacle étrange et émouvant que le combat de ces deux hommes, l'un jeune, souple, agile et bouillant; l'autre vieux, mais ferme, vigoureux, de sang-froid et raisonnant son jeu en tacticien que rien ne déconcerte.

Le dénouement ne se fit pas attendre.

A la seconde reprise, la lame du paysan traversait l'avant-bras de son imprudent rival.

Successivement, le deuxième officier, puis le troisième, puis le quatrième, subirent, avec des vicissitudes diverses, le même sort que leur camarade, sans que rien, chez le redoutable champion, trahît la moindre émotion, la moindre lassitude.

Le combat terminé, il rendit poliment à

son propriétaire la lame rouge et fumante du sang de ses adversaires. Puis il reprit sa guitare, dont il passa la bretelle autour de son cou, et, esquissant une révérence aussi ironique que celle par laquelle ils avaient accueilli son entrée:

—Sans rancune, mes officiers, leur dit-il; mais désormais ne vous fiez pas aux apparences, et rappelez-vous qu'après tout, don Quichotte était un homme de cœur.

Là-dessus, notre rural descendit, détacha son âne, l'enfourcha gravement, et gravement continua son chemin.

EMILE PECH.

Les Lierres

Le lierre est, avec raison, l'emblème de la fidélité; car il ne quitte qu'au moment de sa mort les objets auxquels il s'attache. Son "attachement", il est vrai, n'est pas précisément spirituel; car il demande aide et protection à son ami, mais, en revanche, ne paraît pas lui rendre de grands services. Il est vrai qu'il ne l'exploite pas non plus, car ses racines crampons se contentent de fixer le lierre et n'absorbent aucune nourriture. Pour que le lierre puisse vivre, en effet, il est nécessaire qu'il soit enraciné à sa base de manière à pouvoir absorber les matières nutritives du sol. Ce qui montre bien que son hôte ne lui sert que de support, c'est qu'il rampe aussi bien sur les murs et les rochers — substances peu digestives — que sur les troncs d'arbres.

Le lierre, quoique rampant, a des aspirations hautes. Dans sa marche à la surface du sol, dès qu'il rencontre un obstacle, il l'escalade, et, quand il vient lutter contre un arbre, il ne se sent plus de joie: on le voit grimper dare-dare et atteindre jusqu'aux cimes les plus élevées. Peu de plantes sont aussi décoratives que le lierre: un peu de lierre dans la mousse et sur les troncs d'arbres suffit à donner à une forêt



LE LIERRE

un air mystérieux et majestueux, qui invite au silence et au recueillement. De même quelques branches serpentant sur un mur lui enlèvent tout de suite de sa nudité en l'égayant.

Au printemps, les touffes des lierres procurent aux oiseaux un aimable refuge dont ils usent largement. Quoi de plus agréable à entendre que ces gazouillis d'amour? On croirait que le lierre lui-même se met à chanter et, ne serait-ce que pour y attirer les petits oiseaux du bon Dieu, on devrait cultiver le lierre dans tous les jardins et sur les maisons.

Les Egyptiens l'avaient consacré au dieu Osiris et les Grecs en faisaient un des attributs de Bacchus. On en couronnait le front des poètes.

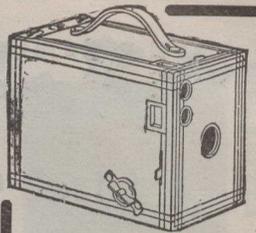
Dans les bois, on rencontre une autre plante qui porte le nom de "lierre terrestre". C'est un humble végétal, aux fleurs violettes, qui n'a d'autre rapport avec le précédent que de ramper comme lui.

HENRI COUPIN.

CANADA ET MEXIQUE

Le "Central Railway" de Mexico a dernièrement pris un contrat de la Western Assurance Company, du Canada, couvrant toutes ses propriétés assurables, lesquelles sont estimées à \$7,000,000, d'après la récente évaluation de l'inspecteur de la Compagnie. Les nouvelles polices, qui s'étendent à tout le stock roulant, travaux du port, édifices, et tout ce qui est susceptible d'être détruit par le feu, sont entrées en vigueur au 1er janvier et dureront une année.

Ceci donne une idée des intérêts qui existent entre le Canada et le Mexique. L'excursion spéciale qui partira de Montréal par le Grand-Tronc, le 29 de ce mois, offrira une splendide occasion aux manufacturiers et autres hommes d'affaires de visiter le Mexique, en vue de resserrer les relations commerciales qui sont déjà en voie de développement.



Pour les
JEUNES
comme
pour les
VIEUX

Un appareil photographique

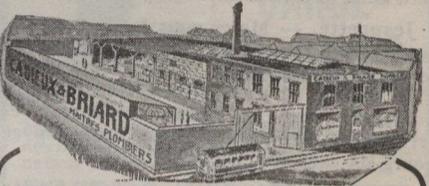
'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.18.

Pamphlets descriptifs gratuits sur demande.

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL



CADIEUX & BRIARD
Maîtres - Plombiers

Poseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tôle galvanisée. Couvertures en gravois (garanties pour 10 ans)

807, rue St-Dominique

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris

Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude

191 RUE CRAIG EST MONTREAL

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977
NOTAIRE LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.Q.

Mesureur et Evalueur 2 No 230 rue St-André Montréal

TEL. EST 4036

A. Carrière

MAÎTRES PEINTRES de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage

851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODOULE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

TEL. BELL MAIN 2996 Bureaux: 71a St-Jacques

Latraille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 43

Lacasse Rousseau

INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN

Gérant 55 rue St-François-Xavier MONTREAL

The Canada Electric Co.

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS

79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES

140 rue Sherbrooke Montréal



Recettes Culinaires



SOUPE AU CHOUX-FLEUR

Proportions. — Pour six personnes, deux gros choux-fleurs, trois pintes de lait, un quart de livre de beurre, quelques biscuits au soda, sel, poivre, etc.

La soupe. — Coupez votre chou-fleur en très petits morceaux, que vous faites amollir dans l'eau salée pendant une vingtaine de minutes sur feu modéré. L'eau doit bouillir. D'autre part, vous faites bouillir votre lait, et vous y mettez les morceaux de choux-fleurs, soigneusement égouttés; vous ajoutez les épices et le beurre, et vous laissez bouillir encore quelques minutes; au moment de servir, vous épaissez le potage avec du biscuit au soda râpé.

Prix de revient.

Choux-fleurs (2)	20 cts
Lait	18 "
Beurre	7 "
Biscuits	2 "
Epices	1 "
Total	48 "

POULET ROTI A LA SICILIENNE

Proportions. — Pour 6 personnes, il faut un bon poulet, une demi-livre de macaroni, 5 sous de fromage de bruyère râpé, un quart de beurre, du sel, du poivre, 2 oignons, 2 gousses d'ail, un bouquet garni, un peu de vin blanc.

Le macaroni. — Mettez sur le feu une grande casserole d'eau, une poignée de sel; quand l'eau bout, jetez-y le macaroni, que vous aurez cassé en petits bâtons de deux pouces environ; laissez-les bouillir pendant 5 minutes. Au bout de ce temps retirez la casserole du feu, couvrez-la et laissez ainsi pendant un quart d'heure, puis prenez une passoire, versez dedans le macaroni, laissez-le bien égoutter. Ensuite, mettez les trois quarts du beurre dans une casserole faites-le fondre à blanc, c'est-à-dire sans qu'il se colore, nettoyez le gésier et le foie du poulet, coupez-les en petits morceaux, faites-les cuire tout doucement dans le beurre, ajoutez du sel, du poivre.

Au bout de 10 minutes, mettez le macaroni, remuez-le avec une fourchette, laissez-le mijoter un petit moment, puis ajoutez le fromage râpé, remuez vivement pendant 3 minutes, versez le macaroni sur un plat et laissez-le refroidir.

Le poulet. — Choisissez un beau poulet bien tendre, bien en chair, et pas trop gras, plumez-le, flambez-le, videz-le et essuyez-le proprement. Puis introduisez le macaroni dans l'intérieur du poulet, bourrez-le bien, recousez solidement l'ouverture et celle du jabot, de façon que le macaroni ne puisse sortir, bridez-le, mettez-le dans un plat qui aille au feu, ajoutez le bouquet garni, les oignons, l'ail, le tout épluché et coupé en morceaux; versez dans le plat un peu de vin blanc, salez-le, poivrez-le, beurrez bien la poitrine du poulet, puis mettez-le au four bien chaud, surveillez-le afin qu'il ne brûle pas; quand il est bien doré d'un côté, retournez-le de l'autre, arrosez-le souvent. Au moment de servir, retirez les ficelles, posez-le sur un plat, entourez-le de persil en branche ou de cresson de fontaine, passez la sauce, goûtez si elle est assez assaisonnée, versez-la dans une saucière et servez bien chaud et avec assiettes chaudes.

Prix de revient.

Poulet	60
Macaroni	6
Gruyère	5
Beurre	10
Ingrédients	4
Total	85

CONSERVES DE CHOUX-FLEURS

Proportions. — Pour une pinte de vinaigre, deux beaux choux-fleurs bien mûrs et bien épanouis, une demi-livre de petits oignons ronds, un peu de poivre rouge, sel, clous de girofle, cannelle, et une ou deux gousses de piment.

La conserve. — Coupez vos choux-fleurs en morceaux bien égaux, lavez-les à l'eau claire, laissez tremper quelques heures dans l'eau froide; faites bouillir de bon vinaigre dans lequel vous jetez vos morceaux de choux-fleur tirés de l'eau; ajoutez les épi-

ces. Les très petits oignons sont pelés avec soin, et on leur fait faire quelques légers bouillons dans le vinaigre bien aromatisé. On met en pot et l'on conserve.

Prix de revient.

Choux-fleurs (2)	20 cts
Vinaigre	5 "
Oignons	5 "
Epices	5 "
Total	35 "

LANGUES DE CHAT

Faites fondre ou plutôt ramollir quatre onces de beurre, vous le mettez dans une terrine avec six onces de sucre en poudre. On travaille bien le beurre et le sucre, pour en faire une pâte bien lisse dans laquelle on incorpore, les uns après les autres, cinq blancs d'œufs; on ajoute un parfum à son goût: vanille, zeste de citron, eau de fleurs d'oranger, etc.; en dernier lieu on ajoute quatre onces de farine de gruau; si les œufs sont gros, on peut mettre jusqu'à cinq onces de farine.

Mélangez bien le tout et versez la pâte sur une plaque à pâtisserie, sur une tôle, ou tout simplement sur une tourtière; en tout cas, il est préférable que la plaque ait été beurrée et farinée. On dresse la pâte en petits bâtonnets longs de deux pouces; ils doivent s'étaler pendant la cuisson, qui se fait à four très chaud.

Si le four est bon, six à huit minutes de cuisson suffisent.

On enlève les langues de chat de dessus la tôle dès la sortie du four, avant que les gâteaux ne soient refroidis. Cette quantité est suffisante pour deux assiettes.

POMMES A LA GELEE DE GROSEILLES

Cet apprêt n'est pas une compote, dans le sens habituel du mot; il est vrai que les pommes y sont cuites à peu près comme pour la compote, mais elles restent entières. C'est la pomme fameuse qui convient le mieux.

Ayez huit pommes, de grosseur moyenne, belles et bien saines, égales autant que possible. — Au moyen d'un vide-pomme, ou d'un tube-colonne de calibre convenable, retirez de chacune les pépins et le cœur. — Pelez-les ensuite, et, au fur et à mesure, jetez-les dans une casserole que vous avez mise sur le feu et qui contient de l'eau légèrement sucrée et acidulée de quelques gouttes de jus de citron. Faites-les cuire ainsi tout doucement; le feu doit être des plus modérés; au besoin, on poserait la casserole sur l'angle du fourneau. En effet, la cuisson, pour être parfaite, doit se faire sans ébullition du liquide; c'est le moyen à employer, afin que, d'une façon certaine les pommes ne se brisent pas, ni ne s'écrasent.

Une fois cuites de la sorte, mettez-les dans la passoire à légumes, habillée d'une mousseline; laissez-les s'égoutter et se refroidir.

Lorsqu'elles sont complètement froides, mettez-les sur un compotier, et garnissez avec de la gelée de groseille le vide que vous avez creusé dans chaque pomme.

D'autre part, après avoir retiré les pommes de la casserole où elles ont cuit, vous avez ajouté un peu de sucre au liquide qui est demeuré dans cette casserole et qui a bien pris le goût des pommes. Faites réduire ce léger sirop. Ensuite, versez-le dans une assiette, afin qu'il s'y refroidisse; vous aurez ainsi une gelée au suc de pommes, qui aura pris la forme de l'assiette. Renversez l'assiette sur les pommes qui sont sur le compotier, et voilà vos pommes recouvertes d'une gelée légère et transparente.

C'est tout. On le voit, la recette est on ne peut plus simple et facile; et cet entre-mets sucré et froid est vraiment délicieux.

M. R. A. White, autrefois auditeur des Débours, pour la Cie de chemin de fer "New York Central & Hudson River", a été nommé auditeur de cette Compagnie, en remplacement de M. Marshall L. Bacon, décédé. M. C. H. Chambers, qui était auditeur aux Débours, a remplacé M. White, promu, dans la place qu'il occupait.

CLARK'S

CORNED BEEF.

(Boeuf Salé de Clark)

Un plat toujours goûté

Sain, délicieux et économique. Chaque canistre est rempli de boeuf bon, tendre, sans os, sans perte. Jusqu'à la dernière miette tout se mange. Achez-en et voyez pour vous-même.

WM. CLARK, Mfr. - - MONTREAL.

Sirop d'Anis Gauvin

De toutes les préparations pour le sommeil des enfants, le SIROP D'ANIS GAUVIN est celui qui offre le plus de garantie. Il est composé d'ingrédients purs. Chaque bouteille contient le même dosage, ce qui assure une qualité uniforme et supérieure. Vous pouvez en faire prendre aux plus jeunes bébé sans altérer leur santé. Il procure toujours un sommeil abondant et naturel.

En vente partout à 25 cts

Pas de troubles possibles avec un Rasoir Carbo-Magnetic

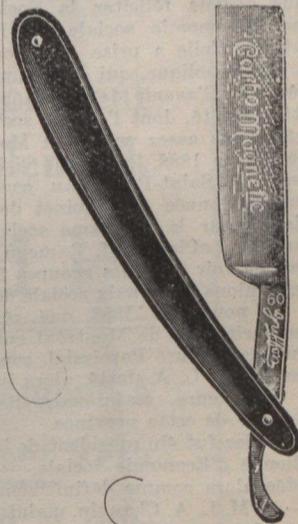
Pas de repassage. Pas d'aiguisage
Pas d'ennuis.

IL RASE également bien les barbes dures ou fortes et est très apprécié des gens ayant le visage tendre. Il conserve sa coupe pendant des années, étant trempé à l'électricité par un procédé nouveau. **\$2.00**
Prix Expédié franco sur réception du prix.

Strappes à Rasoir, tannées et préparées spécialement pour donner un tranchant fin et durable aux rasoirs. **50, 75, 90c**
Prix
Blaireaux à Barbe à **25, 50, 60, 75c**
Pots à Barbe, depuis **20c**
Pâte à Rasoir "Keen Edge" Prix **15c**

Satisfaction garantie ou argent remis.

L. J. A. SURVEYER, Importateur-Quincailler
6, RUE ST-LAURENT, MONTREAL. 2me porte de la rue Craig.



SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue.

Guérit les Rhumes et Bronchites. Fortifie le système et rend la santé par son effet tonique. Egalement bon pour enfants ou adultes. En vente partout, 35 cts le gros flacon.

OIE J. L. MATHIEU, Prop., SHERBROOKE, P. Q.

L. Chaput, Fils & Cie Dépositaires en Gros, - Montréal

Page de la Tempérance (Suite)

"Tout d'abord, M. l'abbé Sullivan pose en principe que la prohibition légale n'est pas un remède efficace, et qu'au contraire elle est la source de tous les abus, de toutes les fraudes. La loi, dit-il, peut décourager des mesures de coercition, elle ne peut contraindre les citoyens à la vertu. C'est par la persuasion, par l'exemple, par la soumission volontaire aux enseignements de l'Eglise de Jésus-Christ qu'on peut échapper au fléau de l'ivrognerie. Les sévérités exagérées de la loi ne font qu'exacerber à la résistance, et favorisent la clandestinité de la fabrication et de la vente des boissons spiritueuses.

Après avoir expérimenté pendant de longues années le régime de la prohibition, l'Etat du Vermont introduisit dans la représentation législative des députés résolus à combattre l'ivrognerie sans cesse envahissante par des moyens plus efficaces. Sollicité de faire partie de la députation, l'abbé Sullivan accepta et travailla de toutes ses forces à la solution de cet important problème. Le groupe de réformateurs auquel il appartenait à la Chambre demanda et obtint que des licences fussent accordées, mais à un tarif élevé. Cependant, l'octroi de ces licences fut subordonné à un plébiscite par lequel chaque municipalité se prononçait, soit pour le maintien de la prohibition, soit pour son abolition mitigée par une réglementation combinée de façon à réduire le mal à des proportions infimes, et surtout en laissant au pouvoir la possibilité de le réprimer, ce qui était impossible avec le régime jusque là trop avantageux pour ceux qui le violaient: consommateurs débiteurs, officiers publics et politiciens.

M. l'abbé Sullivan entre ensuite dans les particularités de la loi nouvelle, expose les avantages qu'elle offre, et conclut en établissant qu'on peut beaucoup plus facilement combattre un ennemi connu, visible, palpable, qu'en recherchant le vice caché, encouragé et protégé dans un but de lucre ou d'ambition politique par ceux-là même qui sont chargés de le réprimer.

Il n'est pas douteux que la ligue anti-alcoolique du diocèse de Montréal ne fasse son profit d'une partie des remèdes appliqués à l'Etat du Vermont par M. l'abbé Sullivan et ses collègues de la Chambre. C'est une question de temps et d'organisation."

A la suite de la conférence qui fut religieusement écoutée et si fréquemment applaudie, Mgr Bruchési, qui présidait la réunion en sa qualité de Vice-Chancelier de l'Université, invita à parler l'Hon. Rodolphe Lemieux. Le Solliciteur Général s'exécuta avec la distinction dont il est coutumier.

Enfin, Monseigneur lui-même tint à féliciter M. le conférencier et à donner une nouvelle preuve du zèle inlassable qu'il déploie pour soutenir, encourager et au besoin défendre toutes les causes qui intéressent notre race et notre foi.

Nous devons féliciter la Société canadienne d'Economie sociale de l'heureuse initiative qu'elle a prise dans ce mouvement anti-alcoolique, qui est d'un si haut intérêt pour l'avenir de notre nationalité.

Cette Société, dont l'œuvre sociale n'est peut-être pas assez connue à Montréal, a été fondée en 1888, lors d'une visite de M. Rameau de Saint-Père. Au cours d'une conférence donnée au Cabinet de Lecture Paroissial, sur la "réforme sociale et les travaux de LePlay", M. Rameau exprima le désir de voir quelques groupes faire partie des Unions de la paix sociale de France. Le 12 novembre 1888, une réunion de quelques citoyens de Montréal eut lieu au Cabinet de Lecture Paroissial, sous la présidence de M. L. A. Jetté, alors juge de la Cour Supérieure, maintenant lieutenant-gouverneur de cette province.

Ce dernier fut élu président de la Société canadienne d'Economie sociale, — qui fut regardée alors comme définitivement fondée, — et M. L. A. Chauvin, maintenant décédé, en fut le premier secrétaire.

Le comité suivant fut formé et autorisé à s'adjoindre de nouveaux membres: MM. Alphonse Desjardins, M.P.; L. O. David, M.P.P.; G. A. Nantel, M.P.P., et rédacteur de "La Presse"; L. W. Sicotte, greffier de l'Ecole polytechnique, et J. X. Perreault.

La première réunion régulière eut lieu le 3 décembre 1888. Le conférencier fut M. Léon Gérin, qui lut un travail sur la science sociale de LePlay.

Et depuis, la Société a continué à vivre, faisant, sans tapage, silencieusement, œuvre méritoire. Son président est actuellement M. Eugène Lafontaine, substitut du Procureur général, et M. J. A. Beaulieu, jeune avocat de distinction, en est le secrétaire.

Cette société se propose, de temps à autre, d'avoir des conférenciers de marque pour quelques-unes de ses séances mensuelles, auxquelles sera, invitée le public.

M. J. A. Beaulieu a ses bureaux dans l'édifice de "La Presse"; on pourra s'adresser tous ceux qui désireraient avoir certains renseignements sur cette Société, ou désireraient en faire partie.

CAUSERIE

Cartes Postales

J'AIME cette mode des cartes postales. Elle a introduit dans nos mœurs un renouveau de cordialité, et fait, en quelque sorte, qu'on n'est pas toujours loin du cœur lorsqu'on est loin des yeux. La paresse des amis en voyage, qui reculeraient plus d'une fois devant la corvée de la lettre à écrire, — une lettre, c'est tout un travail, depuis le papier à remplir jusqu'à l'enveloppe à fermer! — s'accommode aisément de l'envoi, sans phrases, d'une jolie carte illustrée, dont le sujet photographique épargne les longues descriptions à la plume et les récits oiseux. Une simple formule affectueuse, juste ce qu'on mettrait, après quatre pages de pénible littérature, dans une missive ordinaire; et tous les devoirs de correspondance sont remplis. Vous avez prouvé au destinataire que vous pensiez à lui, et vous lui fournissez, sans vaine fatigue des ménages et, la plupart du temps, bien plus clairement qu'avec l'éloquence de votre style naturel, un tableau des pays que vous parcourez. Il y a tout bénéfice pour tout le monde.

Surtout pour le destinataire, s'il est artiste, amateur des sites illustrés et désireux de ne point perdre ses illusions sur les beautés légendaires de tels ou tels coins du monde célébrés depuis des siècles par le consentement universel. Et, ici, je tombe à pieds joints dans une théorie qui m'est chère et que je crois vraie.

Je ne suis point voyageur, — par princi-

Echange de Cartes Postales

Dans un but de documentation, l'Album Universel échangerait cartes postales de Montréal et du Canada, contre cartes postales, vues d'Allemagne.

pe. Car toujours, lorsqu'il m'est arrivé, d'aventure, de voir de mes yeux une ville, une montagne, une berge de fleuve ou un bord de mer, dont la renommée chantait dans mon imagination d'après des lectures antérieures, j'ai éprouvé un désenchantement complet. Avant de regarder d'en bas le Mont Blanc, je me l'étais figuré infiniment plus majestueux; et je m'étais fait de la "grande bleue", qui baigne les côtes de l'Espagne, de la France, de l'Italie et de la Grèce, sans compter la Turquie, l'Asie-Mineure et l'Afrique, une idée plus charmante, avant d'avoir, à Marseille,

Contemplé ton azur, ô Méditerranée!...

Ton azur, à qui les ordures ménagères font un ourlet de crasse noire et malodorante.

C'est pourquoi je préfère garder, sur les lointains, des imaginations sans doute fausses, mais combien plus séduisantes que la réalité! Pensez-vous, par exemple, qu'une vision présente du Japon actuel, modernisé, civilisé, européenisé, plein d'usines électriques, de casernes, d'arsenaux et de banques, ne me ruinerait pas l'idéal de-

Ivrognerie et Guerie

COMMENT UNE MONTRÉLAISE GUÉRIT SON MARI DE L'IVROGNERIE AVEC UN REMÈDE SECRÈT.

"Je tiens à vous dire que le remède "Samarita" a guéri mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleure, sous tous les rapports."

Paquet gratis, et brochure contenant les noms et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARITA REMEDY CO., 55 JORDAN CHAMBERS, rue Jordan, Toronto, Canada.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Le secret de l'énergie.



Vente en Gros: E.-D. MARCEAU, 281 - 285, rue St-Paul MONTREAL

Le café est un aliment d'épargne, le bon café noir, fort, à l'arôme délicat et pénétrant — le "CAFE DE MADAME HUOT" — qui n'a pas de rival, pas plus sous le rapport de la qualité que sous celui du prix. Lorsque vous avez un travail dur ou difficile à faire, qui exige un effort spécial de l'esprit ou du corps, avec une bonne tasse bien chaude de ce délicieux café, vous vous mettez à même d'accomplir votre tâche sans fatigue. Essayez-le. Demandez-le à votre fournisseur: s'il ne l'a pas, je vous en enverrai une boîte de 2 livres, sur réception de 75 cents, si vous habitez la ville; dans les provinces de Québec et d'Ontario, je livre par quantités de 3 boîtes de 2 livres sur réception de \$2.25, et je paie le fret. Buvez donc

LE Café de Madame Huot

GRATIS

Catalogue illustré de MERCERIE POUR HOMMES

SERA ENVOYÉ A N'IMPORTE QUELLE ADRESSE

Adresse BEAUPRÉ, Département 1718 rue Ste-Catherine, MONTRÉAL Printemps 1906

licieux du vieux Japon des kakémonos et des lanternes de papier, délicat et coloré, où, pour les beaux yeux de madame Chrysanthème, d'éperdus daimios s'ouvrent le ventre en croix avec de fins couteaux d'acier bleu, aux gardes incrustées de scarabées d'or?

Non. Les voyages dans un fauteuil sont les meilleurs. Et les cartes postales qui, sur leurs rectangles de carton, nous apportent à domicile tous les paysages du globe, méritent la reconnaissance de ceux — et j'en suis — qui détestent qu'on délore leurs rêves.

LOUIS MARSOLLEAU.

Echange de cartes postales

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier de notre bon vouloir, à cet égard de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'engorgement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction!

Les personnes dont les noms suivent échangeront avec plaisir des cartes postales illustrées, avec monde entier: M. H. Bernier, 316 Bartlett, Manchester; N. H. Mlle Flore Phaneuf, St Césaire, Québec; Mlle Yvonne Loisele, 25 Riverside St., Lowell, Mass.; Mlle Ernestine Beau lieu, 95 rue Church, Ville Saint-Paul, Montréal; Mlle Marie-Louise Gendron, 455 W. Harrison St., Chicago; Mlle Eva Lapalme, St Basile le Grand, c'té Chamby, Qué.; Mlle Calixte Beault, Pointe-Claire, P.Q.; M. Arthur Roy, 72 rue Dollard, St Malo, Québec; Mlle Marie-Anne Lapalme, St Basile le Grand, Chamby, Qué.; M. Albini Rodrigue, Verdun, Montréal; Mlle Adrienne Charlebois, St Benoît, Deux-Montagnes, P.Q.; Mlle Eva Ladouceur, St Placide, Deux-Montagnes, P.Q.; Mlle Christiana Lavigne, St Placide, Deux-Montagnes, P.Q.; Mlle Emela Leduc, St Placide, Deux-Montagnes, P.Q.; Mlle Emma Pilon, St Placide, Deux-Montagnes, P.Q.

Cartes Postales

250 vues différentes du Canada les plus artistiques sur le marché



10c la doz., 75c le cent

Grand assortiment de fantaisies, les sujets les plus nouveaux aux plus bas prix.

DEMANDEZ CATALOGUES MENSUELS

ROMEO ROUSSIL

EDITEUR D'ART 1218, rue Saint-Laurent, (MONUMENT NATIONAL)

La seule maison qui paie invariablement le port et qui accepte en paiement des timbres de toutes nationalités.

LE MUSÉE

Cartes Postales Illustrées GROS ET DETAIL Pour les MARCHANDS et les COLLECTEURS. Pour les MARCHANDS nous envoyons des échantillons au gré du gros. Pour les COLLECTEURS nous envoyons des échantillons de Mandat ou de Timbres. Un ALBUM donné GRATIS pour tout achat de \$1.00. ALBUMS de 25 cts à \$5.00. Ordres par la maille exécutés promptement. C. VEZINA, Jr., PROPRIÉTAIRE 1838 1/2, rue Ste-Catherine, Montréal, Québec. Tél. Est 637. Mentionnez l'Album Universel.



J'y étais

PAGE OUBLIÉE

AVEZ-VOUS jamais entendu un soldat vous parlant d'une grande bataille, d'un fait isolé dont il fut un des acteurs ? Avec quelle noble fierté il vous dit : "J'y étais !" Moi-même, avec toute la modestie qui cependant doit se trouver au coeur du prêtre, moi-même je tiens à dire :

Magenta..., j'y étais !
Solférino..., j'y étais !
Puebla..., Cholula..., Cuisillo..., Jiquilpan..., j'y étais !

Plus tard, Sedan..., mal le sinistre de l'épouvantable catastrophe, Sedan, glorieuse défaite..., j'y étais !

J'étais à Coulmiers, à Patay, à Villersexel, à Héricourt ! J'y étais !...

Et, je le répète, je tiens à dire que je me trouvais dans ces vastes effondrements causés par la colère des hommes. Sans beaucoup de paroles, vous comprenez toute ma pensée. J'étais là, au milieu de ces ruines, pour remplir un devoir auprès de ceux qui, si bien, accomplissaient le leur, malgré le voile si mystérieux qui enveloppait ces oeuvres de nos sanglantes folies humaines. J'étais sous ces tempêtes et de fer et de feu, afin de déchirer les sombres nuages du souffle de mon amour et montrer le ciel, récompense sublime, à ces précieuses victimes tombées dans ces tristes étapes de la guerre, hélas ! dans les sillons sanglants de la mort. J'y étais, mais pour donner tout ce que j'avais au coeur à ces enfants qui donnaient tout à la patrie : leur jeunesse, leur sang, leur avenir. Je voulais couvrir par des paroles de paix les hurlements farouches de la bataille et élever dans des régions supérieures ces jeunes coeurs jetés à terre avec toutes leurs espérances. Je voulais offrir pour le salut de la patrie toutes ces victimes tombant sur les larges autels, et joindre mes prières à toutes ces voix suppliantes s'échappant de profondes blessures.

J'étais là comme ministre de Dieu, comme Français, pour donner à la France tout ce que je pouvais lui donner.

Français... quel beau titre ! Trouvez-en un autre qui le dépasse !

Et voilà qu'après avoir été le témoin de ces vastes hécatombes, j'ai le courage de rappeler le sublime de tous les héros et aussi de toutes les laideurs du champ de bataille, de commander aux échos de répéter les sinistres clameurs de la guerre. Pourquoi donc ? C'est que je tiens à avoir le droit de dire :

Aimez-vous ; et toutes ces énergies, tournez-les enfin vers le progrès, vers des gloires que ne viendront ternir ni des larmes ni des taches de sang.

Aimez-vous, et laissez toute leur beauté aux grandes oeuvres du Créateur.

Aimez-vous, et au lieu de semer des ruines, édifiez, édifiez encore et toujours.

Aimez-vous, et laissez à leur place toutes ces magnificences de la nature.

Pourquoi créer des tempêtes, alors que le ciel serait des plus sereins ?

Pourquoi voiler par les sinistres nuages de la poudre et des incendies les beaux soleils de Dieu ?

Pourquoi ces riches et joyeux tapis de verdure remplacés par des mares de sang ?

Pourquoi ces géants de nos forêts vont-ils joncher le sol de leurs membres séculaires ?

Pourquoi consumer par le feu ces palais, ces chaumières du pauvre ?

Des larmes et des sanglots à la place des chants d'allégresse?... Pourquoi ?

JEAN LANUSSE.

M. Armand Fallières

Président de la République Française

(Suite)

Voilà de belles paroles qui ont dû plaire au nouveau chef d'Etat, du moins autant que toutes les flagorneries dont on a rabattu ses oreilles à la suite de son élection ; mais, il faut dire qu'il a entendu d'autres antennes bien moins agréables, et celles-là aussi, au lendemain du fameux vote du 17 janvier dernier.

A titre documentaire, et sans les apprécier le moins du monde, nous reproduisons les vues de deux journalistes parisiens aussi connus que peu favorables à M. Fallières.

De M. Drumont dans la "Libre Parole" :
"Comment s'expliquer que devant les anxiétés qu'inspire l'état de l'Europe, en présence des éventualités qui peuvent se produire bientôt, une Assemblée française aille choisir, consente à mettre à la tête du pays un être dont la nullité est avérée, un être mou, flasque, à moitié impotent, sans caractère et sans valeur ?

"Loubet a été élu parce qu'il était président du Sénat, Fallières a remplacé Loubet à la présidence du Sénat, il lui succède à la présidence de la République ; il avance à son tour de bête.

"Celui-là fera-t-il ses sept ans comme l'autre ? Il est toujours permis d'espérer que non. Se figure-t-on ce que serait la France, après le septennat d'un homme assez dénué de tout sens moral, assez dépourvu de patriotisme, assez basement désireux de la grosse prébende de l'Élysée pour s'être placé sous le patronage de Combes, de Pelletan et d'André ?

"Le président est le jouet, l'esclave, l'instrument fatalement docile de ceux qui l'ont élu ; il ne pourrait être honnête qu'en étant ingrat, et par le sophisme d'une conscience, que les 1,200,000 francs annuels contribuent à obnubiler, il en est arrivé à croire qu'il serait malhonnête envers ses partisans s'il était honnête envers le pays."

De la "République française" (M. Georges Lachapelle) :

Entre deux candidats dont l'un est sans prestige et sans volonté, et l'autre un homme intelligent et laborieux, dans toute la force de l'âge et doué d'une fermeté de caractère assez peu commune, comment la majorité qui nous gouverne depuis quatre années aurait-elle pu hésiter ?

"Comment aurait-elle pu se résoudre à choisir un chef d'Etat qui fût autre chose que le serviteur de ses intérêts ? Comment supposer que dans une assemblée nationale dont les deux tiers des membres, pour ne pas dire plus, n'ont d'autre objectif que de conserver leurs sièges électoraux, le souci de l'intérêt public l'emporterait, même un seul jour, sur le souci de la réélection ?"

M. H. Rochefort écrit :

"L'élection de M. Fallières n'en sera pas moins le triomphe de tous les Percin, de tous les Peigné et de tous les Vadecard flétris par l'opinion. L'Égypte a eu, pendant sept années, les vaches maigres ; nous aurons, pendant sept années, les hommes gras accompagnés de tous ceux qui cherchent à s'engraisser.

"Tel est le conciliateur et le pacifiste que le Congrès versaillais va nous donner. Le petit avocat de Nerac, qui a plutôt l'air d'une terrine de ce nom, quittant son fauteuil sénatorial qu'il remplissait à déborder, va, pendant sept longues années, devenir l'arbitre de nos destinées. On a choisi comme pour nous narguer, ce qu'il y avait à la fois de plus répugnant au moral et de moins décoratif au physique.

"Ce sera un hippopotame à l'engrais qui ne vivra que pour son énorme ventre. C'est malheureusement nous qui le remplirons, et si quelqu'un au monde pouvait nous faire regretter l'affreux Loubet, c'était encore le plus affreux Fallières."

N'insistons pas, la violence même de ces paroles nous porte à croire que M. Fallières n'est pas aussi repoussant qu'on no le montre. Du reste, laissons aux politiciens français de commenter ces aménités qui sont le revers de la médaille de la gloire.

Colonial House

MONTREAL

NOUVELLES

marchandises du

printemps arrivant

quotidiennement.

Tous les plus nouveaux tissus et dessins en fait d'étoffes à robe, soies, foulards, flanelles, etc.

Des échantillons sont envoyés GRATIS par la poste, lorsque possible ; et, une attention spéciale est DONNÉE aux commandes envoyées par la poste.

Aux clients qui achètent par la poste seulement.

PRIME

Un an d'abonnement à l'Album Universel sera donné gratuitement à quiconque achètera pour la valeur de \$5.00 de marchandises.

Henry Morgan & Co.,
Phillips Square, MONTREAL

TEMPS PERDU

Si peu d'oeuvres pour tant de fatigue et d'ennui !
De stériles soucis notre journée est pleine,
Leur meute sans pitié nous chasse à perdre haleine,
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui.

"Demain, j'irai demain voir ce pauvre chez lui ;
"Demain, je reprendrai ce livre ouvert à peine ;
"Demain, je te dirai, mon âme, où je te mène ;
"Demain, je serai juste et fort, pas aujourd'hui !"

Aujourd'hui, que de soins, de pas et de visites,
Et l'implacable essor des devoirs parasites
Qui pullulent autour de nos tasses de thé !

Ainsi chôme le coeur, la pensée et le livre,
Et pendant qu'on se tue à différer de vivre,
Le vrai devoir dans l'ombre attend la volonté.

SULLY-PRUDHOMME,
de l'Académie française.

DUPUIS FRERES

Nos magasins sont fermés tous les soirs, à 6 heures, excepté le Samedi.

Les commandes par la maille, sont EXÉCUTÉES AVEC SOIN.

Notre exposition des tissus nouveaux pour Robes et Costumes

Un succès éclatant : Des milliers de personnes répondent à notre invitation.

Cette première journée de notre exposition des nouveaux tissus pour robes est un véritable succès; à certaines heures, l'affluence des visiteurs était considérable, les différents rayons où sont étalés les nouvelles étoffes étaient littéralement encombrés.

Nous continuerons cette semaine notre exposition en y ajoutant des lignes nouvelles, qui nous arrivent présentement.

A remarquer, l'étalage des Crêpe de Chine, Draps Amazone, Eoliennes de fantaisie, Laine et Soie pour robes de soirées, Drap de Chine et Popeline de soie, Tissus pour costumes de rue, Serges "Home Spun", Tweeds de fantaisie, Draps unis pour costumes de rue, etc., etc.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est

1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

Femmes anxieuses, Femmes souffrantes



Le célèbre Dr Wilson a écrit pour vous un livre contenant des conseils qui valent leur pesant d'or. Il en a une copie pour vous qu'il vous enverra GRATUITEMENT sur demande. Écrivez aujourd'hui même.

Dr. Wilson Med. Co., 204 Rue St-Jacques MONTREAL.

PATENTES QUI PROTEGENT

Featherstonaugh & Cie

Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.

EDIFICE CANADA LIFE, MONTREAL, CHAMBRE 39.

La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles

Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS

A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c

Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL Téléphone EST 848 (coin St-Denis)

The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

M. Joseph Quintal

Le nouveau Vice-Président du "Corn Exchange"

NOUS présentons à nos lecteurs un de nos compatriotes, M. Joseph Quintal, que l'élection unanime du Corn-Exchange vient de porter à la vice-présidence de cette puissante association.

De grandeur athlétique, développé par tous ces exercices du corps qu'il voudrait voir popularisés parmi tous nos jeunes compatriotes, M. Quintal est maintenant âgé de 43 ans, étant né à Montréal, en 1863, d'une des familles les plus respectables de notre cité. Il fit un cours commercial brillant, à l'Académie Archambault, et dès 1879, il occupait un poste de confiance au "Courrier de Montréal". Puis il entra au service de M. O. Dufresne, grand exportateur de grains et fourrages, et de M. Macbean, et en 1887, il fonda l'établissement dont il est le chef, et qu'on assure être la plus grande maison d'exportation de fourrages et de grains du Canada, sinon de l'Amérique du Nord.

Trait particulier chez lui, il a l'amour passionné des lectures sérieuses, et vous le trouvez, à ses heures de loisirs, partagé entre la lecture de son "Journal of Commerce", de New-York, de la "Revue des Deux-Mondes" et de "l'Illustration". La seule faute qu'il avoue avoir commise, au service de ses patrons du "Courrier de



M. JOSEPH QUINTAL.

Montréal", c'est de s'être attardé à la lecture des journaux et revues de France, qu'il était chargé de remettre aux rédacteurs à l'arrivée des courriers d'Europe. — "Felix culpa!"

Les relations commerciales de la maison Quintal sont des plus variées et des plus étendues; elle est représentée en Angleterre, au Mexique et aux Indes. Il y a quelques années, M. Lynch devint l'associé de M. Quintal, qui a été longtemps le secrétaire du Corn-Exchange avant d'en être le vice-président.

Le 23 janvier 1889, il a épousé, en première noces, Mlle Elisabeth Saint-Germain, et le 25 novembre 1902, en secondes noces, Mlle Valérie Beaulieu, de Saint-Jérôme.

Nous félicitons notre compatriote de sa promotion, conquise par l'unique persévérance dans la lutte quotidienne au milieu d'éléments qui n'ont tenu compte, cette fois, que des qualifications personnelles du nouveau titulaire.

Estimé à juste titre des Canadiens-français, M. Quintal jouit de la plus haute considération chez nos concitoyens anglais, qui reconnaissent en lui l'homme énergique, le "self-made man", doué des plus précieuses qualités en affaires et d'une urbanité exquise dans toutes ses relations commerciales et privées.

Feu Delphis Pepin

BON fils, bon chrétien, ami discret et loyal, employé modèle. Tel fut celui que l'ange de la Mort vient de toucher du bout de son aile. Tel fut celui qui vient d'être enlevé prématurément à l'affection de sa brave et respectable famille, à l'estime de ses concitoyens et de ses nombreux amis. Il fut aussi brave, aussi courageux, à ce moment suprême, qu'il le fut pour faire la lutte de la vie. Se sentant sérieusement malade, il fit mander son médecin, se recueillit pour la bénédiction du prêtre, sa paix avec Dieu, et prononça d'une voix ferme et énergique ces paroles dignes d'un héros: "Je suis prêt!"

C'est bien le moment de citer ces paroles d'un grand citoyen qui disait, à la mort de l'un de ses amis de coeur: "Que la Providence a des voies étranges!" Oui, vraiment, voici un jeune homme qui était l'exemple de sa paroisse; un jeune homme qui faisait la joie de sa famille; un jeune homme dont le nom était synonyme d'honneur et de probité; un jeune homme, enfin, dont l'avenir s'ouvrait devant lui tout riant et plein des plus belles espérances, qui disparaît tout à coup, comme l'éclair qui sillonne la nue et va se plonger dans l'immensité. Ah! si nous n'avions cette pensée de la foi qui nous dit que cette séparation des êtres qui nous sont chers ne sera que momentanée et que nous nous reverrons bientôt dans l'au-delà de cette vie terrestre, il n'y aurait plus de consolation possible. Avec cette espérance bien fondée, séchez vos larmes, vénérez parents, et nous, ses amis, qui l'avons connu et qui l'avons aimé pour ses belles qualités du coeur et de l'esprit, ayons confiance, ramonons notre courage et, penchés sur le bord de sa tombe, disons-lui, non pas adieu, mais: "Au revoir".

"Credo resurrectionem".

Siméon Mondou

Les funérailles. — Elles ont eu lieu jeudi, le 1er courant, au milieu d'un grand concours de personnes venues de la ville, de la banlieue et des paroisses environnantes. Le deuil était conduit par son père, Monsieur Léon Pepin, son frère Joseph et ses deux beaux-frères, Messieurs William Perrault et Amédée Paquette. Les porteurs étaient



DELPHIS PEPIN,

Décédé à Notre-Dame des Neiges, le 29 janvier 1906, dans la 33ième année de son âge

MM. James Paterson, A. C. Gour, Albert Hurtubise, Fr. Lapointe, Alphonse Gougeon, fils, et Edmond Gohier. Le cortège funèbre, précédé de la fanfare de Notre-Dame-des-Neiges, se mit en marche et défila par la rue principale, où par respect pour la mémoire du regretté défunt, la résidence où se réunit le Club Athlétique (dont il était l'un des fondateurs) était drapée de noir.

Remarqués dans le défilé: les Forestiers Catholiques, les membres de l'Union Saint-Pierre; Jos. Brunet, maire de N.-D. des Neiges; Dr J. A. Charette, Raoul Claude, Emile Demers, Olivier Savage, Frs Benoit, Israël Crevier, Michel

Hurtubise, Eustache Prud'homme, Sr., N. P.; Antoine Robert, J. P. Chartrand, Elie Deschamps, J. A. Gougeon, Edouard Leduc, Sr., Gervais Décar, Francis Décar, Magloire Ouimet, François Desmarchais, Alfred St Cyr, Jos. E. Fraser, L. E. Gauthier, Louis Boudrias, Julien Boudrias, Félix Lavergne, Isidore Maranger, W. St Pierre, Henri St Pierre, Louis Groulx, F.-X. Boileau, Henri Larose, Ferdinand Benoit, Dosithee Perrault, Arthur St Pierre, Chs Grondet, J. B. Lalonde, Alex. Courville, Clovis Robillard, Antoine Sans-Cartier, Ernest Paquette, M. Chouinard, représentant l'Union Saint-Pierre de Montréal; David Joly, notaire Crevier, James McKenna, H. Trudeau, W. J. Rafferty, Frs Prud'homme, Arthur Provost, Hector Charette, Edmond Goyer, Jos. Godin, Godefroy Ratte, Henri Desrosiers, Henry Higginbotten, James Smart, Jos. Lacombe, Arthur Yale, Camille Légaré, Séraphin Deguise, Alphonse Cardinal, Séraphin Deguise, fils; Siméon Mondou, et un grand nombre d'autres.

Une foule nombreuse se pressait aux abords de l'église, où la levée du corps fut faite par le Rév. Monsieur J. L. Perrault, curé, son ami de coeur. Il chanta lui-même le service, assisté des Révérends Pères Desfossés et Lozeau, pendant que le choeur de N.-D. des Neiges exécutait avec beaucoup d'art la messe de Perrault.

Après le service, la foule s'écoula silencieusement, et le cortège se reforma pour se rendre au cimetière, où les restes du cher défunt furent déposés au charnier.

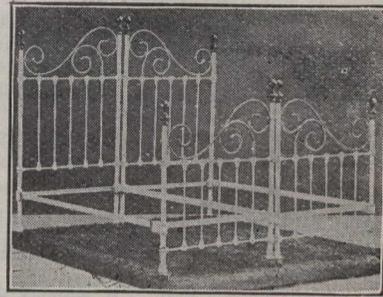
Les offrandes de messes et les tributs floraux ont été fort nombreux, et ils prouveraient, si c'était nécessaire, en quelle haute estime était tenu le regretté défunt, auquel nous rendons ici un dernier hommage.

R. I. P.

Lits Jumeaux

Cuivre et Fer Emaillé

valant \$30, pour \$18



Nous avons acheté à grande réduction tout ce que le fabricant possédait de ces lits et nous les offrons à un très bas prix.

Nous sommes les seuls à Montréal ou vous pouvez vous les procurer.

Les ornements et les montants sont en beau cuivre brillant ne se ternissant jamais, le reste est émaillé en blanc.

Hauteur du chevet, 5 pieds 7 pcs.; Pied, 4 pieds. Vendus à la paire et manufacturés en une seule dimension, 3 pieds par 6½.

Ces lits sont hygiéniques, confortables et commodes, peuvent être employés comme lits simples ou comme lits doubles.

Toujours vendus \$30.00, mais en mentionnant ce journal on pourra les obtenir pour \$18.00.

RENAUD, KING & PATERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)

VER SOLITAIRE TÆNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays. — Le TÆNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose.

La bouteille \$1.00 franco, par la poste

Henri Lanctot, Pharmacien PHARMACIES { 672 } RUE ST-LAURENT { 299½ } MONTREAL

Tout connaisseur

Vous dira que le meilleur tabac canadien naturel haché est emballé par

VALIQUETTE

Cinq qualités. Pour tous les goûts Nos. 40, 50, 60, 80 et 100, désignant le prix de la livre. Échantillons du No. 100 envoyé sur réception de 25c, autres numéros 12c. — T. Théo.

Valiquette, 1735 Rue Ste-Catherine, Montréal

Calmez ces douleurs

Une seule application de
NERVOL

sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens.
Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal



LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m.
†4.00 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., †8.50 a.m., *2.00 p.m., *5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-AGATHE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.
LABELLE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches
M Jeudi. ‡ Mardi et jeudi seulement. § 1 dimanche
seulement. † Quotidien excepté le samedi.
‡ Samedi seulement.

A. LALANDE agent des passagers pour la ville,
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques,
voisins du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur
l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m. Arr. Toronto à 4.30 p. m.,
Hamilton 5.30 p. m., Niagara Falls, Ont., à 10.15
p. m., Buffalo, 11.15 p. m., London, 7.43 p. m., Dé-
troit, 9.45 p. m., Chicago, 7.42 a. m.

CAFÉ ÉLÉGANTE SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté,
aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours,
aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., † 11.10 a.m.,
* 7.40 p.m.
Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m.,
* 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches
exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m.,
tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de
semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-
Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours } Pour tous les points des
excepté le dimanche. } Montagnes Adiron-
7.00 P.M. tous les jours. } dacks, Malone, Utica,
Syracuse, Rochester,
Buffalo, Albany, New-York et tous les points au
Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche. } Train local
10.20 A.M. excepté le sam. et dim. } pour Chatau-
1.35 P.M. le samedi seulement. } guay, Beauhar-
5.10 P.M. excepté le dimanche. } nois et Valley-
7.00 P.M. tous les jours. } field.
9.45 A.M. Dim. seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de chars
Pullman, et toutes informations, adressez-vous
au bureau de la ville, 129 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,
Agent local pour la vente des billets Agent général

Pour les Fêtes Fabriquez vos liqueurs,
Charbreuse, Bénédic-
ne, Anisette, etc. pour la moitié du prix
régulier. — Vous trouverez les directions
nécessaires dans mon livre intitulé

LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS
que je vous enverrai GRATIS sur
demande.
Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur
2224 Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

O - phé - li

SI l'ombre de Shakespeare revient errer parfois en ses lieux d'origine, je la supplie très humblement de me pardonner ce jeu de mot. Le grand Will ne sera pas sévère, car vraiment, entre l'Ophélie danoise qui se noie, couronnée de fleurs du Nord, et ma petite O-phé-li qui expire doucement, le front ceint de fleurs de lotus, il y a plus qu'un rapprochement de noms, il y a une communion pareille : celle de souffrir en l'amour déçu et d'en mourir...

Elle avait été élevée richement au palais du mandarin son père, et, de bonne heure, les jeunes clercs et les bonzes imberbes lui adressèrent des compliments flatteurs et poétiques, suaves comme un parfum de thé s'exhalant d'une petite tasse de porcelaine, et charmeurs comme le sifflet d'un jeune pâtre sortant d'une flûte de bambou. Vers la quinzième année, elle se vit tellement courtisée, à cause de toute la sveltesse capiteuse de sa petite personne, à cause aussi de la langue infinie de ses yeux en amandes, que son père lui enjoignit de choisir un époux.

Les concurrents étaient nombreux. On y voyait le prince Zémir, qui venait exprès de l'Inde avec ses éléphants chargés d'ivoire; le pacha d'Alep, qui, en guise d'offrandes, apportait une quantité considérable de noix de coco et de dattes mûres; un rajah de Ceylan avec des perles fines, pêchées par ses ordres dans la mer bleue, et bien d'autres personnages venus de lointains pays et qu'accompagnaient des cadeaux splendides. Mais O-phé-li passa devant eux avec tout le dédain de ses lèvres hautaines et toute la grâce de ses petits pieds menus, pour désigner, de sa main de petite fille, un simple écolier qui lui avait enseigné l'art de rimer des vers sur les tablettes, et qui se nommait du très doux nom de Lang-Our.

Lang-Our n'avait pas sur les épaules de somptueux habits, ni sur la tête un nankin brodé avec des paillettes d'or, ni dans les pieds des babouches avec des talons d'argent, mais il avait dans la tête un esprit pénétrant et tendre, et, dans le cœur, une passion sincère et noble. Il n'avait jamais adressé la parole à sa petite idole, qu'il osait à peine regarder; seulement, il avait, sur maintes baguettes de roseaux, adressé à la petite héritière des placets où, en rimes sonores et limpides, il parlait de ses yeux comme des lacs infinis où se mirent les nuages bleus et les cygnes blancs, de sa bouche comme des grenades mûres qui pendent par baies dans les vergers célestes, de ses mains comme des fleurs légères qui se courbent aux caresses du vent, et encore bien d'autres jolies choses.

Le mandarin s'emporta. Il invoqua son autorité toute-puissante, il menaça sa fille insoumise, il faillit abattre son poing rude aux ongles longs et recourbés sur la chevelure d'ébène de l'enfant; il faillit, de ses longues dents, noircies au bétel, mordre son col pur et délicat, mais elle sut si bien supplier, si bien implorer aux genoux du terrible homme, lui promettre la protection suprême du grand Kong-fou-tsen et du non moins suprême Bouddha aux yeux de jaspe, qu'il s'apaisa.

Il ne chassa pas Long-Our, il ne meurtrit point O-phé-li, mais seulement il exigea que le fiancé partît sur-le-champ pour le Japon afin d'y travailler à obtenir une honorable position, en rapport avec la situation de sa promise, celle d'assembler de rimes et de joueur de flûte n'étant pas suffisante aux yeux du vieillard.

Et là-dessus il fut inexorable. O-phé-li était devenue toute triste et toute pâle. La teinte ambrée de sa peau se décoloreait, la roseur de sa bouche se fanait, et ce lui était une douloureuse distraction de regarder les chrysanthèmes mourir au soleil, faute d'eau, en songeant que là-bas, bien loin, l'aimé mourait peut-être de regret, faute de ses yeux de lacs aux larmes d'humide rosée.

Et elle s'ennuyait ! Sa vieille nourrice la couchait dans un hamac de lianes, et elle agitait sur son front de grands lys jaunes, ou bien, pour l'égayer, elle apportait près d'elle une cage pleine de bengalis, et l'enfant s'efforçait de sourire en respirant les fleurs ou en écoutant les oiseaux. Alors elle se souvenait du souffle léger de Lang-Our, de son harmonieuse parole, et elle retombait dans sa rêverie. Longtemps elle reçut des lettres de lui. Il lui racontait ses premiers voyages, ses premiers succès; il lui dépeignait les rivières infinies comme des plaines d'or, les mers bleues où il avait manié des rames rouges, des pagodes où, au seuil, des dragons et des chimères grimâcaient, et il ajoutait : — Partout l'obsession de votre personne me poursuit, et c'est ce qui m'empêche d'avancer, car je passe mon temps à écrire, avec une petite plume d'hirondelle, tous les charmes dont vous êtes entourée. Longtemps elle s'enivra de cette correspondance amicale et jolie, qu'elle renfermait précieusement dans un petit coffret d'acajou; longtemps elle se fit relire, au

cours du fleuve, étendue dans son pagne de soie, les pieds au fond de la pirogue, par sa vieille nourrice, les messages de Lang-Our.

Mais un jour, elle n'en reçut plus; alors sa santé s'altéra. Elle s'affina, devint toute frêle, d'une taille de libellule, d'une grosseur de fleur exotique, pas plus grosse qu'une grande fougère, et sa bonne mère dut redoubler de soins pour éviter tout accident.

On fit venir, exprès pour elle, une troupe de petits Siamois, qui jouèrent le guignol sur les planches pour la distraire; on lui promit de lui mener voir l'éléphant blanc du roi de Cambodge; on lui tressa, pour ses promenades, une magnifique ombrelle aux couleurs d'arc-en-ciel; on construisit, à son intention, un petit chalet en bois rare, dans le jardin; on lui présenta, dans un bocal de cristal, de gros poissons rouges, mais rien ne put dissiper le nuage de son front.

Elle devint silencieuse — la pauvre — et elle s'abîma dans ses profondes pensées. Elle passait son temps à peindre, avec des couleurs vives, des écrans, ou bien à enluminer des masques.

Un jour que son père la câlinait, elle descendit de sur ses genoux, vivement, et sur son visage fatigué elle se posa le plus reposant de ces masques, en disant :

— Voyez, père, quand Lang-Our reviendra, voilà comment je serai... et ce sera votre faute !...

Le mandarin comprenait sa rigidité trop excessive, et il pleurait avec elle, car, au fond, il n'était pas méchant avec sa figure de vieux magot dédoré; seulement, il ne pouvait pas arriver à comprendre quel agrément sa fille pouvait trouver à ce méchant poète !

Alors il attirait O-phé-li vers lui; il lui faisait apprendre la fable hindoue du serpent et du chat, et il lui enseignait les prières bouddhiques. Il lui faisait même espérer, un jour proche, un voyage à Pékin, la ville centrale, le ville-mère, mais elle secouait sa petite tête, où fleurissait la couronne d'ébène triste de ses cheveux, et elle balbutiait d'inintelligibles réponses.

Cela durait depuis de longs mois, et l'on n'avait plus de nouvelles de Lang-Our. Alors les prétendants, voyant la place libre, affluèrent de nouveau; le prince Zémir, le pacha d'Alep, le rajah de Ceylan et les autres. Le mandarin encouragea leurs efforts, et rien ne fut négligé pour faire revenir la petite fiancée sur ses premières promesses. On alla jusqu'à lui faire soupçonner l'infidélité de son Elu : quelqu'un (le prince Zémir, sans doute) lui affirma même qu'un jeune clerc chinois avait passé sur le continent nouveau, où il avait été massacré. Toutes ces assertions emplirent le cerveau d'O-phé-li, encore surexcité par toutes les fables dont sa nourrice la berçait et par tous les cauchemars dont elle était hantée la nuit...

Un jour, se trouvant seule, elle abandonna son jardin d'été aux plantations fraîches, et, toute seule, elle s'embarqua sur sa pirogue. Toutes les choses tournaient devant elle. Elle voyait les arbres se refléter dans l'eau et des poissons passer dans les feuillages. Le vertige bourdonnait dans sa tête, et le bruit des rames qu'elle déplaçait la faisait trembler. Elle entonna une chanson lugubre que lui avait apprise un vieux bonze, mort maintenant, et, au reflet du drapeau vert de la poupe sur les ondes, elle crut, un moment, que c'était le vieux bonze qui revenait avec de la mousse verte dans la bouche, et qui lui demandait :

— Où allez-vous, O-phé-li ?

— Je vais rejoindre mon fiancé, vieux prêtre; il n'est pas revenu me voir... C'est qu'il est tombé du navire... C'est qu'il dort dans l'eau. Je vais revoir mon fiancé, vieux prêtre !

Un moment elle s'arrêta de ramer et elle cueillit des lotus, toujours en s'accompagnant du rythme de sa plainte. Elle se les attachait autour de la tête, et puis elle regardait le ciel bleu, les rives vertes, les arbres roux et un décor de porcelaine, un décor de jolie marqueterie passait devant ses yeux. Mais ses yeux voyaient par la folie, car la pauvre était devenue folle subitement, et tout d'un coup, par un faux pas, elle se laissa glisser dans le courant, tendrement bercé par le fleuve qui la prit dans ses bras d'eau, et qui l'engloutit pour la mener, là-bas, vers le lit de belle mousse verte où dormait Lang-Our...

Ainsi vécut et mourut O-phé-li, petite sœur d'Orient de la douloureuse et poétique Princesse danoise, créée par vous, Shakespeare, divin poète !

EDMOND PILON.

AYEZ-EN TOUJOURS A LA MAISON

Sans attendre que le mal ait fait des progrès et soit plus difficile à combattre, guérissez toutes les affections de la poitrine, des bronches, des poumons et de la gorge, avec le BAUME RHUMAL.

Indigestion

Le mal d'estomac n'est pas à vrai dire une maladie, mais un symptôme. C'est un symptôme qu'une certaine série de nerfs est affectée. Non pas les nerfs volontaires qui vous permettent de marcher, parler et d'agir, mais les NERFS AUTOMATIQUES DE L'ESTOMAC sur lesquels notre esprit n'a aucun contrôle.

Je n'ai pas ici assez d'espace pour expliquer comment ces nerfs tendres, minces, contrôlent et font fonctionner l'estomac. Comment l'anxiété les brise et cause l'indigestion. Comment les abus les épuisent et causent la dyspepsie. Comment la négligence peut produire les maladies des reins, du cœur et autres par sympathie. Je n'ai pas l'espace voulu pour expliquer comment on peut attendre ces nerfs, les renforcer, les vivifier et les rendre bien par un remède que j'ai passé des années à perfectionner — maintenant connu partout par les médecins et les pharmaciens, sous le nom de Restaurant du Dr. Shoop, en tablettes et sous forme liquide. Je n'ai pas d'espace pour expliquer comment ce remède, en enlevant la cause met une fin certaine à l'indigestion, aux vomissements, à la cardialgie, à l'insomnie, à la nervosité et à la dyspepsie. Toutes ces choses sont expliquées au long dans le livre que je vous enverrai gratis quand vous m'écrirez. Ne manquez pas de demander le livre. Il vous explique comment la digestion est gouvernée par le plexus solaire, et une certaine d'autres choses que tous devraient connaître, car qui ne souffre pas de temps à autre d'indigestion ? Avec le livre j'envoie aussi "L'Indice de Santé" un passeport pour une bonne santé.

Pour avoir le livre gratis et "L'Indice de Santé" vous devez adresser : Dr Shoop, Boite 80, Racine, Wis. Dites quel livre vous voulez.

Livre 1 sur la dyspepsie.

Livre 2 sur le cœur.

Livre 3 sur les reins.

Livre 4 pour les femmes.

Livre 5 pour les hommes.

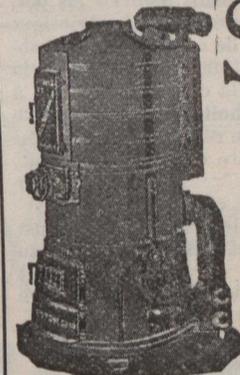
Livre 6 sur le rhumatisme.

Le Restaurant du Dr. Shoop

Préparé en liquide et en tablettes. En vente par 40,000 pharmaciens. Des cas moins sévères cèdent souvent à une seule bouteille—un seul paquet.

La fournaise à eau chaude

"Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y., Limited

593, rue Craig, Montréal



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,

221, Rue St-Jacques, MONTRÉAL.
Tel. Bell Main 1691

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée ? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par Marion & Marion, Ingénieurs-Conseils, Bureaux : 1 et Edifice New York Life, Montréal, Washington, D. C.

Au confluent des rivières Magog et St-François (Suite)

Quant au Révérend M. Lefebvre, il a repris ses fonctions régulières, à la tête du collège sus-mentionné.

Les catholiques de langue anglaise possèdent l'église Saint-Patrice, dont le curé actuel est M. l'abbé Fiset, très estimé de tous.

Quant aux alentours de la ville, dont, soit dit entre parenthèses, les rues larges et ombragées pour la plupart, sont d'une propreté remarquable, ils font involontairement rêver à la Suisse. Les panoramas variés, pittoresques et vraiment féériques parfois qu'ils présentent, font les délices des nombreux touristes qui, chaque année, accourent de fort loin pour admirer la "merveille" de nos Cantons de l'Est.

A douze milles au nord de la ville, on voit la belle nappe d'eau limpide de dix milles de long, du féérique lac Massawippi, lieu de villégiature favori des Américains, qui ont fait élever sur ses bords de coquettes et luxueuses villas que ne dédaignerait pas d'habiter une tête couronnée.

A huit milles à l'ouest de la ville, le lac "Petit Magog", et, neuf milles plus loin, le grandiose Memphremagog, lac de trente mille de long, que sillonne un bateau à vapeur. Et au-dessus, dominant la contrée de toute son imposante majesté, le Mont Orford, d'où l'on aperçoit, à cent milles à l'horizon, le Mont-Royal.

Il est fortement question d'un chemin de fer qui conduirait les voyageurs jusqu'au sommet de la montagne Orford.

Comme détails tout récents, faisons remarquer que M. C. H. Oliver, dont le portrait figure dans le groupe que nous publions, des directeurs de l'exposition de Sherbrooke, a, il y a environ trois semaines, été élu maire de cette ville.

Dimanche, le 4 février dernier, grâce à l'initiative et aux efforts multiples du Dr J. F. Rioux, qui s'est occupé de l'entreprise pendant plusieurs années, ainsi, du reste, que de nombreux personnages de Sherbrooke, était inauguré dans la "reine des Cantons de l'Est", un Monument National.

A l'inauguration dont il s'agit assistaient : Monseigneur Larocque, évêque de Sherbrooke, les premiers magistrats de l'endroit, plusieurs membres éminents de notre clergé et tout ce que la ville compte de notabilités. C'est que le "Monument National" dont on venait d'ouvrir les portes est une oeuvre chrétienne, patriotique et nationale. Le but de cette fondation, obtenue par souscriptions, est tout à la louange de ceux qui la concurent. Grâce à elle, la jeunesse catholique de Sherbrooke saura désormais où se réunir afin de se distraire et de s'instruire comme il convient, en écoutant des conférences inspirées par des idées chrétiennes et morales.

Il est presque futile d'ajouter que l'installation matérielle et l'aspect du nouveau Monument National de Sherbrooke font honneur à la très jolie ville qui s'est payé ce luxe de bon aloi.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 11 février 1906.

- Richer, Dme Jos., née Desormeaux, 22 ans.
- Bonin, Auguste, 20 ans.
- Gagnon, Vve Jos., née Lamoureux, 9 ans.
- Bienvenu, Théophile, 61 ans.
- Furlong, Catherine, 21 ans.
- Gravel, Aristide, 30 ans.
- Bélaire, Charles, 81 ans.
- Rousseau, Dme Alf., née Croisetière, 34 ans.
- Gendron, Arthur, 43 ans.
- Ethier, Dme Zotique, née Houle, 49 ans.
- Tranquille, Simon, 80 ans.
- Petelle, Edouard, 70 ans.
- Sansfaçon, Pierre, 53 ans.
- Pepin, Edmond, 68 ans.
- Hunault, François, 75 ans.
- McLaughlin, Pat., née Sidden, 60 ans.
- Mulharen, Dme Michael, née Hikey, 39 ans.
- Hébert, Dme Ladislas, née Dumont, 32 ans.
- Hammill, Vve Pat., née McDonald, 73 ans.
- Cypriot, Vve Louis, née Champoux, 84 ans.
- O'Neil, Vve John, née Casey, 72 ans.
- Hotte, Armande-Dina, 18 ans.
- Robitaille, Vve Isidoré, née Guénette, 64 ans.
- Provost Elzéar, 37 ans.
- Benson, Ellen, 45 ans.
- Beaudry, Nalda, 23 ans.
- Goyer, J.-B., 42 ans.
- Fréchette, Vve Jos., née Dubé, 38 ans.
- Harden, Bridget, 60 ans.
- Labrèche, Damase, 76 ans.
- Clément, Urgel, 37 ans.
- Viau, Jean-Bte, 82 ans.
- Labbé, Vve Jos., née Champagne, 75 ans.
- Gagnon, Dme Wilfrid, née Lebuies, 28 ans.
- Blais, Vve Michel, née Moncel, 85 ans.
- Martin, Vve J.-B., née Rabeau, 76 ans.
- McDonald, John, 80 ans.
- Bourbonnière, Ludger, 21 ans.
- Renaud, Dme Jos., née McEnroe, 52 ans.
- Morrier, Moïse, 78 ans.
- Donovan, Dme Peter, née Hennessy, 75 ans.
- Bolduc, Joseph, 47 ans.
- Quellette, Vve Aug., née Labrie, 70 ans.

Etudiants allemands

QUAND on arrive en Allemagne dans une grande ville d'Université, à Heidelberg, par exemple, un spectacle imprévu vous attend. Vous voyez dans les rues des groupes de jeunes gens correctement vêtus d'une jaquette ou d'un veston, comme tous les passants, mais la tête coiffée d'une casquette de forme et de couleur variées; certains portent une calotte noire, fortement serrée au front par des bandes; à la boutonnière, une rosette, et en travers du corps une écharpe de même couleur que la casquette, complétant la tenue. Souvent un gros bouledogue les suit en découvrant ses crocs redoutables. On les regarde de plus près et l'on voit sur les figures de larges balafres qui entaillent les joues, le front, les lèvres, et même le nez; beaucoup montrent glorieusement plus d'une de ces singulières cicatrices. D'ailleurs, tous ces jeunes gens marchent avec la fierté qui convient à ce costume et à ces balafres. Ce sont des étudiants que l'on a devant les yeux, et vous, qui vous rappelez votre propre jeunesse d'étudiant, qui vous voyez habillé comme un bourgeois ordinaire, sans casquette ni écharpe, arborant tout au plus le béret, qui ne portez jamais sur vos joues ni balafre, ni cicatrice, vous vous sentez pris d'une certaine admiration pour ces jeunes gens qui exhibent, au commencement du XXe siècle, des coiffures si originales et conservent pieusement des mœurs d'un temps déjà bien loin de nous.

L'étudiant allemand se donne le plaisir de ressusciter la vie légendaire de l'étudiant du moyen-âge, et de se mettre en marge de nos habitudes bourgeoises et prosaïques. Comme lui, c'est un voyageur infatigable, un "nomade" suivant sa propre expression. Aujourd'hui à Berlin, demain à Leipzig ou à Munich, un autre jour à Goettingen ou à Heidelberg. Il passe six mois à chaque endroit, et fait ainsi son tour d'Allemagne, comme les "compagnons" le faisaient autrefois leur tour de France. Ceux du Nord vont de préférence dans le Sud, à Tubingen, à Heidelberg, à Fribourg, où la nature est si belle, où la vie passe pour être plus agréable et les études plus douces. Ceux du Sud se mettent en route vers le Nord, vers Berlin surtout, où tout bon Allemand doit rester au moins un semestre, pour s'imprégner du véritable esprit prussien, qui est la quintessence de l'esprit allemand. L'étudiant ne dédaigne pas non plus les pays étrangers. L'Angleterre, le séduit peu; Oxford et Cambridge lui semblent des universités trop aristocratiques, où les études sont médiocres, et la vie trop chère. L'Amérique, par ailleurs, n'est pas non plus le pays qui lui plaît le plus.

Mais la Suisse et la France lui plaisent davantage. Genève l'attire par la beauté de son lac et de son charme pittoresque de ses environs. En France, il visite surtout Grenoble et Paris. Grenoble est au milieu des montagnes; il y peut faire ces longues excursions qu'il aime tant. Paris le tente peut-être moins par le renom de son Université, par le nombre et la beauté de ses musées et de ses bibliothèques, par les facilités de toutes sortes données au travail de l'esprit, que par sa réputation de ville amie du plaisir. Babylone moderne pour les parents, mais Paradis rêvé pour beaucoup d'étudiants très curieux de comparer la légèreté et la frivolité parisiennes, légendaires au delà du Rhin, avec la fameuse pureté et simplicité des mœurs allemandes. Ses tournées finies, l'étudiant revient à l'université la plus proche de sa ville natale et y termine ses études, dans la pratique des rites solennels de son association.

La plupart des étudiants font partie d'une association; elles foisonnent dans toutes les universités. Les unes, appelées "corps" groupent les étudiants d'une même province et prennent le nom de cette province ou d'un vieux héros allemand; Arminius. D'autres réunissent les étudiants qui suivent le même ordre d'études; d'autres, les étudiants qui pratiquent le même sport; équitation, escrime, canotage; d'autres imposent à leurs membres les mêmes règles de conduite morale, et se proposent le même but; ainsi une des associations les plus célèbres, celle des étudiants allemands "Verein drenchen Studenten", qui compte plus de 600 étudiants à Berlin, et a des groupes dans chaque Université, est fondée pour le culte et la propagation de ces trois principes: Dieu, la Patrie, l'Empereur. Pas d'association générale qui réunisse en un seul corps tous les étudiants d'une même université, et, par des rapports journaliers, crée un esprit commun. Les habitudes particularistes sont encore si vivaces que l'étudiant préfère à cette vaste association un groupe étroit, mais intime, qui lui procure cette "gemüthlichkeit", ce bien-être fait d'ouverture du coeur, et de bonhomie de l'esprit, qui est le bonheur suprême. Aussi ces associations si nombreuses comptent-elles assez peu de membres, environ une cinquantaine, souvent moins, mais tous tendrement et solidement unis, par cette fraternité d'association, qui dure toute la vie, comme une autre fraternité d'armes.

Le nouveau venu à l'université n'a donc que l'embarras du choix. Souvent il se laisse entraîner par la douce pression d'un de ses camarades; quelquefois il veut voir par lui-même et se décider en pleine connaissance. Il fait donc le "tour" des sociétés vers lesquelles il se sent porté, et les visite l'une après l'autre. Dans la salle des Pas-Perdus de l'Université il a lu une affiche, où les sociétés invitaient les nouveaux étudiants à leur faire une visite de reconnaissance, et cela dure un mois environ. Après quoi, il se décide pour l'une d'elles et est solennellement reçu en présence de tous les membres de l'association. Chaque société exige du nouveau venu certaines conditions d'admission: par exemple les Juifs sont ordinairement exclus de toute association et sont réduits à former une société à part. Une fois reçu, le nouveau membre prend le nom de renard, "Fuchs", et est soumis à un entraînement particulier qui est une véritable initiation. Les renards se réunissent deux fois la semaine sous la direction d'un ancien, qui porte le nom de "Maitre Renard, Fuchsmajor". Ce vénérable Maitre, choisi parmi les plus joyeux compagnons et les buveurs intrépides, leur enseigne l'histoire de la Société, leur en dévoile les rites, leur élève le coeur par le récit des belles actions et des nobles exemples des anciens, puis leur apprend à chanter et à boire. Chaque association a son livre particulier de chants, suivant l'esprit qui l'anime. En général, ces chants célèbrent Dieu, la patrie, la jeunesse; un étudiant français en connaît d'autres qui ne s'impriment pas. Mais le plus important, c'est l'art de vider les chopes. Le "Fuchsmajor" commande et donne l'exemple; il montre comment on avale un demi-litre d'une seule gorgée et établit entre ses élèves de véritables concours de vitesse. Le dernier arrivé est à l'amende; quant au Maitre Renard, ce sont les jeunes qui le régalaient. Cet apprentissage dure fort longtemps, souvent une année.

Entre temps, les renards assistent aux réunions de toute la société, aux "Kneipe". La "Kneipe" est une véritable "beuverie", mais une "beuverie" réglée sous l'autorité d'un président, armé d'un pouvoir absolu, qui donne le signal et la façon de boire. Ces réunions ont lieu deux fois par semaine, le mercredi et le samedi. Le mercredi est consacré à la science; entendez par là qu'un camarade fait une petite conférence sur une question à l'ordre du jour, sur les nouveautés littéraires, artistiques, scientifiques. Puis la discussion est générale, et, après avoir bu, on se retire de très bonne heure. Le samedi, la réunion est plus importante; tous les membres doivent être présents. Elle commence par une partie officielle; souvent un professeur a été invité ou des amis particuliers. Le président a devant lui une longue rapière, dont il se sert comme un régisseur de théâtre de son bâton pour frapper du plat sur la table et annoncer les différentes parties de la cérémonie. Il prononce d'abord une harangue à l'adresse des invités, et la termine par les trois "hoch" traditionnels. Puis chacun vide son verre après en avoir frotté le fond contre la table, c'est le coup de la "Salamandre". L'invité, resté assis pendant le discours, alors que tous les assistants sont debout, ne doit répondre qu'une demi-heure après environ, et pousse à son tour les trois "hoch" d'usage. Puis le temps est employé en parties presque égales au chant, à la conversation libre et à la "beuverie". Le président donne le signal de ces différents exercices, et chacun lui obéit entièrement. Vers minuit, les invités se retirent, et la réunion devient plus familière. Savoir vider une chope, ne vous sacre pas étudiant parfait; il faut pouvoir montrer quelque glorieuse estafilade et avoir reçu le baptême de la "mensur". Je veux parler du duel, qui est la coutume vraiment caractéristique de l'étudiant allemand.

Il se bat pour le plaisir de se battre, de donner et de recevoir des coups, de sacrifier à une antique tradition que le temps a rendue vénérable. Le duel est le moyen de terminer honorablement les petites querelles, les légères offenses entre étudiants; c'est le moyen de s'éprouver entre camarades, et de connaître quelle estime on doit s'accorder mutuellement; refuser de se battre pour n'importe quelle raison, c'est se chasser soi-même du rang des étudiants, c'est se livrer sans défense à tous les mépris, et à toutes les insultes. Le duel, enfin, est un brevet de courage, décerné à peu de frais, qui chatouille la vanité, flatte l'amour-propre, et ne nuit pas auprès des femmes. La jeune fille allemande regarde avec plus d'orgueil son fiancé qui lui arrive de l'Université, la joue entaillée d'une large balafre; être ou sembler fort n'est pas une qualité méprisée en Allemagne. Le duel est donc en grand honneur parmi les étudiants. Dans les affaires vraiment sérieuses, les étudiants se battent au sabre, nus jusqu'à la ceinture; les coups sont parfois mortels, toujours dangereux; aussi l'empereur les a

Ventilateur Aeolien



LE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a été établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étabes, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc. EST INFALLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevez une boîte par le retour de la malle.

CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R.-I.

ANTIKOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A.-J. Laurence, Phar., Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Nouvelle Lumière PEERLESS

La seule lumière brillante et économique du siècle, simple, sûre et artistique.

Prix réduits 35, 50, 75c et \$100 Location \$1.25 par année.

Cazelliers et Electriciens à prix réduits. Installation de fils électriques.

THE PEERLESS GAS LIGHT CO., Ltée.
Tél. Bell Est 3705 — 225, rue Saint-Laurent, MONTREAL.

sévèrement interdits, et punit de six mois de forteresse les deux duellistes.

Tous ces usages, legs d'un passé lointain, font à l'étudiant une place à part dans la société. Dans sa jeunesse, il s'isole volontiers de la vie commune, et se renferme dans ses habitudes particulières. Ainsi s'explique l'existence de villes d'étudiants, Goettingen, Halle, Heidelberg et bien d'autres, où l'étudiant est vraiment le maître, vraiment chez lui.

Le

No 234

Corset

D & A

Les Corsets D & A No 234 sont faits de coutil anglais — devant "taper" garnis de dentelles valenciennes, ruban de satin agraffes brevetées, renforcés partout de baleines souples et incassables, protégées aux bouts de façon qu'elles ne peuvent pas percer l'étoffe. Un corset solide, élégant et confortable.

Parfait comme tout les D & A.

Chez tous les bons marchands.



Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX



— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MEDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage sultant de l'assiduité aux affaires et aux études ; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hotels et restaurants de première c'asse.

Demandez-le.

Personnes' Prédisposées
à la...

Consommption

Ne savez-vous
donc pas que le



SIROP DU
DR. J. D. LAMBERT

guérit cette cruelle maladie à la
première période,

AINSI QUE

TOUX, RHUME, BRONCHITE,
CATARRHE, ASTME et
COQUELUCHE.

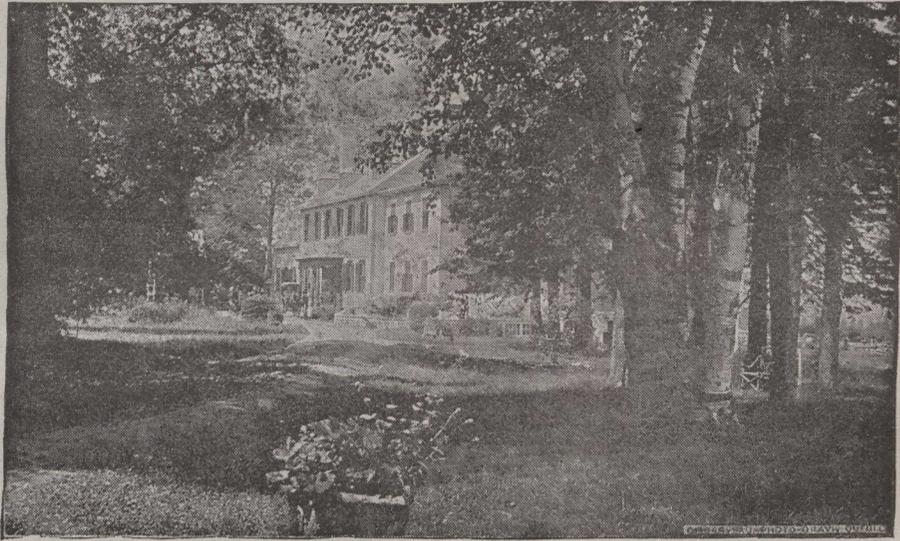
RECOMMANDÉ

A vendre partout, à 35 centins la grosse bouteille.

LE VIN DES CARMES
EST VENDU
DANS TOUTE L'AMÉRIQUE



BELMONT RETREAT



Institut Privé pour la Guérison de l'Ivrognerie

J. M. MACKAY, M. D. M. C.
PROPRIÉTAIRE ET SURINTENDANT MEDICAL

Cette institution, qui comprend deux grands corps de logis, est située dans un endroit enchanteur, à quelques deux milles de Québec, sur le chemin de Sainte-Foye, au milieu d'un parc aux arbres séculaires, agrémenté de pelouses et de jardins en fleurs. L'édifice est pourvu de toutes les améliorations modernes. Les salles sont confortables et spacieuses, y compris salons, chambres de lecture et de billard, etc. Un chapelain y célèbre la messe le dimanche, et le Saint-Sacrement y demeure en permanence.

Le personnel est courtois, empressé et dévoué aux malades. Quant au service médical, il suffit de dire qu'un passé de vingt années est le meilleur certificat que l'institution peut présenter.

A Monsieur le Docteur J.-M. Mackay,

Solitude Belmont, Québec.

Monsieur le Docteur,

Des hommes sérieux, prêtres, religieux et laïques, m'ont souvent parlé de l'excellente oeuvre que vous faites à la Solitude Belmont. Je vous en félicite.

Quand bien même vous n'auriez arraché qu'une seule personne au vice de l'ivrognerie, je vous dirais merci; mais je sais, et j'ai constaté moi-même qu'à Québec et dans d'autres parties de mon diocèse il y a plusieurs familles qui vous doivent la paix dont elles jouissent maintenant.

Je suis donc très heureux du bien que vous avez fait jusqu'ici, et vous engage fortement à continuer, à agrandir même, si possible, votre oeuvre.

Nul doute que si vous établissez jamais d'autres maisons de retraite, votre premier soin sera encore, comme ici, de vous assurer pour chacune d'elles la collaboration zélée et éclairée d'un chapelain.

De cette manière et avec de tels auxiliaires votre action sur les malheureux qui sont atteints d'alcoolisme ira plus loin, — elle devra arriver jusqu'à l'âme — et partant sera plus efficace.

On me dit aussi que vous avez souvent donné votre traitement à qui vous tendait une main vide. C'est très bien cela. Car, ne l'oublions pas, si tous ceux qui font un usage immodéré des liqueurs enivrantes ne sont pas des miséreux, ils ne le deviennent que trop facilement. En tout cas un bon nombre d'entre eux ne sauraient payer la forte somme.

Comme il vous sera facile alors d'exercer toujours votre charité.

Veillez croire, Monsieur le Docteur, à mes sentiments les plus dévoués en N.-S.

† L. N., Archevêque de Québec.

Archevêché de Québec, 20 novembre 1905.